

FONTENELLE EN THIERACHE

1914-1918

H. BERGAENTZLE

Fontenelle, village de l'Aisne, est accroché au département du Nord comme une pause à la quatrième ligne d'une portée. D'une part, il se rattache au hameau de Marlemperche ; de l'autre, à Floyon. Il fait partie du canton de La Capelle et de l'arrondissement de Vervins.

Le village, en tant qu'agglomération de foyers, n'existe pas à proprement parler. Tout au plus, au centre, une vingtaine de maisons, y compris l'église, la mairie et les écoles. Les autres sont échelonnées sur la route du Nouvion à Etroeungt, telles des baies à une branche, ou éparses comme des îlots dans des hameaux éloignés.

Au sud, la forêt du Nouvion ; au nord, les collines, adossées à l'ancienne Sambre, l'encadrent délicieusement. Le tout, enveloppé dans une symphonie de verdure. Vraie Siche aux gras pâturages, constellés de pommiers, gemmés de sources, sillonnés de ruisselets.

A part la boissellerie, établie à la fin du siècle dernier dans les bâtiments de la verrerie de Garmouzet et la brasserie de Monsieur Prissette, pas d'autre industrie que celle du beurre et du démocratique Maroilles !

La population, essentiellement herbagère, vit paisible et aisée, dans cet Eden enchanteur.

Fontenelle, du moins depuis les luttes contre les Espagnols n'avait plus d'histoire. C'était donc un heureux village. La guerre de 1870 l'avait épargné¹. Et si l'administration allemande l'avait frappé alors d'une forte contribution, du moins, les hordes étrangères ne l'avaient souillé ni de leur passage, ni de leur séjour. Hélas ; il n'en fut plus ainsi durant les années 1914-1918.

Sur les 584 habitants, Fontenelle fournit à l'armée quelques cinquante soldats.

Leur départ ne s'opéra pas sans tristesse. Quels que fussent les espoirs en la rapidité vertigineuse des opérations – un mois ou deux tout au plus – l'on devinait bien que la victoire ne s'achèterait qu'au prix de sanglants sacrifices. « L'on ne peut faire d'omelettes sans casser des œufs », disaient sentencieusement de braves gens. Et cette pensée ravageait les âmes.

¹ Témoin le calvaire érigé en 1871 par la population reconnaissante. Abattu en 1923, il fut reconstruit par Monsieur Demarly de St Quentin sur les plans de Monsieur Pierre Schweitzer.

Pourtant, pas la moindre défection à enregistrer ! Conscients de leurs devoirs, tous les mobilisés répondirent courageusement à l'appel de la patrie en danger.

Le reste de la population ne marchandait pas son dévouement, lors des réquisitions de chevaux et de bestiaux, surtout lors de la surveillance nocturne des fils télégraphiques. Pour échapper à cette dernière mesure, personne n'argua de son âge. A la tombée du jour, deux sentinelles recevaient de leur « capitaine » - en l'occurrence, M. Lebeau, garde-champêtre – une carabine légèrement rouillée, avec, en guise de munitions, deux cartouches chargées à plomb ou à ...sel, déceimment enveloppées dans quelques grammes de papier ... Un speech de notre chef ... une tasse de café, ...un verre de genièvre ... et, munie de ce viatique, la garde arpentait la route jusqu'à minuit, heure de la relève.

Les femmes ne se laissèrent pas distancer en générosité. Sans attendre l'ordonnance vainement espérée des prières officielles, elles réapprirent le chemin de l'église. Par leurs soins, les chapelles des pâtures brillèrent la nuit comme des lucioles, sous la flamme d'innombrables cierges.

∞∞∞∞

Durant la première partie du mois d'août, l'espoir ensoleille les cœurs. Aucun nuage pour en troubler la limpidité ! La mobilisation se passait d'après les journaux, dans des conditions exceptionnelles. Nos soldats, dans des lettres d'un piment tout gaulois, nous disaient leur volonté de vaincre. Car ces pioupious, dignes descendants des héros chantés pas Esparbès, pensaient, eux aussi, entreprendre « une guerre en dentelles ». Le séjour des Anglais dans nos régions déchaînait un véritable délire.

Aussi les inscriptions que nos soldats, dans leur enthousiasme, avaient apposées, disait-on sur les vitres des wagons, dans le genre et le goût de celle-ci « train de plaisir pour Berlin », malgré la leçon de 1870, ne nous paraissaient pas fanfaronnades à la Cyrano...Les dépêches les plus fantaisistes alors en circulation, trouvaient créance. Elles se répandaient avec la rapidité d'une flamme à travers les roseaux. A peine si l'on osait formuler la plus légère critique ! Il n'eût pas fait bon passer le bout de l'oreille de son scepticisme ! C'était chose entendue. L'armée allemande ? Une ombre ! Nos soldats ? Des guerriers donquichottesques à l'assaut des portes ouvertes ou des ailes de moulin !

Quelle stupeur quand, le canon, jusque là semblable à un gazouillis d'enfant, grossit peu à peu sa voix ! Toutes nos illusions auraient pu s'effondrer comme un château de cartes ! Mais notre espoir était si vivace que nous ne voulions pas nous rendre à la brutale évidence. Même la rareté des trains, la suppression des journaux, la pâleur non équivoque des bulletins officiels, le passage du « Fleurus » sur les hauteurs de Floyon, rien ne dessillait nos yeux.

Le mardi 25 Août, dès l'aurore, l'alarme est jetée sur Papeux. M.Bertrand et M.Hazard communiquent la nouvelle du transport à Evreux du dépôt d'Avesnes...Un témoin rapporte que la gare et la place d'Hirson grouillent de soldats et de civils belges...Enfin, des avions sillonnent le ciel, tels des grands oiseaux, contraints de quitter leurs nids. Pourtant sur la route d'Avesnes au Nouvion, rien d'anormal, si ce n'est l'exode de quelques émigrants.

Le soir, des bouquets d'étoiles fleurissent de leur corolle de firmament paisible.

Le lendemain, des centaines d'étrangers traversent le village. Je n'essaierai pas de retracer ce spectacle épouvantable. Aucune palette, même celle de Tattegrain, ne contient les couleurs capables d'en fixer toute l'horreur... cohue indescriptible. Femmes, vieillards, enfants au visage hâve, aux yeux fanés, avec, sur leurs épaules amaigries, les épaves de leur garde-robe ; chariots surchargés de literie et de provisions, traînés par des chevaux squelettiques et suivis de vaches aux lugubres beuglements. Et, comme si cette scène n'avait pas assez d'éloquence, ces pauvres gens colportent avec force détails les nouvelles les plus terrifiantes : pillages, incendies, viols, meurtres, etc...

La vue de ces malheureux nous arrache des larmes. Toutes les portes s'ouvrent pour leur offrir asile. Mais la terreur les empêche d'accepter notre hospitalité. Malgré leur fatigue, ils poursuivent leur course éperdue. La panique alors, comme une épidémie gagne le village. Des Fontenellois se joignent à cette caravane.

Ce mouvement d'émigration, puis la retraite des troupes françaises, indiquaient nettement que nous allions connaître, selon l'expression de Monsieur Lavis, « la honte de l'invasion ».

Une lueur d'espoir brilla pourtant.

Des soldats du 128^{ème} de ligne, semblaient vouloir organiser la défense du village. A des stratégestes, ces préparatifs n'eussent laissé aucun doute. Fétu de paille au travers d'un torrent ! Mais nous, dont le cœur chavirait sous l'angoisse, nous nous raccrochions à l'espoir comme des naufragés à une planche. Avec fièvre, nous aidions les fantassins à élever des barricades, tandis que les sapeurs muaient en autant de forteresses certaines maisons, particulièrement le presbytère et la brasserie... Aux mélancoliques sapins placés en sentinelles près de la petite Sambre, le génie faisait de profondes cicatrices et hissait des cordages à leur crête, afin de les renverser sur la route à l'approche de l'ennemi. Le creusage de tranchées à la naissance du Garmouzet, l'abattage d'arbres et de haies, l'étagement de canons dans les pâtures, chemin du Réteau, la pose de lignes téléphoniques, autant de travaux inutilement accomplis avec une étonnante célérité.

Vers les cinq heures et demie, un motocycliste apportait en effet l'ordre de replier sur la vallée de l'Oise.

C'était donc la dernière fibre d'espoir arraché de notre cœur.

Un aéroplane allemand survolait Fontenelle. Une vive fusillade, des coups de canon ne parvinrent pas à blesser l'oiseau géant.

Quelques compagnies du 128^{ème} occupèrent le village, patrouillèrent toute la nuit. Et, remarque typique, sur le front de nos pioupious, la plupart mariés et pères de famille pourtant, pas le moindre signe de terreur. Ils se préparaient au combat avec une insouciance toute française, très sceptiques d'ailleurs sur l'efficacité des engins prussiens. Ils avaient vu pleuvoir près d'eux tant d'obus oubliant d'éclater, ou, à défaut de cette heureuse absence de mémoire, n'occasionnant que d'insignifiants dégâts ! Un prêtre, porte-drapeau, nous montrait, non sans une ironique fierté, une éraflure à son étui de revolver. Un soldat bordelais, de son accent pittoresque, nous racontait comment un projectile avait perforé son bidon, créant ainsi un robinet naturel, très indiscret.

La nuit, Fontenelle revêtit je ne sais quel manteau de tristesse. Dans les maisons, ni lampe, ni veilleuse ! Elles paraissaient de grands corps sans âme, profilant leur silhouette cadavérique dans le ciel inquiet à l'instar des ciels de Ruysdaël... Quelques lueurs rougeâtres, filtrant à travers la brume légère, s'élevaient des bivouacs échelonnés dans les pâtures. Des reflets d'incendie empourpraient l'horizon dans la direction d'Avesnes. La France, semblable à un bûcher, allait-elle donc fumer comme au temps de Phoebedius ?

○○○○○

Le jeudi 27 Août, vers cinq heures du matin, la compagnie stationnée dans la cour du presbytère prenait la route du Nouvion, suivie d'un autre détachement. Les officiers n'iaient la présence de l'ennemi dans nos parages. Mais cette assurance ne trompait personne.

Après leur départ, silence énorme ! Dans une atmosphère orageuse, s'éveillait le jour. Mille pensées obsédaient les cerveaux ; les tempes battaient follement au rythme des cœurs angoissés.

Nos soldats disparaissaient à peine au tournant de l'église que, sur le « Mont », à cinq cents mètres donc de nos troupes, apparaissaient des cavaliers. Nous ne pouvions croire, malgré nos appréhensions, à l'arrivée de l'ennemi. Hélas ! C'était lui : impossible de nous illusionner à la vue des casques à pointes. Minutes déchirantes de terreur, de tristesse et de souffrance patriotique ! Comme la mort nous eût semblé douce !

Ces cavaliers glissaient le long des haies fouillant coins et recoins d'un œil minutieux. Les préparatifs de défense les arrêtent un instant. Mais leur crainte s'évanouit à l'arrivée d'autres uhlands, suivit alors la fourmilière de Prussiens. Durant deux jours et trois nuits, le « Mont », parut un immense cratère vomissant des laves de soldats.

Tout d'abord, les habitants se calfeutrèrent dans leur maison. Ils n'osaient risquer le moindre regard sur la route. Puis, enhardis, quelques-uns d'entre eux s'installèrent derrière les rideaux soigneusement rapprochés.

Quelle déception ! La presse nous avait serinés sur tous les tons la pénurie de nourriture, d'équipements, de matériels, chez les ennemis et autres sornettes de même acabit... Et voici que, aujourd'hui, nous nous trouvons en présence d'hommes athlétiques, de chevaux superbes, de matériel formidable. C'était l'écroulement de nos illusions, presque la faillite de nos espoirs. Il faut si peu pour briser les ailes de la confiance, quand la déception est inattendue !

Bref, si jusqu'à dix heures, nos cœurs avaient connu la cruelle amertume de voir le sol envahi, du moins ils ignoraient les sévices redoutables. L'on commençait à oublier que, sorties de leurs tanières, les bêtes sauvages n'ont plus que l'instinct du vol et du meurtre. La conduite des Prussiens allait nous le rappeler à nos dépens ?

Au premier signal de la pause en effet, silence religieux, immobilité de momie dans les rangs. Au second, les soldats, comme au temps de Waldstein, envahissent les maisons, enfoncent à coup de crosse les portes trop lentes à s'ouvrir, brisent et escaladent les fenêtres. Les uns, revolver au poing, les autres, fusil chargé, visitent les intérieurs pour en déloger les...soldats français !!! Ce prétexte sans doute leur donnait le droit de crocheter de leur

couteau ou de leur baïonnette les tiroirs des secrétaires, comme d'ailleurs plus tard, ce même prétexte légitimerait le saccage des troncs d'église !...

La présence des habitants gênait-elle ces aventuriers ! Il est difficile de le croire. Leur délicatesse ne s'embarrassait pas de tant de scrupule ! Toujours est-il que, sans rime ni raison ils les forcèrent à quitter leur demeure.

Sur la route poussiéreuse, l'on avançait en silence, escorté de soldats, baïonnette au canon. Les larmes et les sanglots tenaient lieu de langage. Loin d'exciter la pitié des troupes, cette théorie suscitait au contraire leur sarcasme.

A la croisée des chemins du Nouvion et du Bois-la-haut, nous attendait une nouvelle agonie. Brusquement l'on sépara hommes et femmes. A peine si l'on eut le temps de dire un mot d'adieu et de prolonger la douceur d'un dernier baiser. La haine fait vite !

Tandis que les femmes regagnaient leur logis, les hommes continuaient leur route, toujours en butte aux quolibets de l'ennemi.

Nous arrivâmes à marlemperche. Une fumée noire, en spirales épaisses, s'élevait au-dessus du Nouvion. Ces vandales, dans leur rage de destruction, venaient de livrer aux flammes ce bijou de beauté, serti dans l'incomparable chaton de la forêt et des pâtures. Mais nous étions loin de nous douter de l'importance du désastre... Et cet incendie de plus de deux maisons, sous prétexte que ces civils avaient tirés sur les troupes, quand l'avant-garde allemande, au cœur même de la place, avait échangé des coups de feu avec l'arrière-garde française. « Le meilleur moyen de conserver les villes conquises, disait Machiavel, c'est de les ruiner ».

L'on nous engouffra dans l'école. Dans quel but ? Nous l'ignorions. D'aucuns pensaient qu'on nous placerait dans la zone des combats ; d'autres qu'on nous fusillerait...

Les heures s'écoulèrent lentes et mornes. Dans cette atmosphère surchauffée, l'impatience bouillonnait. Des soldats malmenaient des hommes coupables de franchir d'un centimètre les limites de leur prison.

Un officier m'interviewa ainsi que Monsieur le curé de Sémeries. Cette intervention musela les langues des gardiens et changea leur œil d'acier en œil de carpe stupidement admiratif. Notre interlocuteur nous offrit à déjeuner. Nous refusâmes nettement. Cette attitude, ce soldat la comprit. Car sous une enveloppe allemande, se cachait une âme qu'un long séjour en France avait métamorphosée et qui se trouvait comme dépaysée dans cette grossière chrysalide...

Il fallait profiter de cette aubaine. Tant bien que mal, je rafistolais quelques brides d'allemand pour résumer à nos cerbères cet entretien. De cette conversation, je déduisais que ceux-ci n'avaient aucun ordre précis et que, sans un peu d'audace, nous courions le risque de nous dessécher dans notre cage trop étroite.

Jouer des flûtes était impossible. Certes, les jambes éléphantiques de ces Prussiens, nageant dans leur basane empuantée, n'eussent pu rivaliser avec la rapidité des nôtres. C'eût été la tarasque à la poursuite de la gazelle ! Mais leurs balles eussent eu raison de notre agilité. Hécatombe bien inutile ! La ruse me paraissait un instrument moins dangereux et plus

efficace. N'est-ce pas aussi, de l'aveu du fabuliste, un double plaisir que de tromper le trompeur ?

Je leur expliquais donc que, d'après les indications du chef, l'heure avait sonné de la liberté...Ils ne formulèrent aucune objection.

Nous ne nous attardâmes pas à goûter l'ivresse de notre délivrance. Nos cœurs, vieillies par l'angoisse, envisageaient les pires catastrophes, la boue ne pouvant que salir ! Contrairement à ses effets, la crainte donne des ailes, les rhumatismes firent trêve.

A notre arrivée à Fontenelle, vers quatre heures, nous nous aperçûmes au premier coup d'œil, que nos craintes exagérées sans doute, n'avaient pas été vaines.

Tous étaient sains et saufs. Mais, partout, un vrai pillage « pour harnais de gueule », selon l'expression de Rabelais. Pas une maison d'épargnée ! Les soldats avaient exercé leur sauvagerie sur les riches demeures comme sur les humbles demeures. Comme elle semblait lointaine alors la vision de ces intérieurs si propres, où les cuisinières luisantes se réfléchissaient dans le miroir d'un carrelage quotidiennement rafraîchi, où chaque objet avait sa place harmonieusement marquée... A travers les portes éventrées ou les fenêtres pochées l'on n'apercevait plus qu'un immonde fouillis. Les porchers teutons avaient converti ces maisons en autant d'étables d'Augias. Des glaces, des pendules, des services de table, réduits en miettes, des lits sans dessus dessous, leurs garnitures tailladées à coups de baïonnette. Ils n'avaient pas même respecté les berceaux ! Ils avaient fouillé, brisé les meubles, souillé ou enlevé le linge. Et ce que mes jolis chats, dans leur embryonnaire éducation, n'osent pas déposer chez moi, ces avortons de la civilisation ne se génèrent pas pour le pondre. Tous les cochons de Fontenelle ; lâchés dans les intérieurs n'eussent pas accompli plus sale besogne ! Inutile d'ajouter qu'ils avaient complètement vidé les caves de leurs meilleurs crûs, volé les provisions de beurre et de fromage, et rendu les autres denrées impropres à la consommation.

Et l'arrogante Allemagne prétendait entreprendre une guerre de civilisation ! « Il faut que vous ayez la ferme conviction, disait Guillaume à Brême le 23 Mars 1905, que le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande et pour son peuple, s'Il ne nous réservait pas une plus grande destinée... Nous sommes le sel de la terre... Dieu nous a appelés à civiliser le monde... Vous êtes les missionnaires du progrès humain ! »

Quels euphémismes ! Il est vrai que le fumier lui-même peut revendiquer sa part dans l'épanouissement des fleurs !

○○○○○

L'accablement de la population ne connaissait plus de bornes. Comme un nuage, la menace planait toujours. Peu d'habitants approprièrent leur logis. A quoi bon ! Les mêmes scènes de pillage se renouvelaient d'une minute à l'autre. Les soldats en effet s'introduisaient partout avec sans gêne. De plus, certaines maisons n'offraient aucune sécurité par suite de l'amputation de leurs portes et fenêtres. Ajoutez à cela qu'une odeur infecte les rendait inhabitables. Mieux valait les abandonner et se réfugier dans des demeures moins saccagées.

Ce fut alors dans le village une éclosion de communauté. Huit jours durant, cette vie familiale battit son plein. Comme, au milieu de nos anxiétés, cette existence fraternelle distillait de douceur !

Les salles à manger devinrent de véritables réfectoires. Des cordons bleus ne manquèrent pas pour ressusciter les appétits défunts. Les estomacs boudèrent pourtant, surtout à l'apparition du pain de rebulet. Mais notre bouderie, comme une bouderie d'enfant, fut de peu de durée...

Les autres pièces furent muées en autant de dortoirs. Les « anciens » couchaient dans les draps. Les jeunes reposaient tout habillés, la tête sur un vague oreiller.

A chaque instant, des officiers, des soldats, en quête d'un gîte, frappaient aux portes. A la vue de ces entassements humains, ils eurent, en général, le bon esprit de ne pas urger et de rebrousser chemin... Un officier pourtant, un soir, insista. Il me fournit en français treize ou quatorze raisons de sa requête. Mais, impossible à moi de les saisir, toutes débutant infailliblement pas ces mots martelés avec force : « Il est nécessaire que... ». Le reste de la phrase restait toujours inachevée... Heureux de m'avoir donné une preuve irréfutable de sa phraséologie, au service d'une logique si abondante et si serrée, il me quittait, avec un visage satisfait, où rayonnait « cette indicible béatitude, qui, selon Gorki, caractérise les idiots de naissance ».

○○○○○

Les journées du 28 et 29, aucun incident !

La voix du canon, furieuse comme le rugissement du lion, grondait, maintenant de la direction de Guise. Les vitres tremblaient. Mais cette voix ne nous apeurait plus. Hier, elle avait des tonalités attristées. Aujourd'hui, elle nous paraissait chanter la victoire.

Ne nous avait-t-on pas assurés que la vallée de l'Oise deviendrait le tombeau des allemands ?

Une pause très longue de l'ennemi, la nuit du vendredi, nous berça de cet espoir. Le silence lugubre, interrompu parfois par un va-et-vient d'estafettes, prit à nos yeux, les apparences de quelque désarroi.

Cette espérance se confirma le lendemain quand le convoi de munitions, au lieu de suivre l'armée s'établit près de la chapelle de Saint Ursmer.

Hélas ! Il n'en était rien !

Sans doute, la « belle armée impériale » avait essuyé de lourdes pertes, comme le bruit en courait de toutes parts, et comme l'indiquait assez le visage renfrogné des chefs. Mais cette défaite partielle n'avait pas arrêté l'ennemi dans sa marche en avant. Du moins, c'est la nouvelle que nous apprenions, le dimanche, une soixantaine de prisonniers français.

Douloureux spectacle que celui de ces hommes désarmés, abattus par la fatigue et par les privations ! L'on voulait leur porter quelques secours. Mais leur escorte inhumaine s'y opposa brutalement. Pour ces barbares, l'existence d'un homme n'avait pas plus de prix que celle d'un animal ! Témoin, outre la mort mystérieuse d'un soldat du 128^{ème} de ligne aux Equiverlesses, l'assassinat d'un civil d'Etroeungt, surnommé le père François. Coupable

d'avoir crié : « Vive la France ! » il avait été fusillé, puis, enfoui comme un chien sous quelques mètres de terre au lieu dit « le Mont de Fontenelle ».

ooooo

La vie reflleurissait peu à peu, mais combien triste encore ! Quelque deux cents soldats occupaient toujours le pays. Par crainte de leur contact, les habitants évitaient la route pour suivre les sentiers des pâtures. Par contre, les poules impavides et rescapées-beaucoup gisaient sur le chemin, le cou tranché- picorant l'avoine des monticules fumants. Les porcs, comme dans les villages d'Auvergne, erraient dans les rues, nullement dépaysés, en la compagnie des troupes. Il se trouva même un porte-soie au mieux avec elles. De ses flirts quotidiens, il revenait le ventre ballonnant, gavé de victuailles. Il n'y a donc pas que les loups pour ne pas se dévorer entre eux !

Elle était si peu agréable aussi la route malgré le soleil en fête !

Partout, dans les profondes ornières ou dans l'herbe polluée, des tessons de bouteilles, des débris de meubles, des ustensiles de ménage, des chevaux crevés, des voitures éventrées. Devant la mairie, où la rage des Prussiens s'était particulièrement acharnée, le buste de la République gisait dans un feu d'artifice de morceaux ; le drapeau communal n'était plus qu'une charpie !

Par contre, dans l'église, six drapeaux français, portés par les anges de l'autel, rayonnaient encore, chantant, de leur couleur d'azur, l'espoir quand même.

Mais de peur d'une profanation, notre église resta fermée. A l'instar des premiers chrétiens, les fidèles se réunirent en cachette. Plus heureuse la colonne protestante s'assemblait en plein air, pour chanter entre deux ripailles, les psaumes à l'aide de paroissiens volés. La fin ne justifie-t-elle pas les moyens ?

Les jours suivants, quelques réfugiés belges réapparurent, les villes et les villages encombrés ne pouvant plus offrir ni vivre, ni asile. Ils nous narraient leurs privations, leurs souffrances, leurs angoisses ;

Le cœur serré, nous pensions à nos concitoyens que l'ouragan de la crainte avait emporté au loin.

Ce retour eût l'inconvénient de favoriser les exploits de quelques pillards. Mais ces exploits constituaient des broutilles en comparaison des rapines exercées par les troupes. Pour y remédier, mieux valait prendre le taureau par les cornes ! Les actes que, en liberté, un soldat ne craint pas de commettre, de service, il en ajourne l'exécution ! Et certes ; il faut l'avouer ; le soldat prussien, plus que le soldat français, a le fétichisme de la discipline. Il n'est qu'un automate dont les officiers sont les Vaucanson !

Obtenir donc que des patrouilles circulent la nuit pour assurer le bon ordre ; me paraissait propre à le prendre dans son propre piège.

C'est à quoi sur ma demande, se prêta le colonel qui, sous les ombrages d'un pommier, savourait en compagnie d'officiers, un festin à la Lucullus.

Il est juste de noter que l'un de ces officiers, lieutenant de réserve, très sympathique à la France, « son pays d'adoption », appuya ma démarche. Grâce à lui, certaines maisons évitèrent un nouveau saccage en règle, et leurs habitants connurent les délices d'une quiétude relative.

Par suite du départ de ces allemands, au fond, plus amis de Bacchus que de Mars, la période du lundi 31 Août au vendredi 11 septembre fut une période d'accalmie.

L'on en profita pour remettre un peu d'ordre dans les maisons. Quelle besogne ! Hercule lui-même aurait mobilisé mille Alphée pour ces nettoyages. Charron et maréchal pansèrent les blessures. Les maisons, avec leurs bandages sommaires de planches aux portes et aux fenêtres, eurent l'air de convalescents et d'invalides, réchauffant au soleil leurs membres malades.

Egalement, afin de ne pas laisser les perles à l'ennemi, l'on « mucha », linge, bijoux, objets de valeur, échappés à la rapacité des soldats. Précaution nécessaire à cause de la fréquence des vols. Après avoir déchiré le contrat par lequel elle avait reconnu la neutralité de la Belgique, qu'importait à la Prusse de faire bon marché du principe universellement admis du respect de la propriété privée dans le cas de guerre continentale !

Enfin, l'on alla de gauche et de droite examiner les dépréciations, échanger ses impressions et ses condoléances. Ces sorties aèrent les cœurs. N'est-ce pas encore le meilleur moyen de se consoler soi-même que de consoler les autres ?

Mais ces occupations amenèrent la désagrégation des « communautés ». L'essai de vie monastique, si remplie de charme pourtant, avait eu peu de succès. Aucun novice ne se convertit en profès !

Des Fontenellois, à qui leur tardif départ n'avait pas permis de rejoindre les lignes françaises, réintégrèrent leur home, après des courses éperdues, fatigués, malades, l'imagination affolée encore par les visions horribles des combats et des hécatombes. Pour la plupart, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

A cette époque, des soldats français et anglais, épaves errantes de la défaite de Charleroi, s'aventurèrent en armes jusqu'au cœur du village. On les approvisionna. Et par la suite du peu de sécurité des routes, toujours infestées d'allemands, on leur conseilla de chercher une retraite provisoire dans la forêt.

Toute la durée de leur séjour, il se rencontra des dévouements sublimes pour les ravitailler. Ces actes, leurs auteurs les accomplirent non sans courir de gros risques. Pleine de rage en effet devant son impuissance à découvrir le refuge de ces soldats, l'autorité allemande menaçait leurs complices de mort ou d'emprisonnement. Les intéressés continuèrent leur tâche avec le plus absolu dédain.

○○○○○

Le 11 septembre raviva nos tristesses. Déjà le 8, à l'extinction de la voix du canon, nous nous inquiétions du sort de Maubeuge.

Cette ville avait-elle capitulé ? Le génie français, assurait-on, l'avait entourée d'un formidable cordon de défenses, qu'on la croyait imprenable ?

Quelques-uns pourtant affirment sa reddition ; d'autres la démentent, car, à leurs yeux, cette reddition n'existerait qu'au pris d'une trahison ! C'est, depuis la chanson de Roland, l'explication classique de nos défaites !

Le mardi 11, vers 10 heures, à l'arrivée de fantassins et d'artilleurs, par une pluie battante, nous apprîmes la douloureuse nouvelle. La clé du nord de la France hélas, était entre leurs mains. Nous considérâmes cette perte comme un irréparable désastre.

Les troupes, parquées dans les pâtures, en dépit de l'orage, ne purent piller à leur aise. Toutefois, des soldats maraudèrent fromages et pommes.

Les officiers, eux, s'abritaient dans les intérieurs.

Leur contact me permit de m'éclairer sur leurs caractères. et tous ceux que j'ai vu depuis, à quelques exceptions près, n'ont pu corriger mon jugement à leur endroit.

Généraliser de cas particuliers implique étroitesse d'esprit ! Pourtant ce me semble ne pas préjuger que de poser en principe que l'urbanité des manières, plus que la correction du langage, reste la pierre de touche pour reconnaître parmi les officiers prussiens ceux qui, oui ou non, séjournèrent en France.

Plusieurs officiers avaient réquisitionné ma salle à manger. Quelques-uns, accoutumés à la France, me remercièrent de mon hospitalité forcée. Le médecin, lui, se montra simplement goujat ! Pas l'ombre d'une salutation.

Cette alerte passée, la peur n'en resta pas moins en quelque sorte sous pression. Un rien perturbait la population. Un casque à pointe, par exemple, mettait en fuite l'habitant. Il paraissait audacieux, presque héroïque, celui qui s'aventurait sur la route, sans souci des prussiens.

Cette attitude s'explique. Les Thiérachiens n'ont guère, en général, l'accoutumance de la douleur. Gâtés par la nature, nés, comme aurait dit d'eux Stevenson, pour faire le voyage de la vie en première classe, ils sont vite désarçonnés devant l'adversité. Leur cœur ressemble à un microphone où se répercute avec une étrange résonance la moindre contrariété. Celle-ci prend des proportions démesurées.

Cette attitude s'explique encore par la barbarie des allemands. Quelques Fontenellois s'étaient rendus au Nouvion. La nouvelle de l'assassinat de trois jeunes gens dans cette ville, le spectacle des ruines, tout créait autour de nos populations comme une atmosphère saturée de terreur. L'on croyait vivre sur un volcan qui pouvait, par le caprice de nos hôtes, érupter en laves destructives et meurtrières.

∞∞∞∞

Jusqu'au 23, journées sans horizon ! Nous étions semblables à des ermites dans une Thébàïde aux infranchissables barrières. C'était en plein vingtième siècle une résurrection du Moyen-âge. Mais au rebours de nos ancêtres, nous n'étions pas habitués à cette claustration.

Alors l'imagination brisant ses bandelettes, se donna libre cours. Il semblerait que les occupations matérielles de nos populations annihilent chez-elles toute élaboration de la pensée. Erreur profonde ! L'extraordinaire floraison de fantastiques hypothèses prouve bien que leur cerveau travaille d'une façon latente, et que, pendant cette période d'incubation, il s'y accumule des forces que, l'heure venue, explosent en singulière abondance.

Et quels produits !

Que ces derniers puissent naître dans notre siècle, libéré de tout préjugé, où l'instruction est obligatoire, où les communications favorisent la circulation des idées, chose étrange : au souvenir de toutes les hypothèses d'alors, l'on est tenté de rabaisser un peu de sa « superbe » et de ne plus hausser les épaules jusqu'à la lune, à la lecture des croyances superstitieuses et des conceptions naïves de nos aïeux. Les nôtres, en effet, ne leur cèdent en rien !

En voici quelques échantillons : débâcle générale des allemands et rafle de 650 000 prisonniers ; capture près de Vervins de l'impératrice d'Allemagne ; capture de Monsieur Poincaré, et nécessité pour lui de manger des racines de betteraves, occupation de Berlin par les Russes et menaces d'incendier cette ville, si l'ennemi continue ses ravages en France ; puis, pour quelques illuminés, dont la secte grossit rapidement, apparition dans la lune d'abord, dans l'étoile du berger ensuite, du drapeau tricolore, symbole de notre délivrance prochaine ; enfin, dans la région du nord, de nombreuses apparitions de la Vierge !

Comme ces conceptions marquent bien le désarroi de la pensée ! Incapable de se fixer au pôle de la vérité, elle devient, pauvre aiguille affolée, le jouet de toutes fantaisies !

○○○○○

Le mercredi 23 Septembre, nouvelles inquiétudes !

Celles-ci pourtant, furent moins vives à l'annonce de troupes en majeure partie bavaoises. Le nom de Bavarois ne sonnait pas à nos oreilles comme celui de Prussien. Il évoquait des pensées moins brutales.

Le séjour de ces hommes ne modifia pas notre jugement à leur endroit. Eux-mêmes d'ailleurs tenaient à ne pas être assimilés à « leurs frères d'armes ». De leur part, ni menaces, ni sévices ! L'impératif des Prussiens se muait sur leurs lèvres en demandes polies. Les chefs, soucieux de l'honneur de leurs troupes, ne les incitaient pas au pillage par exemple. Ils savaient écouter les observations des habitants et y faire droit au besoin.

Aussi je me demandais par quel miracle ces deux peuples se trouvaient associés, quand tout apparemment les divisait. Car pour assurer et perpétuer leur union, il n'y a pas la transfusion des mêmes éléments ; leurs artères ne charrient pas le sang des mêmes pensées, des mêmes goûts, des mêmes aspirations. A mon sens, il n'existe entre eux qu'un raccord précaire au papier collant d'une convention plus imposée que consentie. Ils forment ce que Mirabeau aurait appelé une « agrégation inconstituée de peuples désunis ».

Donc ce mercredi, logement de 500 bavarois. Loin de faire des trous à la lune, les soldats payèrent en général leurs emplettes de beurre et de fromage. Parfois d'ailleurs, des sous-officiers se chargeaient de la vente avec une loyauté scrupuleuse.

Le lendemain passage et campement de troupes.

Les officiers nous annoncèrent leurs victorieuses opérations dans l'Est. D'après eux, les mêmes pièces de siège qui avaient fait tant de merveilles à Maubeuge, avaient pulvérisé les forts de Verdun. Et ils ajoutaient ce pittoresque détail que des boulets de 450, après avoir décrit une trajectoire immense, retombaient sur les œuvres de maçonnerie pour y creuser des trous béants d'un diamètre tel qu'il ne fallait pas moins de cinq minutes pour en faire le tour. Leur plaisanterie, on le voit, étaient aussi lourde que leurs engins !

Les soldats, eux, moins canardiens, ne voyaient pas les rêves, mais les réalités. Ils avouaient les ravages terribles de l'artillerie française dans leurs rangs. Seule, la certitude d'être aux portes de Paris les soutenait. Les malheureux ! On les avait bernés en les assurant de la proximité de la capitale. Quel découragement pour eux, quand, la carte sous les yeux, nous leur prouvions que deux cents kilomètres les en séparaient ! Cette déception, la fatigue – car ils marchaient depuis trois jours à une moyenne de 50 kilomètres – les démoralisaient.

Les jours se suivent sans se ressembler. En dépit de ce proverbe, cette journée de jeudi fut à peu de chose près le pendant de la précédente. Même défilé de troupes avec la même obligation pour les habitants de préparer sur la route des baquets d'eau potable et de prêter chevaux et voitures.

Plus fortement alors nous parvint l'écho du canon. A sa voix, nos âmes vibraient joyeuses. Elle nous signifiait que la masse allemande n'oppressait plus aussi étroitement le cœur de la France, partant, que ce cœur, moins serré dans le corset de fer prussien, battait plus à l'aise, avant de reprendre ses pulsations normales. L'espoir, s'il ne claironnait pas en nous en bruyantes fanfares, chantait du moins en secrets accents !

Et quoi ? Nos coquelicots et nos bleuets ne jalonnaient donc pas la route, tel un sanglant parterre de fleurs ! Ah ! Les orgueilleux Teutons, si fiers de leur facile randonnée, se vantant d'arrivée en trois jours à Paris, comme ils durent constater avec amertume, que leurs bottes de sept lieues s'étaient vite usées.

Tout de même, quelle supériorité numérique chez eux, bien que, en mars 1913, à la commission de l'armée, le ministre de la guerre, M. Messimy, après avoir textuellement traité de « pure sottise » l'assertion que 750 ou 800 000 allemands pourraient d'un jour à l'autre être jetés sur la frontière française, ait ramené ce chiffre à 350 000 tout au plus !

Cette multitude sans cesse renaissante, ne nous prouvait-elle pas en Prusse, l'ignorance des théories malthusiennes ? Combien cette ignorance pratique fournissait de bras à la défense de la patrie ! Les Français recueilleront-ils cette leçon de morale sociale ? L'avenir nous l'apprendre.

Le 27 septembre, alors que, au milieu de convois, je m'acheminais vers le Garmouzet, brusquement, au détour de la ferme de M. Fostier, un officier arrête sa monture, m'explique qu'un civil a tiré sur les troupes, me somme de descendre au plus vite avant que l'on ne réduise en cendre le village et que l'on me passe par les armes pour servir d'exemple à la

population... Succinctement, je lui démontre l'impossibilité d'un tel attentat. Là-dessus, il pique des deux, et, avec la rapidité d'une flèche, retourne vers ses collègues.

Je presse le pas...sur mon parcours, les officiers et les soldats me réitérent ces menaces... Sur leur seuil, baluchons sous les bras, les habitants sont figés.

Enfin, l'angoisse au cœur, je pus distinguer un nuage de fumée au dessus de la ferme de Monsieur Caille. Les menaces avaient donc reçu un commencement d'exécution. Les troupes avaient mis le feu à la maison, d'où, prétendaient-ils, une main criminelle avait tiré sur elles. Je cours à travers les rangs. Au vacarme des minutes précédentes succédait un silence sépulcral, que rompaient les sanglots des femmes et les crépitements de la flamme. Les officiers, massés dans ma cour, m'attendaient avec impatience.

Après une discussion très longue, et surtout fort orageuse, où se jouait le sort de ma paroisse, le colonel de la colonne harangua ses troupes. Des expressions surprises au vol, ne me laissèrent pas de doute sur l'heureuse issue de cette intervention.

A l'arrivée de M. le Maire, cet officier revint vers nous. Son attitude trahissait quelque gêne. Mais pourquoi ne pas reconnaître loyalement ses torts, quand tout les atteste ? Les chemins droits de la sincérité valent mieux que les sentes détournées des réticences.

Il demanda si l'on pourrait combattre l'incendie. Mais un simple regard sur le foyer suffisait à montrer l'inutilité d'une pareille tentative. Le feu, alimenté par des provisions de foin, réalisait des progrès effrayants. Quelques instants après, il proposa le déménagement du rez-de-chaussée. L'effondrement imminent de la charpente rendait dangereuse cette entreprise.

Il donna le signal du départ.

Des chefs d'un autre convoi, au courant de cet incident, me donnaient des marques de sympathique commisération. De dégoût, certains allaient jusqu'à hausser les épaules. L'un d'entre eux renouvela la proposition de déménager le mobilier. Cette opération ne me paraissait plus inexécutable, car je m'étais rendu compte que le plafond était à peine chaud. Mais il fallait agir promptement, la cheminée centrale menaçant ruine. Le plafond n'eût pas résisté à sa chute.

L'officier arrêta donc sa colonne. Trente hommes exécutèrent ce travail. La note comique elle-même ne manqua pas. Comme autant de Milon de Crotone, plusieurs soldats, au biceps herculéen, emportaient sur leurs épaules, non pas des bœufs, mais des cochons hurlant de frayeur.

La nuit, logement des troupes et des chevaux.

Une remarque prenait pour nous une signification purement imaginaire. Les hommes ne voulaient pas se disperser sur un grand rayon, mais au contraire d'agglomérer. Avaient-ils donc peur d'une surprise ?

Ils arrivèrent dans la soirée, alors que les dernières lueurs de l'incendie éclairaient d'une lumière blafarde les maisons avoisinantes. C'était lugubre ! Les poutres calcinées rendaient de sourds craquements, comme l'on en entend parfois dans les veillées mortuaires...

Les vautours passés, la charogne vient. Comment dénommer d'un mot plus caractéristique la valetaille préposée à la garde des contrées envahies. Comment appeler ça des soldats ? A peine étaient-ils équipés ! Pantalon de velours gris avec liseré rouge. En guise de tunique, un veston noir ou bleu, ou simplement un veston de chasseur. Comme coiffe, un casque en toile cirée, tout bosselé, ramassé sans doute dans de vieux fonds de bric-à-brac. Et c'est ça qui était chargé d'assurer l'ordre ! Ça qui avait le droit de pénétrer dans le sanctuaire des foyers, de profaner les reliques vénérables, d'interroger, de menacer de ses lèvres cambronisantes, des femmes, des jeunes filles, la candeur même ! Les exactions de ces « noirs » resteront comme autant de stigmates indélébiles sur le front boueux de la glorieuse, loyale et vertueuse Allemagne.

La stupeur atteignit son paroxysme, quand, le lundi 5 octobre, sous la conduite d'un officier, ils firent irruption dans nos demeures. Tout ce qui tombait sous leurs mains devenait leur propriété indiscutable et exclusive, particulièrement les spiritueux qu'ils buvaient à larges lampées aux récipients même. La moindre protestation excitait leur fureur. Il fallait leur ouvrir les tiroirs des secrétaires où dormaient des souvenirs intimes. Les livres d'affaires, ils les examinaient, sans d'ailleurs y voir goutte. Vivres, bestiaux, matériel de ferme, tout fut inscrit sur les portes.

C'était la main mise sur les biens des particuliers, et, dès ce jour, la défense pour eux d'en disposer.

Aussi quand ces héros du vol disparurent, un cri de soulagement s'échappa de toutes les poitrines, et le désir de ne plus les revoir vola sur toutes les lèvres.

Hélas ! Le mardi 6, de bon matin, quelques-uns de ces bellâtres, livrés à leurs caprices, rôdaient dans le pays. L'inspection de la veille leur avait permis de juger où, moins périlleusement, ils pourraient opérer leurs exploits. Ils battirent d'abord les pâtures, afin de rafler les chevaux. Mais, les Fontenellois avaient pris leurs précautions. Et « la plus noble conquête de l'homme » gambadait à l'écart.

Seul un cheval broutait l'herbe dans une pâture à la lisière de la route. La bonne aubaine. Nos pillards alors, de vouloir l'appréhender. Mais notre animal, éclopé hier encore, arpentait au galop le velours soyeux de la pelouse. Cette comédie durait depuis trois quarts d'heure, toujours sans succès, quand le gardien de ce cheval, me pria d'aller parlementer avec ces jockeys.

Comme nous riions sous cape en foulant l'herbe toute clochetée de perles de rosée ! Nous avions entre les mains la défense formelle d'un officier allemand de livrer ce cheval, sa propriété. Cet écrit, je le leur montre. Il agit à la façon d'un talisman. Suant, soufflant, rendus, ils gagnèrent le large « honteux comme des renards qu'une poule aurait pris ».

La fortune d'ailleurs ne les favorisa guère ce jour-là. Et leur bourse, qu'ils espéraient gonfler de primes nombreuses, ne dut pas être aussi large que leur conscience ! Le diable put y loger. Ils allèrent rapiner de-ci de-là, victuailles et boissons, faisant une macédoine incroyable, dont leurs estomacs pantagruéliques s'accommodaient avec une complaisance surprenante.

Leur imagination avait une fertilité toute orientale. Paris serait entre leurs mains si « la cholérate » ne les en avait pas éloignés... Quant aux troupes françaises, elles avaient vécu...

Les Anglais auraient leur tour demain. De Dunkerque ou de Calais, des canons bombarderaient les côtes de la Grande Bretagne... Sur leur incursion en Angleterre, ils échafaudaient des projets en l'air. Mais oui ! Une flotte aérienne de soixante douze dirigeables franchiraient la Manche et incendierait Londres, et cela, probablement sans escale forcée en pleine mer !... Que diable, les prouesses de leurs frères aînés garantissaient à ces benjamins une expédition sans accroc ! ...La guerre prendrait fin alors. L'Allemagne victorieuse nous imposerait de trente milliards et nous amputerait de quelques nouvelles provinces. Après quoi, nous ferions alliance avec elle contre les ...Anglais !

Voilà les rêves dont ils se gargarisaient.

∞∞∞∞

La phase militaire touchait à sa fin. Encore quelques jours et la pieuvre administrative étendrait ses tentacules sur la région.

A noter quelques détails sur les troupes de passage du 8 au 11 octobre.

Des éclaireurs, tenaillés par la crainte des français, demandaient aux habitants s'il y avait des pantalons rouges. De plus, les soldats campaient sous des tentes ; les officiers, dans les demeures abandonnées.

Les raisons de cet isolement ? La peur sans doute ! Oui, mais aussi le désir de bambocher tout à l'aise pour oublier dans le vin et dans l'alcool leur magistral échec de la Marne. Les hécatombes de litres et de bombonnes fleurant l'absinthe, le désordre des intérieurs, l'abandon de fusils et de cartouches légitimement, du moins, cette hypothèse.

Le vendredi matin, sur les neuf heures, nous distinguâmes les accents d'une musique militaire. Encore que, les jours précédents, l'on ait fortement entendu le canon et que l'on ait affirmé la présence des français à la Bouteille - nouvelle que l'attitude de nos hôtes rendait vraisemblable – nous ne pouvions pourtant nous faire d'illusion sur la nature de ces troupes. Ce n'étaient pas les marches fraîches et entraînantes de nos lignards ! Les airs tamisés par la brume automnale nous semblaient d'une lourdeur désespérante, lourdeur qu'accentuait encore le bruit dominant de la grosse caisse. L'on eût presque dit des marches funèbres !

A la disparité des uniformes, au méli-mélo des unités, à la réduction des équipements, nous crûmes à une débâcle.

Comme notre cœur bondissait alors ! Un peu de bleu frangeait nos horizons ! Enfin, si l'aurore de la délivrance allait luire ! ... Cette espérance, nous la pouvions nourrir les deux jours suivants, car de nombreuses troupes passèrent au galop dans la direction du Réteau.

Mais les lendemains, sans détruire complètement nos espoirs, nous prouvèrent qu'il y a loin de la coupe aux lèvres !

Le mardi 13 octobre, une limousine élégante, montée par quatre Allemands, stoppait devant la Mairie. Un officier en descendit pour remettre au greffe les ordres de la « Kommandantur »

La « Kommandantur » ou la commandanture ! Quel en était le chef ? Comme Tiphaine, on ne put jamais l'approcher, du moins le sexe masculin ! Mais, à coup sûr, c'était un monstre polycéphale, puisque ayant des mandataires dans tout le ressort de sa circonscription.

Son nom ? Nous l'apprîmes plus tard, par les articles et surtout par les peines, amendes ou condamnations que, dans son arbitraire, il portait à profusion. Ce nom, s'il vous plaît, avait la particule. Mais il y a noblesse et noblesse, comme il y a ragot et ragot ! ...

Ce personnage ne manquait pas de prétention. Avec ses ordres et libellés, il joua longtemps au petit Napoléon. Quel dommage même pour notre empereur que « Von Bertrab » ait vu le jour ! Nos arrière-neveux ne liront plus dans les anthologies les proclamations du premier, mais bien celles de notre gouverneur général. Quelle précision, quel souffle ! Quelle tenue littéraire ! En certaines circonstances, il se montra juriste à éclipser la gloire d'Iehring, journaliste à la cheville duquel n'arriverait pas un Veillot, diplomate à damner le pion à Delcassé !

Peut-être même ce militaire était-il soldat !

Sa première proclamation nous signifiait que nous avions trouvé des pères en sa personne et en celle de ses acolytes.

A la bienfaisante paternité !

Nos lois françaises n'eussent pas manqué de prononcer leur destitution, à en juger par l'ignoble conduite de certains gouverneurs. Pères en effet, ils le furent au sens romain, s'arrogeant le droit de vie ou de mort sur leurs enfants !

Leur entrée en scène fut une entrée de matamores. Leur bravoure en effet reposait exclusivement sur les baïonnettes de leurs sicaires et sur la crainte qu'ils semaient dans le pays. Il fallait que tout se soumit à leur volonté capricieuse. Ils criaient des grosses dents, crachaient des avalanches d'ordres, de réquisitions, et cela, dans des écrits, véritables hiéroglyphes, dont chaque maire s'improvisait le Champollion.

Comme les conseillers municipaux et les maires de la région auront de raisons de garder un souvenir abhorré de ces préfets renouvelés de l'Empire !

Quels coups de bottes elles reçurent les lois administratives de 1884 ! En miettes, la réglementation des sessions municipales ! Des semaines virent éclore jusqu'à trois séances ! Et dans ces réunions nos édiles n'eurent plus à se laisser glisser mollement comme des cygnes sur les ondes des affaires courantes ! Adieu les discussions d'antan, préparées par de consciencieuses études ! Il fallait délibérer, délibérer et toujours délibérer, croyait-on, dans le sens des autocratiques gouverneurs...

Ces postes honorifiques, si âprement convoités, obtenus parfois au prix d'égratignures à ses propres convictions, ne constituaient pas une sinécure. Ils avaient de plus un gros inconvénient. Leurs titulaires se trouvaient pour ainsi dire entre deux feux, risquant de recevoir des balles de face et de dos... Nos représentants furent donc des boucs émissaires.

Notre pays connu à temps et à contre temps cette épidémie de la critique frondeuse, mais bien française. L'on aurait voulu les municipalités plus énergiques, « calant » un peu moins devant les volontés despotiques des envahisseurs, sachant au moins leur résister et répondre par une fin de non recevoir à leurs multiples exigences. Les conseillers ne manquèrent pas. Il est cependant fort à croire que s'il leur avait fallu attacher le grelot, comme les rongeurs de la fable, tous se seraient éclipsés !

○○○○○

Ce jour-là cet officier réclama les contributions du troisième trimestre, c'est-à-dire 4656,25. On lui objecta que cette mesurait obérait le budget fortement amaigri déjà par les déprédations des troupes. Il sembla prendre en considération cette observation et promit d'en référer à son chef.

En retour, de cette obole à verser dans l'escarcelle des Allemands, cet officier, à la façon des saltimbanques, nous remit, en guise de « planète », une affriolante proclamation du gouverneur.

C'était certainement un coup d'essai que cette proclamation ! Mais, sans parti pris, quel coup de maître : morceau de choix, plat d'ortolans, que les gourmets me reprocheraient de ne pas citer.

- PUBLICATION -

« Moi, le Commandant d'Etape de Guise, je me charge à partir de ce jour de l'administration de l'Etape, comprenant les localités suivantes : Fontenelle.

En cette qualité, je confirme les autorités locales à la condition qu'elles exécutent strictement mes ordres, je garantie à la population ma protection en tant qu'elle reste paisible.

Toute action, préjudiciant les personnes de l'armée allemande, les installations de communication publique, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, sera punie très sévèrement, n'importe pareille action sera exécutée par des personnes de sexe mâle ou féminin.

A pareille punition, s'exposera la commune sur le territoire de laquelle ces crimes se passent. Les communes seront responsables des malfaiteurs et auront à supporter les punitions les plus sévères.

Toute personne criminelle, mâle ou féminine, attrapée en flagrant délit, sera immédiatement fusillée.

Toute localité où des personnes de l'Armée allemande seront traîtreusement blessées ; empoisonnées ou tuées, sera immédiatement incendiée. Toute tentative sera atteinte par les mêmes punitions.

Pour ménager les intérêts de la population paisible, je fixerai conjointement avec les autorités locales les livraisons à faire. La population est tenue de suivre exactement les ordres des autorités locales ».

La commandanture allait selon son euphémisme, « ménager nos intérêts ».

Le samedi 17, réquisition de 30 bêtes grasses. Le mardi 20, nouvel ordre stipulant la livraison hebdomadaire du beurre au prix de 1,05 Frs la livre. C'était alors à peu près le cours du marché. Mais celui-ci monta rapidement à 2,40 Frs au rebours du prix des Allemands. De ce fait découla cette anomalie que l'on nourrissait à meilleur compte ses ennemis que ses amis. Evidemment cette réquisition au rabais causait quelque perte. Mais la municipalité herbagère la contrebalança par des allocations au prorata des livraisons.

Les autres denrées ne suivirent pas cette hausse, par exemple la viande de boucherie... Le lapin de Garenne coûtait en moyenne 0,75 frs pièce ; le chevreuil 1 franc la livre... Dans des voitures d'enfants, des colporteurs nous apportaient sucre, tabac, allumettes, etc.... Des habitants approvisionnaient le village en pommes de terre et en carottes... La boisson ne manquait pas non plus : cidre, bière, café, spiritueux allégés de droits fiscaux. Toutefois l'on rit son deuil du vin.

L'éclairage en général laissa beaucoup à désirer. Le siècle de la lumière, même sans Pataud, devenait le siècle des ténèbres. Toutefois, la lampe à acétylène remplaça dans quelques maisons le pétrole introuvable.

Quand au chauffage, la forêt le fournit surabondamment. L'on ramassa d'abord du bois mort, puis au fur et à mesure, l'on ramassa les taillis ;

Le numéraire se raréfia, pour, à l'exception des pièces à l'effigie de Guillaume, laisser place à du papier monnaie de toutes valeurs, tiré sur les villes de Landrecies, de Valenciennes ou de Saint Quentin.

Le mercredi 27, s'abattait une nuée de cyclistes. A la grande frayeur de la population, ils se livrèrent à des visites domiciliaires dans le but de dénicher des anglais.

Le lendemain 28, la terreur s'accrut à la nouvelle du lâche assassinat de Monsieur Flament du Rond Point, de la séquestration à la Capelle d'une cinquantaine de civils, puis de leur évacuation sur l'Allemagne.

Quelle épée de Damoclès menaçait donc nos têtes ?

Deux avis nous l'apprirent.

Le premier concernait les Anglais et leurs hôtes... Afin d'obtenir l'élargissement des otages enlevés à Guise, des Anglais se constituèrent prisonniers. Les autres, toujours en danger, par suite des battues fréquentes, quittèrent leur retraite.

Je transcris le second :

« Tous les hommes entre 18 et 48 années, sont obligés de venir deux fois par mois, c'est-à-dire le 1 et 3 (première fois 9 novembre) 11 heures le matin à Le Nouvion pour constater leur présence.

Les maires feront une liste des hommes en question. Avec cette liste et les hommes de leur commune ils seront à place. On n'a rien à craindre si l'on obéit à cette ordre, la contrôle

faite, chacun peut se rendre à ses affaires. Au contraire, les non obéissants seront mis prisonniers en Allemagne. »

Cette lecture éveilla mille angoisses. L'on se demandait quel serpent se cachait sous l'herbe, d'autant plus qu'un entrefilet de la gazette de Düsseldorf, disait-on, relatait près de Lille, la capture de 1200 civils. L'on discutait la conduite à suivre. Mais autant de têtes, autant d'avis ! Du choc des idées ne jaillissait pas la lumière ! C'était le diable à confesser !

Le 7 le conseil municipal convoqua les intéressés, c'est-à-dire une soixantaine d'hommes, afin de leur exposer sa délibération unanime, et, façon de dorer la pilule, en montrer la concordance parfaite avec celles des autres conseils de la commandanture. Il invitait donc les hommes à s'inscrire et se réservait, sur la réclamation des autorités, le droit de fournir la liste intégrale des hommes, donc, le nom des abstentionnistes.

Cette solution n'était franchement pas acceptable. Par suite des dissidents irréductibles, animer du désir de gagner les lignes françaises, cette mesure aboutissait en fin de compte à livrer ces derniers aux Allemands et à les empêcher de réaliser leur rêve patriotique.

Eviter d'une part à la municipalité le fardeau d'une telle responsabilité – pour ne pas employer un autre mot -, à la population d'autre part, la honte de quelques dénonciations, hélas ! Annoncées déjà ! – fut mon objectif ! Je pris donc la parole. Les applaudissements nourris me permirent de croire à une entente. J'avais compté sans l'illogique apanage du suffrage universel.

A la sortie, les discussions continuèrent. Et certains, pour les corser, crurent bon d'apporter quelques arguments... frappants.

Le lundi, après leur assistance à la Messe, les hommes, la plupart accompagnés de leur famille, se rendirent au Nouvion. Il faisait froid. Le soleil, vainement essayait de percer les nuages. L'on cheminait le cœur gros, la tête lourde de préoccupations, quelques-uns, le visage vieilli par les poils hirsutes d'une barbe renaissante.

Vers 9heures et demie la caravane entraît au Nouvion. Les cloches de l'église sonnaient le glas. Une forte animation, d'un contraste étrange avec le silence des maisons mortes, régnait parmi la foule massée devant la Mairie.

Après une longue attente, apparut enfin une auto. Sur le devant, un papillon représentait le corps d'un singe que couronnait la figure de Poincaré. O la fine plaisanterie !

Flanqué du gouverneur du Nouvion un officier gringalet descendit de voiture.

Monsieur le Maire du Nouvion, sous le contrôle des officiers, procéda à l'appel de ses administrés. Aucun incident ! Au fond, ça se passait « à la bon papa ». Mais soudain, après cet appel, voici que dans un langage apocalyptique, l'officier principal ordonne aux hommes des voies de se rendre à Guise dans le délai de 24 heures... Il est facile d'imaginer l'épouvante que jeta cette injonction. Plus de doute ! L'on était pris au piège. Premier coup de filet avant la pêche miraculeuse ! ... Toutefois l'interprétation de cet ordre évanouit les craintes, du moins pour l'heure.

Vint alors le tour des autres communes. Il se trouva que Fontenelle, grâce à de pieux mensonges, avait plus d'éclopés que d'hommes valides.

Vers onze heures et demie, la séance était levée.

Quel soulagement ! Semblable au marin, qui, l'écueil évité, abandonne sa barque au gré des flots, chacun oublia la passe dangereuse et laissa voguer la nacelle de sa pensée sur les flots de l'illusion... Les cafés retrouvèrent leur splendeur d'antan.

Le lendemain 10 Novembre, vers huit heures du matin, tandis que les enfants reprenaient le chemin de l'école, une quinzaine de soldats envahissaient la brasserie de Mr Achille Prissette. Bientôt le pays résonna de bruits infernaux. Ces soldats, respectueux de la propriété privée, venaient tout bonnement voler les chaudières de cuivre et tout le matériel métallique. Ils s'employèrent à cette besogne avec une rage démoniaque.

Les protestations les plus légitimes demeurèrent inefficaces, étouffées par les coups de marteaux démolisseurs. Toutes les raisons d'ailleurs ne doivent-elles pas s'éclipser devant ce mot magique « réquisition » ? C'est le Sésame qui ouvre ou enfonce les portes et donne des droits illimités aux oppresseurs.

Non seulement le matériel de la brasserie excita leur sauvage convoitise, mais encore les cuivres placés dans le corps du logis.

A onze heures, cet attentat était perpétré. Les murs des fours n'étaient plus qu'un amas de débris. Les tuyaux étaient tordus comme sous le coup d'horribles convulsions ; les roues de transmissions gisaient inertes, semées de tous côtés ; les courroies coupées, déchiquetées jonchaient le sol... Quelques instants avaient donc suffi pour anéantir une industrie florissante dont la Thiérache avait savouré les produits renommés.

La fin de l'année, pluie diluvienne de réquisitions. Pour le 2 novembre, livraison de 400 Kg de fromage ; pour le mardi 17, de 50 cochons. Mais les Prussiens en renvoyèrent une partie. Pour le 7 décembre, nouvelle livraison de 60 bêtes grasses... Et ils mirent main basse sur le reste par des recensements multiples d'animaux, y compris « ânes et mulets masculins ou féminins ». Enfin, réquisition de pics, de bûches, etc.... et interdiction de vendre les scies, les outils de la boissellerie.

La commandanture était bien une sangsue.

Nous l'apprîmes encore à nos dépens, lorsque, le lundi 23 novembre, la commune reçut la feuille comminatoire de contributions, alourdie d'une amende de cent francs, sous prétexte que, sans excise, la municipalité n'avait pas versé les premiers impôts à l'échéance du terme. On le voit, Monsieur le Gouverneur, qui, dans son amour de la loyauté, se déclarait le rebouteur-né de toutes entorses à la vérité, ne craignait pas de l'estropier lui-même. Le législateur ne se trouve-t-il pas au dessus de la loi ? Pour le 15 décembre, la commandanture réclama la même somme comme contributions du quatrième trimestre.

Quelle raison nécessitait ces rentrées d'argent. Les journaux d'après un rapport du conseiller supérieur au département des finances, Hartung, sur l'état économique et « financier », des nations belligérantes (17 janvier 1915), nous annonçaient que, contrairement à la France, à l'Angleterre et à la Russie, l'Allemagne regorgeait d'or... Il est donc permis de

penser, que, seules les orgies des vaillants défenseurs de l'Empire expliquaient ces fréquents drainages.

Oui, les orgies ! Alors en effet que les soldats allemands se laissaient trouer la peau, nos gouverneurs faisaient joyeusement la bombe, demandant sans pudeur, par la voie même de leur presse, à acheter des brochets, à louer des mandolines, etc...., réquisitionnant en outre vin, œufs, poulets, dindes, comme si les produits cynégétiques ne suffisaient pas à leur appétit de goinfres.

Ces réquisitions d'objets marchaient de pair avec les réquisitions d'hommes. Pour faciliter ces dernières, le gouverneur ordonna le recensement des habitants. Quoi de plus louable ! L'Évangile ne fait-il pas au pasteur un reproche de ne pas connaître ses brebis.

Parfois, ces réquisitions prirent un caractère de brutalité vraiment odieux. Ainsi la commandanture organisa des battues sur le territoire des communes voisines. Ces exploits, elle les considéra même comme un triomphe. Les prisonniers civils, sous bonne escorte, rentraient au quartier au son de la musique foireuse d'un accordéon. Un de nos jeunes, de passage à marlemperche, devint ainsi leur victime.

La gazette des Ardennes du 9 février 1916, donna l'explication de ces captures et de ces évacuations en Allemagne. Elle prétendait donc que « beaucoup de Français et de Belges n'ont été arrachés à leurs propres foyers par les autorités militaires allemandes que pour qu'ils échappassent à la mort semée sur leurs toits par le feu systématique de l'artillerie franco-anglaise ».

Cette raison humanitaire, évidemment, ne nous semble pas tirée par les cheveux, à nous qui nous trouvions à quelque soixante dix kilomètres des lignes de feu !

Le Gouverneur lui-même ne dédaignait pas se livrer à cette chasse à l'homme. Il vint en personne réclamer les soldats évadés de Maubeuge ou de Saint Quentin. Bien renseignée – la délation hélas : fonctionnait déjà ! – il spécifia qu'il s'en trouvait au Garmouzet. Le samedi 14, deux de nos concitoyens se constituaient prisonniers à Guise.

∞∞∞∞

Peu soucieux de notre corps, en dépit de la déclaration de la Gazette, Von Bertrab le fut du moins à nos intelligences. Il s'alarma du désarroi moral ou nous plongeait notre ignorance des événements. Pour y remédier, bien que plus tard, dans son canard du 11 janvier, il ait prétendu que « les écrits ne valent pas le papier sur lequel ils sont déposés », il jugea bon de créer un journal « Le Monsieur de Guise » - l'Amtsblatt – en traduction populaire – la meilleure – « Lance-blaques ».

« Dans ces derniers temps, écrivait-il, de faux bruits propres à exciter et à inquiéter la population, ont été répandus dans la région d'Etape. Ces bruits stupides, mal fondés et contraires à la vérité, disaient que les armées allemandes avaient été défaites. »

Pour éviter le retour de ces nouvelles répétées sous le manteau, il lançait donc ce journal et menaçait de sérieuses punitions les colporteurs de dépêches « non-conformes aux communiqués strictement authentiques, publiés par l'inspection des Etapes. »

Est-il besoin de souligner l'idiote fatuité de notre Gouverneur ! Le plaisant homme qui nous croyait suffisamment enchoucroutés pour penser que l'annonce d'échecs allemands « inquiéterait la population » ! Ah ! S'il avait senti les battements de nos cœurs à la nouvelle de la victoire de la Marne, il aurait alors compris qu'il n'était qu'un nigaud de préjuger ainsi de nos sentiments !

Mais oui l'indépendance croît chez le vrai français avec le despotisme ambiant. Elle ressemble à ces diabolins à ressort que les marchands de jouets nous vendaient autrefois. Enfermés dans une boîte minuscule, ils en sortent avec une violence extrême à l'ouverture du couvercle. Ainsi de notre indépendance ! Notre Gouverneur croyait l'enfermer dans une boîte de menaces et de défenses. Mais ces contraintes agissaient sur nous comme un puissant ressort. Le couvercle de la surveillance levé, notre indépendance, à l'instar de ces diabolins, se frayait un passage avec une force irrésistible.

Les bonnes minutes passées à la lecture de ce journal ! Les interlignes avaient une éloquence sans bornes en dépit des rodomontades du texte !

Celui-ci n'était qu'un poème où Von Bertrab, dans un style pindarique, chantait les succès des siens et les échecs des nôtres. Il oubliait toutefois de préciser les lieux, témoins de tant de victimes. Il était moins discret sur les opérations de la Russie et nous apprenait par exemple que, à Lodz, à Lemberg, nos alliés avaient essuyé des défaites colossales, abandonné des centaines de mille de prisonniers et de tués. Oui, rien que cela !

Comme ce pitre nous amusait ! Son journal avait l'air d'une baraque de saltimbanques. Les colonnes où il enregistrerait le tamtam de sa prose, lui servaient de tréteaux, où son imagination d'une gaucherie de clown à sa première leçon, cabriolait avec la vérité. On se laissait amuser un moment par cette parade burlesque, puis, l'on passait s'intéresser ailleurs.

Ailleurs ? Mais c'étaient les nouvelles rassurantes qui filtraient malgré tout jusqu'à nous ! Ailleurs ? Mais c'était la voix du canon qui semblait rapprocher. Durant les deux derniers mois de l'année, à la fin de décembre surtout, elle grondait davantage. Un moment même l'on espéra que le bon vieux Noël nous apporterait la délivrance, là, simplement, sous le coup de minuit, en déposant de sa hotte, non plus des pioupious en plomb ou en carton, mais bien des pioupious en chair et en os.

Comme l'on aurait irrespectueusement retenu par sa barbe, pour qu'il pût déverser tout son fardeau.

La cloche silencieuse depuis quelques jours de par l'ordre des Allemands aurait chanté à perdre haleine, l'heure bénie de la délivrance. Les anges de l'autel auraient pressé plus étroitement encore sur leur cœur les drapeaux français. Le firmament, égrenant le rosaire de ses étoiles, aurait épinglé ses marguerites de nacre aux branches des sapins, les métamorphosant ainsi en autant d'arbres féeriques de Noël.

Ailleurs ? Mais c'était la diarrhée d'ordres et de contre-ordres, dont le flot nous arrivait chaque jour ! Ailleurs ? Mais c'était la difficulté de circuler ; c'était le soin que les allemands prenaient des routes ; c'était encore l'apparition aux bifurcations de « grandes tables toute neuves ou non » que les autorités locales avaient apposées aux « lieues

convenables » pour que les automobilistes puissent « s'assurer de la direction des chaussées »²

Oui, voilà qui nous semblait de bon augure ! Et toutes les calomnies, tous les mensonges déversés avec tartuferie dans la feuille de chou « le Moniteur » ne furent jamais capables d'étouffer les voix intimes et mystérieuses qui nous murmuraient la confiance et l'espoir.

Notre espoir et notre confiance, nous les placions encore et surtout en Dieu ! Certes, notre gouvernement, dans les malheurs de la guerre, aurait dû répondre aux vœux de la majorité nationale en imposant une trêve à son athéisme officiel. Il n'était plus ici question d'intérêts de partis ou de coteries politiques. Il y avait la France ! Cependant nos gouvernants ne voulurent pas collectivement se déjuger. Les catholiques ont pu souffrir à bon droit de cette attitude intransigeante.

Mais enfin, à bien réfléchir, cette abstention ne valait-elle pas mieux que les appels hypocrites de l'Allemagne à la Providence ?

Pas une proclamation de l'Empereur qui ne se terminât par une invocation à Dieu. N'était-ce pas le défier, se moquer de Lui et Le rapetisser que de Lui demander son secours, quand, d'autre part, l'on sabotait à plaisir les lois les plus élémentaires de la justice et de l'humanité ? Mœurs de bandits ou de mondaines priant leur saint favori de leur procurer des clients !

« Dieu, lit-on dans l'Exode, ne laissera pas impuni celui qui prendra son nom en vain ! » il se suiciderait que de protéger un pays, lâche et déloyal.

Pour toutes ces raisons, nous gardions profondément ancré l'espoir dans le succès final. L'aiguille de notre baromètre moral continuait à tourner au beau temps, quoique le ciel soit noir encore !

En janvier 1915, les garnisons environnantes quittèrent pour les lignes de feu les délices de leur Capoue. Ce départ nous préserva de fréquentes incursions.

Par contre les réquisitions tombèrent dru comme grêle. Entre autres, la commune, le 18, dut fournir 85 lits avec leurs accessoires, et, le 22, une dizaine de lits garnis. Le 21, des soldats mirent à sac les armoires de Monsieur Gordien. En février, giboulées d'impositions et nuées d'enquêtes pour connaître en détail les richesses du pays : osier, trèfle, luzerne, machines agricoles, bestiaux, biens communaux, etc....

Evidemment, toutes ces enquêtes et réquisitions nécessitaient quelque travail. Or, tout travail mérite salaire. Cet axiome de Saint Paul, les Allemands le pratiquaient avec un

² Voici d'ailleurs l'original de ce singulier libellé paru le 16 décembre.

« Afin que les automobilistes puissent s'assurer de la direction des chaussées et chemins sans être contraints à ralentir leur parcours, les communes fabriqueront des grandes tables de bois de 80x100cm.

Les tables sont à peindre en noir, les noms des communes en blanc, les lettres d'une hauteur de 40cm, une flèche indiquera la direction. Ces tables sont à placer à chaque bifurcation.

En cas que les noms soient longs ou plusieurs avertissements à donner les tables sont à agrandir.

Il n'est pas nécessaire que les tables soient neuves, il suffit par exemple de vieilles portes, de planches, etc.... Aussi peut-on faire aux lieux convenables l'inscription directement sur les murs ou sur les maisons.

Des tables voisines sont à lever

scrupule religieux. Ils réclamèrent donc huit cents francs pour combler le déficit de l'exercice 1914, et, le 15 février, avec les contributions ordinaires, 1046 francs de centimes additionnels.

Fin mars, ils nous imposaient une cinquantaine de vaches « grâce auxquels on pourra tirer un meilleur parti des prairies ». Ces vaches, atteintes de fièvre aphteuse, contaminèrent nos troupeaux et occasionnèrent un supplément de besogne et d'ennui.

A cette époque, les allemands commercèrent avec nous. Ils nous offrirent du sucre au prix de 80 francs le quintal. Le marché conclu, ils élevèrent, sans entente préalable, le prix à 100 francs et ne nous fournirent qu'un sucre de mauvaise qualité.

Que toutes les municipalités, logées à la même enseigne, ne se soient pas concertées pour résilier un contrat préjudiciable à leurs intérêts, c'est chose regrettable ! Pas une, à ma connaissance, n'esquissa ce geste, pratiquement inutile sans doute, nécessaire toutefois pour prouver à nos ennemis que nous n'étions pas, selon l'expression de Bismarck des « chiens couchants ». Cette aboulie officielle ne tarda pas à porter ses fruits, en rendant plus exigeantes les autorités ennemies. Il eût été opportun de pratiquer ce conseil du chancelier de fer : « le fait de lutter, même lorsqu'on n'arriverait pas à la victoire, est déjà un moyen de se fortifier ».

Après cette livraison d'un sucre avarié, la commandanture fut subitement jalouse de nous couper les vivres ou de les limiter.

Défense d'abord de tuer les animaux sans une permission spéciale, pas même « les poules qui pondent les œufs ». Cette ordonnance n'eût pas plus de succès qu'un épouvantail à moineaux. Le fruit défendu, depuis Adam et Eve, sembla toujours le plus délectable : aussi tua-t-on à qui mieux mieux ! Beaucoup, selon le conseil du bon roi Henri IV, mirent la poule au pot le dimanche.

Défense ensuite de ravitailler les habitants d'autres commandantures. Et, à titre d'exemple, les autorités infligèrent à un délinquant de Buironfosse, une amende de dix mille francs. Comme cette dernière défense, entre parenthèses, s'harmonise merveilleusement avec cette déclaration du Moniteur de Guise (31 janvier) « l'Allemand ne laisse pas mourir même son ennemi mortel. Il lui donne pain, quitte à mourir de faim avec lui. »

La question du blé eut une véritable odyssée. Un avis officiel du 17 janvier nous interdit la farine blanche. En conséquence, « il fallait échanger le froment contre de la farine de seigle, « en relation de 100 Kg de blé à 60 Kg de farine, ou acheter la farine à 56,25 Fr les 100 Kg.

Les Fontenellois, malgré leurs oreilles, n'entendirent pas. La farine resta bel et bien cachée, accrue même de nouvelles réserves.

Le même avis interdisait aussi la fabrication du pain de froment à partir du mercredi 20 janvier. Cette note, sans mettre notre boulanger dans le pétrin, l'y riva singulièrement. Pour écouler tous ses stocks de farine, il fit cuisson sur cuisson jusqu'au 21 soir. L'on venait de quatre lieues à la ronde s'approvisionner. L'affluence était telle qu'il fallut parfois attendre son tour toute une nuit... Puis, le 24 janvier, sous prétexte que « l'Allemagne ne pouvait donner que son superflu très limité » les Allemands rationnèrent les enfants à 60 grammes de farine de seigle et les adultes à 108 grammes. Enfin, le 31, le commandant des étapes « priait

Messieurs les Maires de donner aux boulangers le conseil d'ajouter du rebulet³ à leur farine de seigle dans la proportion de 50%, pour augmenter la ration de pain « n'en sera plus facile à digérer ». Ainsi l'on put distribuer aux enfants 200g et aux adultes 400, jusqu'à ce que la ration fût indistinctement portée à 250grammes. Et quel pain ! Malgré sa cherté – en mars, les quatre livres revinrent à 1,35 – il fut presque immangeable et surtout trop pacifique.

ooooo

Le pain du cœur, lui, nous manquait complètement. Nous demeurions sans nouvelles des nôtres. Toutefois, des mesures, d'ailleurs boiteuses, nous permirent de communiquer, moyennant des exigences multiples, avec nos prisonniers militaires et civils.

Pour nous, prisonniers à l'intérieur, impossible de correspondre entre nous ! J'avais bien élaboré un projet à l'usage des habitants du territoire occupé. Mes démarches réitérées pour son adoption restèrent sans résultat. Ces gens civilisés, dont l'inhumanité allait jusqu'à refuser à des enfants le droit de se rendre aux obsèques de leurs parents, ne s'embarrassaient pas de ces détails.

L'on para à cette disette mortelle par des moyens frauduleux. Des intermédiaires obligeants se chargèrent du service postal, mais au prix de quels périls ! Des gendarmes battaient les routes, arrêtaient les voitures et piétons, confisquaient attelage et marchandises, emprisonnaient à tort et à travers. Sur un rayon restreint pourtant l'on parvint à tromper leur surveillance. Ainsi partirent de volumineux courriers. Mais au-delà, il n'y fallait pas songer ! Les voyageurs qui prenaient le chemin de fer – cas d'ailleurs excessivement rare – n'osaient emporter de lettres par suite de leur visite minutieuse.

Des opérations militaires nous ne savions pas grand-chose.

Le Moniteur en déliquescence ramollissait. Il pataugeait dans la bouillabaisse des contradictions les plus flagrantes. Un philosophe, il est vrai, prétendait « qu'il fallait se contredire pour être sûr qu'on a été une fois dans la vérité ». Ces contradictions, je n'en relève aucune. Chacun a pu glaner des gerbes immenses, de quoi construire une meule !

A défaut de succès, le Moniteur enregistrerait des réflexions saugrenues, capables de faire remonter le Jourdain jusqu'à sa source. Il relatait dans ses numéros du 18 et du 25 janvier, la « gaucherie des belges, la perfidie des anglais, tirant sans pitié sur les français, les mutineries des russes ». Toutefois, il avait soin d'ajouter cette remarque délicate que « d'ici il ne pouvait contrôler l'exactitude de ces informations ». Il s'apitoyait en outre sur le sort malheureux des blessés soignés en France, parlait de la « banqueroute de la Croix Rouge française ». Et sur ce thème il brodait une touchante complainte. Sans doute pouvait-il émettre cette critique puisque l'on voyait dans les villes envahies des « diaconesses » occupées à toute autre chose qu'au soin des malades ! Les calomnies étaient pour eux, le lest qu'ils jetaient dans la conscience des autres dans le naïf espoir de monter en notre estime ! Mais ce fut peine perdue ! Nous n'étions pas assez myopes, Dieu merci, pour croire que les vessies sont des lanternes !

ooooo

³ Farine faite exclusivement avec le son

Le retour du printemps aviva notre désir de la délivrance. Les plus optimistes, tablant leurs pronostics sur la présence des troupes dans la vallée de l'Oise, en plaçaient la date au jour de Pâques. Hélas même déception qu'à Noël ! ... Ah, si nos cloches toujours silencieuses avaient pu s'envoler en sourdine jusqu'à Rome et en revenir non plus lourdes de jolis œufs rouges, mais de bombes qu'elles auraient abandonnées sur les tranchées ennemies !

Enfermés dans notre tombeau sonore, nous attendions avec un invincible espoir, l'heure résurrectrice. Le bluff des allemands n'ébranlait pas nos certitudes intimes. Il y a longtemps que les mensonges de la presse nous avaient blindés d'une triple carapace de scepticisme. Nous espérions toujours que notre artillerie parviendrait à renverser les remparts ennemis, partant à enlever les bandelettes administratives dans lesquelles les Prussiens emmaillotaient notre liberté ! Et si nous ne pouvions entonner l'Alléluia de la délivrance du moins l'ange de la confiance veillait à la porte de nos cœurs, nous laissant entrevoir les blanches aubes de nos patriotiques Pâques.

En guise d'œufs rouges, nous arrivèrent 30 cavaliers, la plupart inoffensifs. Puis de 12 au 18 avril, séjourna la colonne 139, composée de 5 officiers, de 97 hommes, de 140 chevaux et de 50 voitures.

Leur commandant impressionna péniblement et par sa brutalité et par son manque total de savoir-vivre. De français il ne paraissait savoir que ces mots : « pas femmes, pas filles ici ? » A l'honneur de Fontenelle, ce bétail n'existait pas encore ! Le seul spécimen de cet article, après s'être affiché dans notre commune en compagnie du gouverneur du Nouvion, et cela, non sans occasionner des désagréments à la population, et dit-on, à des soldats réfugiés, se trouvait maintenant – et pour cause – en observation au lazaret de Guise.



A partir de cette époque, le soleil si parcimonieux jusque là de ses rayons, s'en montra singulièrement prodigue. Quelques journées de pluie, en alternance avec le beau temps, fécondèrent le sol.

Les pâtures reprirent leur manteau de verdure délicieusement broché, de pâquerettes et de boutons d'or. Les pommiers fleurirent plein de promesses. Comme les années précédentes, les oiseaux insoucians gazouillaient dans les haies où déjà souriaient le chèvrefeuille et les églantines, tandis que les hirondelles, à notre étonnement, regagnaient leurs nids.

Il fallut cultiver tous les lopins de terre « sous peine pour les individus ou les communes de hautes amendes » A défaut de bras et de semences, les allemands s'imposèrent eux-mêmes moyennant espèces sonnantes et trébuchantes et nous envoyèrent un stock de 600 Kg de pommes de terre à planter d'un prix assez élevé.

A l'utile ils joignirent l'agréable ! Sous la conduite de deux fricoteurs, une équipe d'une quinzaine de civiles travaillèrent à l'embellissement des routes, curèrent les fossés en bordure et arrachèrent ça et là quelques brindilles d'herbe. Naïvement, l'on croyait que les Allemands avaient entrepris cette besogne à leur compte. Pas du tout ! La note s'éleva à 232,80 Fr.

Ce n'était pas notre première surprise, ce ne fut pas la dernière.

Le 21 juin en effet, nouvelle note de 36 marks comme « intérêts du capital engagé pour l'installation électrique ». Quelle installation électrique ? Nous ne le savions pas, car, à l'instar des combattants de Rodrigue, nous n'avancions dans les rues qu'à « l'obscur clarté qui tombe des étoiles ». Quand à ce « capital engagé », il était bel et bien constitué par le numéraire extorqué de nos poches. Ils s'y entendirent nos « chers » gouverneurs mieux que les pickpockets classiques des foires ! Les contribuables devenaient des agnelets à la merci de l'implacable tondeuse de l'autorité !

Comment n'en aurait-il pas été ainsi quand les Allemands n'établissaient plus comme autrefois de distinction entre les propriétés abandonnées et les propriétés occupées, partageaient de ce principe absolu que tout leur appartenait ? C'était là, dans sa brutale franchise, la règle que, le 13 mai, le vétérinaire formulait à M. le Maire Nous n'étions plus les propriétaires de nos biens, si ce n'est lorsqu'il fallait en payer les impôts, mais les usufruitiers, et encore des usufruitiers à titre précaire, avec des droits très exigus et des devoirs très étendus.

Après avoir longtemps fermé les yeux sur les réquisitions arbitraires de la soldatesque, les baladins de gouverneurs, financiers véreux ou marchands en faillite d'après la rumeur publique, veillèrent avec une jalousie de chattes sur les ruines de leur trésor dilapidés. Comme le personnage d'un roman de Gogol, ils avaient trouvé sans doute que leurs « subalternes valaient trop » ! Ils s'avisèrent donc d'apposer des affiches, ripolinées s'il vous plaît, où, en belles lettres gothiques, défense était rigoureusement faite aux troupes de réquisitionner sans leur permission.

Ils prenaient des précautions tardives pour ne pas laisser leurs soldats avaler des mouchérons, alors qu'ils allaient avaler des chameaux ! Leur amour du vol et du pillage se badigeonnait d'une teinture d'honnêteté... Alchimistes plus heureux qu'un Claude Frolo, ils avaient découvert la pierre philosophale, capable de tout convertir en or. Oyez plutôt.

A la fin d'une journée d'accablante chaleur, vous trouviez-vous après neuf heures du soir, prenant le frais sur le pas de votre porte ? Amendes et prison (ordonnance du 9 mai). Si, par surcroît, vous n'aviez pas sur vous votre carte d'identité, amende pouvant atteindre 1 000 francs (ordonnance du 28 mars). Au lieu de marcher près de votre voiture, étiez-vous sur la banquette, ou sur le marchepied ? Amendes (affaire Poulet d'Esquéhéries, 27 juin). Pris du désir de correspondre avec ses parents ou des amis d'un village voisin, vous rendiez-vous chez eux, un passeport à la semelle de vos chaussures – la plupart des demandes n'étant pas agréées – ou leur envoyez-vous par un intermédiaire complaisant quelques mots anodins ? Amende et cachot ! A plus forte raison si l'on essayait d'envoyer des nouvelles par delà les lignes ! (consulter la kyrielle d'amendes dans les numéros des 6 et 13 juin). Alliez-vous au ravitaillement dans une commune plus privilégiée ? Marchandises confisquées et amendes. Par mépris ou inadvertance, ne saluiez-vous pas un officier ? Cachot, amende avec supplément parfois de coups de cravache. Par suite d'accidents ou d'évènement imprévu, arriviez-vous de quelques secondes en retard à une réunion ? Amende encore ! Bien plus, amende lorsqu'on n'exécutait pas des ordres que de bonne foi l'on croyait annulés... Et quand ces messieurs condescendaient à nous honorer d'un jugement et que votre innocence éclatait plus blanche que neige, en fait d'excuses, ils vous taxaient parfois d'un droit pour les formalités à remplir en vue de votre relaxation, ou bien vous vidaient votre porte-monnaie (affaire du curé de Leray). Mais j'abrège, amende de 1 000 Francs pour rupture de fil télégraphique ou pour non signalement de soldats français, de 100 000 francs pour détention de fusil de chasse, et le tout à l'avenant ! Bien mieux, « en échange du crime commis les 13 et 31 mai par les vaisseaux de guerre français sur les consulats allemands des villes turques

ouvertes Alexandretta et Haïssa », les villes françaises de Roubaix et de Valenciennes furent imposées chacune de 150 000 francs d'amendes. Mais a quand donc des amendes, parce que les obus allemands n'éclatent pas ou que les clysopompes de sa majesté l'Empereur ne fonctionnent pas ?

Et toutes ces amendes, cela va sans dire, parallèlement aux réquisitions ! Au préalable ces Messieurs enquêtaient sur place ou réclamaient aux autorités locales les états des denrées et des animaux. Encore, si l'on avait eu la liberté de déposer ces états au Nouvion, succursale de Guise ! Mais non ! Il fallait plusieurs fois la semaine accomplir le voyage long et coûteux jusqu'à cette dernière ville. Nos gouverneurs traitaient vraiment nos maires en marionnettes dont ils tiraient les ficelles au gré de leurs caprices.

Possesseurs de tous les documents officiels et de tous les renseignements nécessaires, maintes fois révisés, ils mettaient en action la machine pneumatique.

Du 15 juin au 7 juillet, on livra une quarantaine de chevaux et de taureaux, et ce, pour remplacer en partie probablement, les 500 bêtes grasses expédiées d'Autreppes sur Avesnes.

Cette réquisition dessilla les yeux des habitants qui, dans leur crédulité, pensaient conserver leur cheptel. A son défaut d'ailleurs, d'autres mesures les auraient totalement guéris de leur cataracte.

Les Allemands lancèrent en effet toutes sortes d'arrêtés relatifs aux bestiaux. Le 25 mai, ils les mirent sous la garde céleste, en ordonnant de « placer les anges dans les pâtures et de les remplir d'eau !! » le 13 juin, ils réquisitionnèrent le foin de la première coupe, même les reues⁴. Enfin, le 5 juillet, pour se réserver une seconde récolte, un officier ordonna de retirer les bestiaux des pâtures pour les parquer dans la forêt. Le lendemain, il rapportait cet ordre charentonnesque !

Toutes ces mesures contraires aux intérêts de la population irritaient les herbagers. Comment ? Peiner, suer, engranger des voitures de foin... pour le roi de Prusse ? C'en était trop ! Et pourtant rien ne rassasiait la glotonnerie tudesque ! Les Allemands ne se gênaient nullement pour enlever en outre des fromages et pour exiger la fourniture hebdomadaire d'un kilo de beurre par vache. Après ce vide très appauvrissant pour le pays, le commandant de Guise, prenant congé des maires le 4 juillet, pouvait souhaiter aux communes qu'elles « continuent à prospérer ». N'était-ce pas en l'occurrence le coup de pied à l'âne ?

Et bien franchement, nous en avons assez !

Oui, assez de tous les mensonges déprimants coulant à pleine encre dans les colonnes du macaronique « Moniteur » ! Assez des calomnies, des insinuations perfides sur nos officiers et sur notre gouvernement ! Assez de cette presse infâme qui jetait son venin et sa bave sur tout ce que nous avons de plus cher et de plus respectable ! ... Tous ceux qui n'auront pas consacré au seul usage auquel semblaient naturellement destinés les numéros du journal, pourront les relire. Ils se rendront compte que, pour les caractériser, j'use encore de termes très modérés.

⁴ Soit 2^{ème} coupe de foin, soit l'herbe restante après pâturage des bêtes.

Assez aussi de cette cuisine malpropre d'argent ! Assez de ces étroites administratives, de ces amendes et de ces punitions torrentielles !

Assez enfin de cette vie bloquée, où les cœurs et les énergies s'énervaient ! Séparés des nôtres, qui, de leur mari, qui de leurs enfants, qui, de leurs amis, tous enfin de la France bien aimée, nous sentions une mélancolie sans rives nous envahir et nous ronger le cœur ! Nul, s'il ne les a vécues, ne comprendra jamais les tristesses de ces séparations.

Ah ! Pourquoi donc le 14 juillet n'amènerait-il pas le renversement de cette nouvelle Bastille, où, en geôliers inhumains, les Prussiens nous enfermaient, nous traitant avec une implacable rigueur ? Hélas ! Au seuil de cette journée que nous avions rêvée glorieuse, il nous fallut encore déposer la gerbe de nos espoirs irréalisés ! Nos trois couleurs ne purent rayonner libres et fières sur nos maisons, bien que l'on attribuât à M. Poincaré et à M. Viviani la promesse formelle que le territoire français serait totalement désinfecté à cette date.

C'est donc à l'église, d'où la peur certes fut toujours bannie, que j'avais convoqué par lettre spéciale la municipalité et la population afin de célébrer la fête nationale. J'avais prié d'oublier toutes les rivalités ou dissensions politiques pour nous unir dans la commune pensée de la France meurtrie. J'étais donc en droit de compter sur une assistance compacte d'hommes, d'autant plus que le commandant du Nouvion, a rebours de son collègue de la Capelle, n'avait pas interdit la cérémonie religieuse de cette fête.

Or, le pays ne fut pas même officiellement représenté ! Et si les femmes furent nombreuses, les hommes, eux, « brillèrent par leur absence » ; Il n'y en eût tout au plus qu'une vingtaine ! Aussi, quand M. le Maire rapporta l'ordre de fournir, entre autres choses, des poules, je demandais si le commandant n'avait pas réclamé l'espèce particulière dite « poules mouillées ».

Le soir de ce jour, tandis que je comparais, non sans une profonde tristesse, la bravoure de nos soldats debout sous la mitraille, à l'attitude apeurée de trop de nos concitoyens, je suppliais ces martyrs du devoir patriotique de bien vouloir léguer un peu de leur dignité et de leur énergie aux âmes de chiffes si grouillantes dans nos contrées !



La création d'une commandanture effective au Nouvion, le 10 juillet ne nous annonçait rien de bon ! Pourtant, à la nouvelle que son titulaire était un officier autrefois à la Capelle, l'on se mit à respirer. Sa participation plutôt effacée aux affaires l'avait comme nimbé d'une auréole d'humanité. On le connaissait sous les traits d'un noceur et l'on croyait que l'âme néronienne, en germe chez tout Allemand, avait avorté chez lui, donc, que le monstre ne paraîtrait pas !

De fait, les premiers jours, il ne semblait pas avoir compris la philanthropie à la façon de ce roi dont parle Xénophon et que pratiquait cyniquement ses voisins ; « tout ce qui est dans cette ville vous appartient, corps et biens. Vous serez philanthropes en laissant quelque chose aux vaincus ». Non ! Il s'occupait surtout de l'aménagement du château pour lui et ses hétaires, réquisitionnait des monceaux de victuailles, car il mangeait, comme aurait dit Tolstoï, tel un étalon, veillait surtout à la construction d'un poulailler dans le jardin de M. le Doyen.

L'illusion fut de courte durée. Nous apprîmes bientôt à nos dépens que ce nouveau préteur, en dépit de l'adage romain, ne négligeait pas les petites affaires et que cet aigle prenait des mouches. Au fond, tous ces gouverneurs sont de la même farine.

Ce fut alors une succession d'ordres et de contre-ordres. Peut-être par ce zèle cherchait-il à effacer le blâme encouru, disait-on, de son général, à cause de son inconduite. Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs, de parcourir la contrée en compagnie de gourgandines ! Et c'est ce satyre galonné qu'il fallait saluer sous peine d'amendes et d'emprisonnement ! Bien plus, malheur à qui esquissait un sourire moqueur à l'adresse de ses compagnes de débauche : à l'ombre huit jours, voire même, mise en quarantaine d'une commune !

Ce Monsieur « Webersteadt » - puisqu'il faut l'appeler par son nom – voulut jouer au petit Moïse.

A défaut de rochers aux sources limpides dont il n'avait cure, il ordonnait à ses escarpes de sonder jardins et caves, pour en exhumer les boissons. Ainsi le soir de son installation, le gouverneur offrit un festin de Balthasar, après lequel, les invités se promenèrent en voiture, tandis que la fanfare de la Capelle exécutait une musique outrageante de montreur d'ours !

Il légiférait en outre à tour de bras dans sa soif insatiable de tout régenter. Il promulgua parmi le tonnerre des canons un nouveau décalogue. Les paragraphes précédents me dispensent d'indiquer les coupes faites aux traditionnels commandements.

Serviteur de ce Dieu, qui, d'après la gazette des Ardennes, « avait merveilleusement protégé les Allemands » il le payait en monnaie de singe, par l'ordre de travailler le dimanche, car, ajoutait-il le 30 juillet, « l'exploitation de toutes les forces humaines et animales doit s'activer beaucoup plus que jusqu'à maintenant ».

Nous sachant en possession de pièces d'or, il craignit que, à l'instar des hébreux, nous n'en fissions notre dieu. Il entra dans une sainte colère, et, pour briser cette idole, il exigea tout le numéraire, « sous peine d'une amende équivalente aux sommes trouvées ». Par suite de l'inefficacité de cette mesure, il éleva les taxes des passeports, frappa le 30 juillet, les « propriétaires de chiens », d'un impôt de 48 marks, pour le premier et de 72 pour le second, exception toutefois « des chiens qu'on attelle » dont l'impôt fut fixé à 24 marks. Le 4 août ; il réclama le nombre de « titres qui appartient soit aux individus physiques ou anonymes ». Plus tard, il enquêta derechef sur les ressources de la commune et des habitants et nous informa qu'il « s'attendait à ce que l'on ouvre volontairement ses coffres-forts ». Enfin, en octobre, des piétons, hommes et femmes, durent passer en chambre particulière. Et sous les regards indiscrets d'un officier, on les déshabilla pour les délester de l'or ou des billets de banque en leur possession.

La commune, elle aussi, tombait sous les coups de sa sainte colère. Elle paya chaque mois quinze marks pour « installation et frais de bureau », trente marks pour l'électricité. Le 3 août, elle versa 3 724 marks 94 d'impôts, puis 335 marks 95 pour « contribution unique pour répartition de l'installation électrique », le 4 septembre, 24 marks pour le « transport des émigrants », et 125 marks pour « le reste des frais pour la construction de la route », le 15 août, 900 francs « pour la création d'un bureau de change au Nouvion, - 20 000 francs pour tout le district - . De plus, chaque semaine, pour le paiement des ouvriers civils de la scierie, volontairement embauchés – ou embochés – elle déboursa 150 francs en moyenne.

Par quel miracle de faiblesse, ces deux dernières mesures ne soulevèrent-elles pas les réclamations collectives des municipalités intéressées ? Je ne sais ! Il est pourtant à présumer qu'une opposition digne et calme eût abouti ! En tout cas, elle s'imposait, car, selon la déclaration de Bismarck, lors de la loi du « Brotkorgesetz », on ne paie pas ses ennemis. Or, je ne sache pas, d'après les renseignements recueillis, que ce geste fut esquissé ! Les maires, tous d'une inlassable bonté, plus soucieux des intérêts généraux que des leurs, quoiqu'en ait dit la malignité publique, pensaient naïvement que leur soin scrupuleux à satisfaire les désirs despotiques des Allemands, à les prévenir même parfois, épargnerait leur commune.

Psychologie de pauvre envergure ! Attitude qu'ils auraient dû, ce me semble abandonner dès leur première déconvenue ! Car cette attitude est celle qui convenait le moins. Outre qu'elle risquait de jeter le discrédit sur la dignité française, elle contribuait pareillement à décupler les appétits de nos bourreaux !

Nos édiles, après entière satisfaction donnée, croyaient reposer tranquilles. Hélas ! Échappés à cet enfer, ils devaient le lendemain rouler encore leur rocher de Sisyphe. Vrai métal de cheval de moulin, aurait dit Berlioz !

Un autre échantillon au passage de cette faiblesse officielle. Le 23 septembre, à la réunion des maires, le commandant irrité des sarcasmes des habitants de Floyon à l'endroit de « sa femme de guerre », admonesta vertement le maire de cette commune et le menaça, en cas de récidive, de « l'envoyer à la ferme de Hennepieu garder les cochons de la commandanture », ajoutant que « cette place serait trop belle pour lui ». Que devant un langage aussi grossier, la victime restât interdite, soit ! Mais ses collègues ? ... Or, cette insulte ne fut pas même relevée !

Bien que Webersteadt – Moïse n'ait pas eu à faire, on le voit, à des Pharaons rebelles, il n'en continua pas moins à nous frapper de ses plaies. Sur ce point, notre pays devint une Egypte en miniature.

Plaie de la paralysie, puisque, après une certaine liberté de circulation, il nous replaça dans notre lit de Procuste, soit en défendant cette circulation avec menace de fusiller les contrevenants, soit en la minimisant par la restriction des passeports.

Plaie des ténèbres, puisque, après huit heures du soir, interdiction de « brûler de la lumière ».

Plaie des sauterelles grises à ... deux pattes. A ses frais, la commune hébergea douze cavaliers du 26 septembre au 5 octobre ; quatorze soldats le 19 octobre, enfin du 18 septembre jusqu'au 18 novembre, un poste à demeure de quatre fantassins, chargés de la police et de l'inspection des pâtures.

Plaie des réquisitions. Nos richesses, il les dénombra avec la rapacité d'un Harpagon, jusque dans les plus infimes détails ! il faudrait relater ici toutes les réquisitions opérées en fruits par exemple, depuis les framboises et les mûres jusqu'aux pommes et aux poires ; en bestiaux, depuis les cochons d'Inde jusqu'aux vaches laitières – plus de 155 bêtes fournies du 14 juin au 15 septembre - ; en arbres, depuis l'osier jusqu'aux noyers « sains et crû droits » ; en légumes, depuis les pois jusqu'aux carottes et aux choux ; en outils, depuis les bêches et les râpeaux jusqu'aux batteuses à vapeur ; en ustensiles de ménage, depuis les marmites jusqu'aux

cuisinières ; en articles de lingerie, depuis les mouchoirs jusqu'aux draps brodés. Même les fleurs que, avec plus de raison encore qu'à la cour de Charles II d'Espagne l'on aurait pu appeler les parures du péché, ne furent pas épargnées. Comme Néron, notre gouverneur éprouvait le besoin de respirer leur parfum à la suite de ses mauvaises actions... Il ne réquisitionna pourtant pas, à l'instar de son collègue de La Capelle, les boutons de culottes. Dieu sait cependant combien ils lui eussent servi !

Même dénombrement des hommes. Le deuxième et quatrième lundi de chaque mois, hommes et jeunes gens de 17 à 48 ans, boiteux ou aveugles, tous sans exception, se rendaient au Nouvion à sept heures du matin pour les revues d'appel.

L'affligeant spectacle que celui de ces revues ! Spectacle d'autant plus attristant que, un moment, la police municipale, parfois même des civils trop ... empressés, assurèrent l'ordre ! Un jour même force fut de me gendарmer contre l'un de ces derniers, m'imposant silence, alors que discrètement je conversais avec l'un de mes confrères. Et quoi ? Il eût donc fallu rester figé comme la femme de Loth ? Avec Chamfort, je me demandais si « les caractères étaient une charge et paraissaient déplacés comme des cariatides dans un entresol » ? Et dire que nous prétendions avec Madame Staël que l'Allemand est un peuple « vigoureusement soumis », tandis que le Français, au témoignage de Napoléon est « une machine nerveuse », et qu'il a le grave défaut, selon de Maistre, d'être « impatient ». Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru, surtout à la vue des brutalités impunies exercées, à l'attitude pétrifiée de nombreux hommes, défilant casquette basse devant un vague sous-officier et l'interprète de service ? Quoi ? Ce n'était pas assez de saluer les officiers, puisque notre nouveau Gessier rendait les communes responsables des manquements à cet ordre ? Contrairement à son collègue de La Capelle, il n'eut pas le mauvais goût pourtant de convoquer les enfants et les hommes de douze à soixante dix ans pour leur apprendre à saluer les officiers.

Pour toutes ces raisons, Webersteadt, plus philosophe que Moïse, se consola facilement de ne pas entrer dans la terre promise de Paris.

Le règne de ce saligaud ne laissa de répit ni aux municipalités, ni aux particuliers. L'on vécut toujours sous les menaces les plus rigoureuses et sous une cataracte de condamnations.

∞∞∞∞

Fontenelle reçut maintes fois la visite du gouverneur, car, au début de novembre, notre commune eut le triste privilège d'abriter « la commandante de fortune », venue sous prétexte de commerce. Ce qui était jouer sur les mots ! En effet, les navettes de l'auto du gouverneur certaines nuits, les multiples visites de « ses chers amis », les Prussiens, l'absence de toutes denrées, du moins au début de son installation, nous renseignèrent vite – si besoin était – sur le genre de son commerce.

∞∞∞∞

Le 27 août, jour anniversaire de l'invasion de notre commune, de la mort aussi hélas, d'un soldat français, grâce à l'unanime empressement de la population, la manifestation que j'organisais prit cette fois des proportions grandioses.

Après la messe chantée par M. Dubray⁵ curé de Floyon, jeunes gens et jeunes filles, porteurs de croix et de couronnes monumentales aux inscriptions patriotiques, enfants et parents, chargés de gerbes et de bouquets, formèrent le cortège. Celui-ci s'avança sous un soleil d'or, tandis que le canon bourdonnait au loin comme un invisible essaim d'abeilles.

Autour du tertre, se masse la foule, parmi laquelle une cinquantaine d'hommes. Deux discours soulevèrent une vive émotion, arrachèrent d'abondantes larmes. Le chant du De Profundis, psalmodié sur un rythme particulier par la chorale des jeunes filles, exprima la vaillante mélancolie des âmes. Enfin, un hymne de circonstance redit notre hommage à cet obscur héros.

Après une dernière bénédiction, la foule s'écoula silencieuse, emportant de cette cérémonie douceur et réconfort.

La cérémonie de caractère vraiment officiel n'eut lieu que le 21 novembre, jour consacré aux morts chez les Allemands. Sur leur invitation – que, selon l'habitude, la crainte fit prendre pour un ordre formel – le conseil municipal qui s'était abstenu en août, alla déposer sur cette tombe des gerbes de fleurs...tardives. Aucun soldat d'ailleurs n'accomplit cette démarche, alors pourtant qu'ils s'en trouvaient un peu partout !

Quant à la population, à l'exception d'une dizaine de curieux, elle s'abstint. Et cette abstention, sur mes conseils publics, en guise de protestation contre la mesure inqualifiable des Allemands interdisant de rendre les honneurs aux soldats Anglais morts dans notre région. S'associer à cette cérémonie me semblait une approbation implicite de cette politique anglophobe !

∞∞∞∞

Il convient de noter ici une double résistance aux ordres allemands.

La première concerne la réintégration du Crucifix dans les écoles.

Certes, devant la banqueroute de la morale sans Dieu, tout esprit que n'aveugle aucun préjugé, ne peut que déplorer l'absence du Christ dans les milieux scolaires. Telle est ma conviction ! Mais enfin, comme je devais le dire à l'aumônier, « nous n'avons pas besoin des fourgons de l'étranger » pour ramener le Christ dans les écoles !

Donc, un beau jour, l'aumônier, vint en personne intimer l'ordre au corps enseignant, « d'accrocher le Crucifix dans les classes ». Mademoiselle Debouzy, l'institutrice, à qui j'avais promis mon appui, comme d'ailleurs je l'avais promis à M. Moreau, l'instituteur, en retour de leur stricte neutralité, objecta mon opposition formelle à cette injonction.

Un homme sidéré ! ... Ce fut l'aumônier ! Le bon apôtre, d'accourir en trombe chez moi pour me laver la tête et me lancer charitablement ses foudres.

Tout doux mon beau Monsieur !

⁵ M. Dubray, médaillé de 1870, reçut la médaille de la reconnaissance française, et la Croix de Guerre, pour sa courageuse conduite durant l'invasion.

Il en fut quitte pour recevoir quelques leçons très opportunes de politesse et de droit international... Il n'en coucha pas moins sur ses positions, et me jura, tout en me rendant responsable de l'exécution de son ordre, que, foi d'officier allemand, le Crucifix serait replacé.

Foi de prêtre français, je lui jurai le contraire.

Son ordre resta lettre morte.

La seconde a trait à l'inspection des écoles.

Au rapport des instituteurs, l'inspecteur, un aumônier, avait la marotte d'interroger presque exclusivement sur le catéchisme. Ce qui était contraire aux conventions de La Haye, pour le moins aussi, injurieux à l'égard du curé dont il s'arrogeait les prérogatives.

Averti de sa prochaine venue, je réunis à l'église les écoliers pour leur interdire toute réponse catéchistique et les styler au rôle passager de ... païens.

Que l'on juge de l'ahurissement dudit inspecteur, quand il apprit des lèvres de trente fillettes qu'elles n'étaient pas baptisées, qu'elles n'avaient aucune notions de Dieu, de la Sainte Vierge, etc...Ahurissement tel que ce Monsieur en oublia toute charité sacerdotale pour gifler de ses mains faites pour bénir, une enfant de 10 ans, coupable d'un sourire. Geste qu'aurait pu, sinon légitimer, du moins excuser la découverte du pot aux roses ! Cette excuse, il ne l'eût même pas, car il n'y avait vu que du feu !

Pris de pitié pour le pasteur d'une paroisse aussi mécréante, il accourut chez moi, moins vite cependant qu'une élève dépêchée par Mademoiselle pour me mettre au courant de l'inspection. Et cinq minutes d'horloge, je reçus sans sourciller ses confraternelles condoléances.

Le miel de sa compassion ne put adoucir le désir de vengeance que je nourrissais à son endroit ! Quelque temps auparavant, n'avait-il pas affirmé à l'un de mes amis, en le visant, qu'en Allemagne, tout séminariste, dépourvu d'intelligence et de mémoire, n'était pas admis dans les ordres ?

Devant son absence totale de psychologie dans les incidents de son inspection, je lui demandais s'il n'était pas une exception à cette règle... Et je continuais l'attaque, lui décochant tous les traits de mon carquois. Il frétillait d'impatience comme un lézard sur une poêle chauffée à blanc.

Mes révélations sur le complot dont il avait été dupé à l'école, le devoir que je lui imposais de s'occuper de ses troupes au lieu de marcher sur mes plates-bandes, la demande ironique que je lui faisais de vouloir m'indiquer le passage de l'Évangile où notre Seigneur disait : « laisser venir à moi les petits enfants ... pour les gifler », tout le remplit de confusion.

Il prit la poudre d'escampette. Et oncques ne le revis !

∞∞∞∞

Le deuxième automne ! En dépit des orgies du canon, le village conservait son apparente tranquillité

En principe, l'on ne pouvait reprendre ses occupations qu'à cinq heures. L'on n'entendait plus alors sur la route le joyeux grelot des chevaux, mais le ferraillement des voiturottes de cannes, attelées de baudets ou de chiens, ou surtout traînées à bras.

Les chaumières avaient gardé leurs blessures comme des reliques. Aux portes, aux fenêtres ou aux lucarnes, un bottillon pour annoncer un dépôt de foin. Autour d'elles, plus de ces haies à la chevelure abondante, d'où elles émergeaient tels de gracieux nids, puisque, par ordre du 1^{er} septembre, l'on avait du les tailler. Sur le devant ou dans les cours, des provisions de bois ... Les herbes des chemins, elles, pouvaient croître en toute liberté, car défense avait été portée le 8 septembre de les arracher, sous prétexte que « les chaussées perdent sa solidité par cette procédure ».

Parfois, le village se réveillait de sa torpeur au passage de gendarmes, au tintement répété de la sonnette municipale, au ronronnement des moteurs d'avion, de motocyclettes, d'autos.

Alors ça et là se formaient quelques groupes où l'on commentait diversement les allées et venues des troupes, où l'on colportait aussi toutes sortes de « potins ».

Parmi ma cueillette, je glane cet échantillon. Des personnages originaires plutôt de l'Arcadie que de la Thiérache, trouvaient très simple d'attribuer la guerre aux agissements des réactionnaires. Brodant sur ce thème inepte, elles prétendaient même que, par un versement de deux milliards, Pie X avait poussé Guillaume à cette conflagration, lui stipulant toutefois de ne pas envahir la Belgique. Désespéré de la violation de cette clause, le Pape se serait tiré deux coups de revolver.

« Le nombre des sots est infini » disait le sage Salomon. Qui en douterait ?

Le mardi matin, la place s'animait à l'arrivée des herbagers apportant à la mairie leurs provisions de beurre. A partir du 1^{er} août « la livraison hebdomadaire du beurre avait été augmentée de 50%. Donc la livraison de pour chaque semaine, en kilos, s'élevait pour Fontenelle à 840 Kg ». Elle fut abaissée à 450 Kg le 4 novembre.

Le vendredi, même concours de peuple, particulièrement de ménagères, venant retirer les denrées du « comité laméricain ». De même, les mardi et vendredi, jours de distribution de pain. A la fin de mai, ce « comité laméricain » de ravitaillement fonctionna régulièrement. Grâce à lui, nous eûmes en plus grande abondance et à meilleur compte des denrées de première nécessité : riz, légumes secs, sucre, sel, lard, café, graisse, farine, etc ... Le prix du pain, de ce fait, subit une baisse appréciable et valut un franc au lieu de 1,35 les quatre livres. Quand il apparut le 1^{er} juin, il fut d'une blancheur immaculée. Hélas ! À la deuxième distribution, il avait déjà perdu sa robe d'innocence qu'il ne recouvra jamais.

Cette aide américaine, la C.R.B., nous évita la disette et son cortège de maux. Heureusement, car, par suite de la pénurie de médecins et de pharmaciens, il n'eût pas fait bon être malade !

∞∞∞∞

Il faut avouer que le moral de la population traversait à cette époque une crise sérieuse. Si l'on avait pu consulter sa feuille de température, l'on aurait constaté une courbe descendante assez prononcée. Le pouls avait mal à conserver ses battements normaux. Les esprits n'avaient pas été préparés à toutes ces lenteurs.

Ce qui entretenait et favorisait cette crise, c'est la prétendue faillite des promesses de l'Etat-major français. Le Moniteur de Guise avait reproduit une proclamation du général Joffre, nous prophétisant en dépit des protestations de loyauté que le commandant Woechter – partisan du suicide sans doute – faisait dans le Moniteur du 21 février en ces termes « une autorité civile et militaire allemande qui publierait des mensonges, ne pourrait plus exister » nous n'attachions guère d'importance à ces canards. Pourtant, nous avions beau soupçonner que ces documents étaient inventés de toutes pièces dans le but de nous décourager, nous inclinions à penser, comme la voix du canon ne rapprochait pas, à un piétinement sur place de nos armées, donc à leur impuissance à prononcer un mouvement décisif en avant.

Evidemment, je le répète, nous ne croyions pas à toutes ces nouvelles tendancieuses, pas plus que nous ne croyions chez les alliés à la pénurie d'officiers et de soldats que les différents numéros du Moniteur nous annonçaient stupidement sans prendre garde qu'une telle assertion impliquait ou la faiblesse des troupes allemandes ou l'incapacité notoire de leurs chefs ; mais nous ne pouvions nous empêcher de laisser paraître un peu de découragement.

Et pourtant ne connaissions-nous pas en réalité la plus brillante des victoires : celle de l'esprit sur la force brutale ? Car enfin devait-on compter pour rien les succès de notre diplomatie, que dans sa rage la Gazette des Ardennes du 4 juin appelait « la politique de mendicité », oubliant la publication, dans le même numéro, des larges concessions accordées à l'Italie par l'Allemagne, afin d'acheter ou son concours ou sa neutralité ? Rien pourtant n'empêchait les « bandits italiens » ou la « populace italienne », comme le Moniteur du 30 mai appelait ses alliés d'hier, « la rue » comme renchérisait M. de Bethmann-Hollweg dans un discours « d'une calme simplicité », de se tenir dans une fructueuse neutralité au lieu de s'exposer à recevoir, suivant l'expression des officiers « une bonne fessée » ! Tout cela ne nous donnait-il pas le droit de nous réjouir ?

Et puis, ces succès moraux n'allaient pas sans des succès matériels, puisque nos armées tenaient toujours en échec les envahisseurs, voire même qu'elles leur infligeaient quelques défaites locales en Picardie et en Champagne ?

Ces pensées, quelques-uns les entretenaient obstinément et les propageaient en toutes circonstances dans l'âme populaire.

Ces pensées, la « voix du pays » lancée par nos aviateurs, venait de temps à autre les affermir. Avec quelle avidité l'on en dévorait les feuillets ! Chaque mot semblait une perle de rosée, où miroitait, radieuse et fascinante, la certitude de la victoire. Un peu d'air pur filtrait ainsi dans notre atmosphère viciée par la présence de l'ennemi !

∞∞∞∞

Enfin, le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception – curieuse coïncidence – la commandanture fut purgée de son gouverneur Webersteadt. Inutile d'ajouter que personne ne

le pleura. Seule sa créature versa des larmes de crocodile dans le dolmen des gendarmes, qui vu certains acomptes, pouvaient désormais nourrir toutes les prétentions.

Il partit, chargé d'un énorme butin. Les amendes, les taxes arbitraires, les perquisitions multiples, opérées dans tout son district, et notamment dans notre commune à partir du 4 octobre et qui lui valurent des stocks considérables d'étain et de cuivre – ce qui n'empêcha pas la Gazette du 7 janvier suivant d'écrire : « tous les habitants de la France et de la Belgique occupées savent forts bien que des énormes quantités d'objets et d'ustensiles de cuivre, rien n'a encore été confisqué par les autorités allemandes ». L'incendie de quelques chambres du château, qui, dit-on, lui permit de soustraire certains objets d'art, etc. Tout devient pour lui une source intarissable de revenus.

Pressentant l'indignation publique, les autorités supérieures firent mine de vomir leur mandataire. Il fallait, n'est-ce-pas, sauver les apparences et ne pas infliger un démenti à cette assertion impudente de la Gazette du 28 novembre : « en réponse aux calomnies rageuses, l'historien de l'avenir ne manquera pas de rendre pleine justice aux œuvres de pacification et de salut public, au travail d'organisation nécessaire qui a suivi dans la mesure du possible l'œuvre guerrière des armées allemandes dans les contrées occupées ».

L'on multiplia donc les enquêtes. Et l'on insinua que le gouverneur, accusé de concussion, était tombé en disgrâce, incarcéré même, alors que, en réalité, il renouvelait ses exploits dans une autre commandanture.

Les choses demeurèrent en état. De réparations, les autorités n'avaient cure. Le tour était joué. L'un des « gros légumes », du pays tomba dans le panneau, trouvant même « très honnêtes ces Messieurs ».

Webersteadt parti, couvert de nos malédictions. Et les six cents ânes et mulets que, le 20 octobre, il avait réunis sur la place du Nouvion, du fond du cœur, nous lui vouions à jamais !

○○○○○

Le nouveau commandant, baron – ou barbon – Von Krupka, un vétéran de 1870, demeura dans la pénombre. Il fut un gouverneur honoraire de la lignée des rois fainéants.

Par contre, le Maire du palais, l'adjudant Fiedler, fut d'une activité dévorante !

Ce dernier ? Un dandy tout blondinet, le « mademoiselle Fifi » de Maupassant. Toujours tiré à quatre épingles, le buste sanglé dans une tunique collante, on l'eût pris pour un mannequin d'un corsetier berlinois !

Au moral, un paradoxe ! Le matin, d'une obséquiosité plate, il était le soir, d'une impolitesse béotienne. D'un geste presque camarade, il recevait aujourd'hui les autorités que demain il traiterait de façon cavalière...

Quant aux autres dépositaires de l'autorité, ils avaient ces deux traits communs : rampement devant leurs chefs, arrogance envers le civil. Je ne parlerai pas davantage de ces êtres. Toutefois « Bamboula », le nouvel interprète ci-devant marchand de nougats, issu vraisemblablement de la cuisse de Jupiter... Et les quatre gendarmes.

Ainsi composée, la Commandanture, sans être aux antipodes de la précédente, tranchait avec les commandantures d'Avesnes et de La Capelle, dont les titulaires, pour employer l'expression de Maigret, étaient « des bêtes sauvages et cruelles sous figures d'hommes ».

Notre sort ne dépendait plus, du moins aussi exclusivement, des bonnes ou mauvaises digestions de ces « Messieurs », de la cuvée plus ou moins pénible de leur vin ; surtout, de leurs succès ou de leurs échecs auprès du sexe faible.

Quelques réquisitions insignifiantes, dont l'énumération serait fastidieuse, marquaient les débuts de la commandanture. Mais aucune ne revêtit de caractère odieux. D'ailleurs, habitués aux vols considérables, nous nous fussions estimés heureux que, dépouillés complètement, l'on nous eût laissé pour tout vêtement l'ouate de nos oreilles ! Il fallait, tels les Romains, nous devons nous croire comblés, tant que nos maîtres ne nous ôtaient pas la vie !

Ce début de bon augure réveilla les espoirs. Les rêves les plus utopiques germèrent dans les esprits comme lèvent les plantes au premier rayon du soleil.

Des personnes ne manquèrent pas pour exploiter cet état d'âme, par exemple, la cartomancienne de Beaupaire et la pseudo – Bernadette de Chevireuil. Ces deux numéros firent recette en débitant leurs inepties aux incurables gobe-baleines !

Mais cet âge d'or eut la durée d'une lune de miel. Oasis dans un désert !

La première tuile – je devrais dire le premier bolide – nous tomba le 8 janvier : 123 vaches à fournir ; la seconde le 15 : ordre de payer les contributions du premier trimestre 1916 et le reliquat de 1915. Puis, encore que l'adjudant ait crié à tue-tête sur tous les toits que « punir lui rendait le cœur », il déclencha une épidémie d'amendes en janvier et en février sur le troupeau de contribuables.

Ces derniers cependant ne se laissèrent pas manger la laine sur le dos, et les Allemands essayèrent quelques mécomptes. Alors en effet que, à la suite de mon refus de payer une amende, je faisais de la prison, j'eus enfin la joie de constater que plusieurs de mes concitoyens préféraient purger une peine d'emprisonnement plutôt que de verser le moindre pfennig ! Ma cellule noire sembla rayonner de clarté, les quatre planches de ma couchette me parurent un lit de duvet. Ce patriotique entêtement, les mêmes délinquants le montrèrent les semaines suivantes.

Hélas ! Cet exemple du peuple ne fut pas officiellement suivi ! Le 23 février, les Allemands prirent une éclatante revanche. Cédant à des procédés d'intimidation, la municipalité versait un premier acompte, et, après avoir juré ses grands dieux n'avoir plus en caisse un sou vaillant, elle obtempérait quelques jours après à toutes les exigences financières de l'ennemi.

La crainte, une fois de plus, ne fut pas le commencement de la sagesse§

Lancée dans cette voie de réquisitions, la commandanture n'eut plus de frein. Pêle-mêle, elle réclama des crins, de la ficelle, des fils de fer pour balais, des tuiles, des ardoises, puis des fourneaux à bois, des machines à coudre, etc. ...

A nouveau, elle recensa les hommes de 16 à 50 ans, puis de 15 à 55 ans, voire même les femmes de 18 à 45 ans. Les hommes portèrent un brassard rouge. Beaucoup d'entre eux furent contraints au travail.

Cette enrégimentation entraîna de graves abus. Et ces abus, pas plus que leurs frères aînés, ne soulevèrent de réclamations ! A plusieurs reprises, les municipalités fournirent hommes et jeunes gens, que les Allemands expédièrent à des destinations inconnues.

Accepter sans la moindre garantie cette lourde responsabilité, également, nommer des ouvriers pour l'abattage des arbres, la confection et le charroi de piquets pour fils barbelés ; pareillement, presser des soldats français de se rendre au tribunal militaire, alors que cette démarche pouvait être grosse de conséquences, témoin l'emprisonnement durant quatre jours de l'un de nos concitoyens ; se prêter à de telles mesures n'était pas l'affaire des autorités françaises. Il est des besognes que l'on ne doit entreprendre à aucun prix !

Et puis, l'ironie cinglante ! Tandis que nos Français consacraient leurs forces au service des ennemis, des civils Allemands étaient déportés dans nos contrées pour refus de travail chez eux et des troupes au repos encombraient nos demeures, puisque, le 1^{er} février, Fontenelle logea le 17^{ème} Hussards, et, à partir de 2 avril, une patrouille de 8 hommes.

Quelle métamorphose chez eux ! Ils semblaient se dégermaniser, donc se civiliser ! Moins de morgue, moins de brutalité ! Les désillusions, les tristes nouvelles de leur famille, autant de motifs, qui, avec leur frottement à la population opérèrent ce changement ! Quand donc nos soldats achèveraient-ils cette éducation en leur mettant un peu de plomb dans la tête ?

Leur confiance aveugle et leur patriotisme s'émoissaient, s'il faut en croire la fréquence des désertions et des suicides. Leur enthousiasme s'effritait. A peine si les béquilles des mensonges de leurs journaux soutenaient leur courage boiteux ! ... Leur respect pour la hiérarchie courait la campagne. Dans leurs confidences, des soldats ne cachaient pas leur haine à l'endroit des chefs et de la personne de l'empereur. Ils parlaient couramment de la « gueule » à Guillaume et caressaient le projet de la lui casser. L'un d'eux, émule de Deibler, la lui trancha même en effigie.

Malheureusement, par un phénomène de réversibilité, quelques français se germanisaient, empruntant à nos hôtes la passion de la dive bouteille. L'on se souviendra longtemps de certains scandales du mardi-gras et du mercredi des cendres, où des Français – et quels ! – s'offrirent un plantureux déjeuner au champagne.

Notre commune elle-même connut le spectacle de quelques « cuites » carabinées. Hélas ! Quand on pense que, pendant une grande partie de la guerre, la plupart des cafés restèrent ouverts, n'a-t-on pas des raisons de souffrir ?

C'est là une plaie sociale qu'une loi énergique devrait faire disparaître !

D'aucuns aussi pactisèrent avec l'ennemi, lièrent amitié avec lui, le comblèrent de prévenances et de présents.

Quel spectacle écœurant réservait la visite de la chambre d'un interprète allemand ! On l'eût prise pour la succursale d'un familistère. Les victuailles de toutes sortes s'amoncelaient, innombrables cadeaux d'un innombrable troupeau de peureux ! Crème, beurre, fromages, œufs, poulets, jambons, saucissons, pommes, poires, etc., autant de denrées parfois difficiles à trouver pour ses propres malades, tout voisinait !

Hélas ! Ce sont des sanglots qui étreignent le cœur au souvenir de tant de vilénies !

Encore, si certaine classe, bas-fonds de la société, avait eu le monopole de ces gestes dégoutants ! Mais non, cette épidémie avait gagné des sphères élevées, peut-être même avait-elle pris naissance chez elles ! Aussi, le sel qui aurait dû conserver dans les masses les sentiments de dignité personnelle et de fierté nationale, s'affadissant, quoi d'étonnant, s'il est vrai, selon Joubert, que l'exemple descend et ne monte pas, quoi d'étonnant que la foule, moutonnaire par essence, se soit parfois corrompue et ait laissé libre cours à des instincts vulgaires, à des appétits égoïstes ? Mais les femmes qui « par povreté » aurait dit Joinville, « s'estoient mises en péché de luxure », avec nos ennemis, étaient-elles plus coupables – socialement parlant – que ces individus ?

Ces tristes personnages cherchaient à laver leur conscience, en laissant miroiter aux yeux des simples, l'heureuse influence de leurs pactisations, prétextant que par ces moyens ils épargnaient représailles, exactions ... Ah ! La plate et mensongère excuse que démentent les piles d'ordres de réquisitions, accumulées aux greffes des communes, les perquisitions d'octobre 1915 ! Car, commentant le mot d'Aristote, l'on pourrait soutenir que ceux qui font des largesses aux Allemands, versent de l'eau dans un tonneau sans fond ?

Ce qui est vrai, c'est qu'une telle conduite, n'a jamais rien épargné, absolument rien ! Et puis, pour tout dire, eût-elle eu ce résultat qu'il eût mieux valu ne pas l'obtenir aux dépens de sa dignité ! J'ai toujours eu la naïveté de penser que la conservation de son honneur constituait un bien plus précieux que la conservation, d'ailleurs illusoire, d'une vache ou d'un cochon.

Les réquisitions continuèrent donc les mois suivants, les autorités allemandes ne s'occupant pas plus de nos intérêts, que la marée des constructions édifiées sur le sable par les bambins. On eût pensé que, non contentes, selon le mot de Montesquieu, « d'avoir coupé l'arbre pour en avoir les fruits, elles aient voulu dessécher le sol lui-même ». Mieux eût valu vouloir décrocher la lune !

Par leurs inépuisables richesses, nos contrées ressemblent à ces chapeaux magiques d'où les prestidigitateurs retirent d'innombrables et inimaginables objets. Et de ce fait, en dépit des réquisitions de toutes natures, l'on avait encore la possibilité de fournir du foin, du beurre, du fromage, de tuer des veaux, des taureaux, de donner parfois aux poules le riz du ravitaillement ou de le vendre aux ... Allemands.

Des denrées nécessaires à notre alimentation, rien ou presque rien jusque-là ne nous manquait ! Et nos ennemis le savaient ! « De gras pâturages, écrivaient-ils dans la Gazette, nourrissent les troupeaux soignés qui assureront le lait aux enfants et la viande aux hommes et permettront même de diminuer sous peu le prix du beurre ».

Cette dernière assertion ne tarda pas à se réaliser. Le prix du beurre diminua tellement qu'il tomba momentanément à zéro... pour les Prussiens. La manière vaut d'être contée.

La commandanture, après avoir payé les réquisitions prélevées par elle, invita, dès avril les herbagers à lui réserver leurs excédents de beurre, payables 2,50 la livre. Ce prix fabuleux fut comme un miroir aux alouettes. Fascinés, les intéressés n'aperçurent pas le piège grossièrement tendu, ni ne prirent garde aux multiples avertissements. Tant y a que notre propre intérêt, au dire de Pascal, est encore « un merveilleux instrument pour nous crever les yeux », Montaigne eût dit « pour constiper notre esprit ».

Alors que jusque-là, les herbagers prétendaient ne pouvoir fournir qu'à grand peine la quantité réglementaire, il arriva que les vaches facétieuses, hier encore d'une désespérante sécheresse, furent d'une incroyable abondance. Les excédents sollicités affluèrent de toutes parts en énorme quantité.

D'argent ? L'on ne vit pas l'ombre, pas même de ces pièces en zinc, frappées naguère par les Allemands et lancées par eux dans la circulation ! Par contre, la réquisition du beurre par vache monta d'abord à trois livres et 200 grammes pour s'élever ensuite à 2 Kilos.

Mais en réalité, les victimes furent encore les consommateurs indigènes. Des spéculateurs se livrèrent impunément à cette acrobatie financière, baptisée dans nos régions de « cul-tourniot » et qui consiste à gagner cent pour cent ! Le prix des denrées subit de ce chef une hausse exorbitante qui en défendait l'achat aux petites bourses.

Un remède à cette surenchère se trouvait dans la municipalisation de certains commerces ou dans la taxation officielle du prix des denrées. Mes démarches en ce sens restèrent longtemps infructueuses. Elles aboutirent à la fin ... d'août, c'est-à-dire au moment ou fut interdit le commerce de la boucherie.

Ce n'était pas la panacée. Cataplasme sur une jambe de bois ! Il eût fallu élargir cette mesure au lieu de la limiter à cette branche.

La seule thérapeutique à cet état de choses, c'était la compréhension large et plénière de ses devoirs envers ses concitoyens, c'était un esprit plus développé, je ne dis pas, de charité, mais de justice et d'équité. Hélas ! L'égoïsme embrumait toutes ces notions, les enchrysalidait dans une coque infrangible. Il rendait certains fournisseurs d'autant plus revêches à ces idées, qu'ils étaient plus plats devant les autorités ennemies.

Les prétextes ne manquaient pas pour expliquer cet injustifiable renchérissement. Les causes les plus tarées trouvent toujours leur Machiavel. L'on mit donc en avant les pertes subies. Celles-ci, personne, certes, ne songeait à les contester ! Elles résultaient de toutes les déprédations et réquisitions. Car, sur ce point que j'ai passé sous silence pour éviter les redites, l'année 1916 fût le calque de 1915, avec cette aggravation que la commandanture, en septembre, termina son feu d'artifice d'exigences par le double bouquet d'un impôt de guerre de 49 000 francs et d'une réquisition de 102 bêtes grasses... Mais l'on avait pris soin de taire certaines compensations et surtout l'espoir d'une large indemnité.

C'en était assez pour éteindre les remords, si toutefois ils brésillaient dans les consciences. Et ainsi, pour goûter la joie de remplir son bas de laine, l'on se privait du bonheur de créer autour de soi un peu de bien-être.

Cette marée d'égoïsme emportant les rêves fraternels de certaines âmes, concourait, avec les tristesses de l'invasion à leur dépression.

○○○○○

L'invasion ? Oh ! Le gouffre effrayant de misères ! Le cauchemar intolérable ! L'épouvantable martyr !

L'antiquité nous a bien laissé comme symbole d'une souffrance extrême, le mythe d'un tantale, incapable d'apaiser sa faim et sa soif, alors que des fruits mûrissaient en abondance et que les eaux du Tartare coulaient à portée de ses lèvres... Ah ! Que les cruelles réalités de l'heure présente reléguaient dans l'ombre cette pâle légende !

Comme Tantale, nous avons à notre portée, semblait-il, la victoire libératrice. Le canon nous l'annonçait chaque jour ou presque. Lorsqu'il ne grondait pas, nous croyions l'entendre encore. Nos oreilles en conservaient le bourdonnement, comme les coquillages le bruissement de la mer... Aux mêmes rêves pourtant succédaient les mêmes déceptions.

Notre âme alors se nourrissait désespérément des indices les plus insignifiants. Tout pour elle devenait symptomatique.

Sur les fétus de paille des menus événements, l'on édifiait les hypothèses que le flot des jours renversait trop vite.

Ici, la construction d'une ligne télégraphique ; dans les environs, le démontage de voies ferrées ; aujourd'hui, le départ précipité des troupes avec abandon de fusils et de munitions ; demain, la rentrée de tous les passeports, l'énerverement croissant des autorités, autant de raisons d'espérer ! ... Et puis, l'établissement de nouveaux postes, le défrichage de plusieurs hectares de pâtures et leur plantation en pommes de terre ou en choux ; la réduction de l'appel des hommes à un seul par mois ! Autant de raisons de craindre la prolongation de l'invasion.

Notre âme, encore que certaine de l'heureuse issue de la guerre, oscillait entre ces deux pôles.

Cette oscillation créait quelque exaspération. Alors, telle l'écume à la crête des vagues, les accusations montaient aux lèvres. L'on incriminait par exemple l'incurie de trop de nos politiciens, le sabotage de la défense nationale en temps de paix malgré la lourdeur écrasante des impôts, les fautes commises au début des hostilités, comme le renvoi dans leurs foyers de nombreux soldats, la non-réquisition de tous les bestiaux, source d'entretien pour nos ennemis, etc, etc. Puis, une nouvelle optimiste venait-elle à circuler ? La mentalité se retournait comme un gant, le ciel s'étoilait, tous les papillons noirs s'envolaient. Volte face complète ! Chaque esprit tenait plus ou moins du caméléon.

Deux facteurs contribuaient encore à entretenir cet état d'âme : la presse et l'isolement.

Au défunt Moniteur de Guise avait succédé la Gazette des Ardennes. Son rédacteur, à qui le plus souvent un paire de ciseaux tenait lieu de plume, servait quatre fois la semaine des rognures de journaux français. La pensée, criminellement déformée de nos écrivains, troublait la population qui n'avait pas pour neutraliser l'effet de ce poison, l'antidote d'un esprit critique assez développé.

Ce journal, il ne fallait pas l'acheter ? D'accord ! Mais le moyen de ne pas céder à la tentation de lire un texte, quelle qu'en soit la source, dans une telle ignorance des événements, d'autant plus que ses rédacteurs alléchaient leur clientèle par la publication des prisonniers ? Le mendiant affamé ramasse la croûte répugnante et la dévore à belles dents, quitte à souffrir ensuite.

L'isolement aussi ! Sans doute, quelques privilégiés recevaient des cartes, mais combien rares et laconiques ! D'ailleurs nouvelles glorieuses, comme l'élévation au grade de lieutenant de nos concitoyens, Messieurs Létot et Manesse, se croisaient avec des nouvelles douloureuses comme la mort de Monsieur Gustave Gordien. Pour la majorité, c'était le silence persistant, gros d'anxiétés !

Aussi, l'on était de plus en plus las, las jusqu'aux moelles. La vie, selon le mot désespéré de Laforgue, était « quotidienne ». Elle était bien ce que la définit Belli « un magasin de malheurs en gros et en détail ».

ooooo

SOUDAIN CETTE VIE S'ILLUMINE

A la fin de juin, le canon frémit de la direction de la Somme. Serait-ce donc la délivrance ? A cette pensée, nos cœurs, des ravins de l'angoisse, bondissent sur les cimes de l'espoir. Des floraisons de rêves éclosent.

L'arrivée de 139 évacués de la Somme le 29 juin, donne corps à nos hypothèses. Plus de doute ! C'est l'offensive ; demain la liberté !

Notre joie se voila de tristesse à la vue de ces malheureux, harassés, dénués de tout, de leurs bagages dirigés par hasard probablement sur l'Allemagne.

Par suite de l'avertissement tardif de leur venue, - pour d'autres raisons aussi – tous ne reçurent pas l'accueil auquel leur donnait droit leur situation ! Quelques-uns ne trouvèrent que des abris de fortune, sans autre literie qu'une botte de foin... Alors que des chambres confortables restaient inoccupées, que des matelas moisissaient dans des recoins. Les logements de troupes souffraient moins de difficultés ! vraiment, pour le dire à nouveau, il en fut dont l'égoïsme cadennassa singulièrement le cœur. Parce qu'ils avaient soufflé une bulle de savon, ils pensaient avoir gonflé une montgolfière ! Poules dont l'eau bouillante de l'adversité, pour paraphraser un dicton populaire, ne parvenait pas à détacher le duvet ! Emules de ce personnage de Becque qui déclarait à son concierge « tel que vous me voyez, je marcherais à l'échafaud pour l'humanité, mais je ne ferai pas un seul pas pour mes semblables » Evidemment, ces égoïstes furent plus tard les premiers à rallier les âmes généreuses, dupes de l'indélicatesse de leurs protégés. Comme s'il ne valait pas mieux, selon le conseil de la Bruyère, s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables !

Ce conseil, les Fontenellois, et en grand nombre, le pratiquèrent. Ils comprirent avec un philosophe ancien que le malheureux étant une « chose sacrée », ils devaient le recevoir à bras ouverts, d'un cœur fraternel, et non pas peser leur dévouement avec des onces et des carats dans je ne sais quelle balance de précision. Il en est de même qui abandonnèrent leur chambre pour camper au grenier sur le foin.

Les bons rapports entre les habitants et leurs hôtes connurent vite des heures crépusculaires. Des bienfaiteurs éprouvèrent la déception des poules au spectacle de leur couvée gagnant la mare. Des évacués – et non des moindres – par leurs exigences, leurs plaintes, leurs démarches à la commandanture, nous créèrent de véritables ennuis. Ces évacués, ou mieux, ces évacuées, de vraies pèques, avaient l'oreille des Prussiens. Elles étaient de celles qui avaient aimé à s'appuyer, même pendant l'occupation, « à un bras qui porte une épée à sa ceinture ». Au lieu de nous raconter leurs souvenirs, elles auraient pu nous narrer leurs...oublis !

Cette conduite alluma les défiances et scelle les lèvres. Cruelle nécessité ! Il eût fait si bon n'être qu'un cœur et qu'une âme !

Le 2è juillet, la venue de 144 évacués de Combles, de Maurepas et de Rancourt compensa la perte que nous avons faite des habitants de Bois-le-Haut et de la route de Papeux, rattachés le 18 à La Capelle.

La façon dont s'opéra cette amputation est ignoble. Au lieu de notifier aux intéressés par voie administrative, la commandanture envoya, dès l'aurore, ses gendarmes. Ceux-ci surprirent nos concitoyens au saut du lit, bouleversèrent de fond en comble leur demeure et rafflèrent les provisions autorisées pourtant par Le Nouvion.

C'était là une inauguration de règne, digne de Robespierre de La Capelle et de sa clique jacobine, synthèse parfaite de l'esprit prussien !

A nos frères infortunés, quittant le purgatoire du Nouvion pour l'enfer de La Capelle, nous aurions pu répéter les paroles de Dante : « vous qui passez ce seuil, abandonnez toute espérance ». Cependant, en dépit des Cerbères teutons qui, par leurs nombreuses patrouilles, gardaient les routes, en dépit des poteaux aux avis comminatoires, plantés à la ligne de démarcation, le Bois-le-Haut visita souvent Fontenelle.

Cette scission eut son incidence sur le conseil municipal. Celui-ci ressembla à un jeu de massacre assailli par une bande de potaches. Trois conseillers, dont le maire délégué, M. Casimir Pagnier, Mrs Blanchard et Mahut, mordirent la poussière. M. René Rémolu remplit les fonctions de mayer.

La commandanture ne se soucia pas de combler les vides. Que lui importait le plus ou moins grand nombre de ficelles à tirer ! N'avait-elle pas dans son omnipotence contestable, mais incontestée, mille et une raisons de reprendre à son compte, en les parodiant, les mots du Roi Soleil « le Conseil municipal, c'est moi ! »

Ce que fut notre existence à cette époque, on le devine ! Jours et nuits, nos esprits se constellèrent de folles hypothèses, d'étincelants mirages.

Les évacués, tout d'abord, ne partagèrent pas notre naïf enthousiasme. Ils savaient trop les défenses formidables de l'ennemi. Mais, à la nouvelle des progrès de nos troupes, ils subirent la contagion de cet optimisme.

Alors, les regards fixés sur la carte, nous considérions les gains réalisés, supputions ceux de demain. La muraille d'airain franchie, nous suivions les Anglais boutant l'ennemi hors de nos régions, tandis que les Français, après une marche triomphale sur St Quentin, forçaient les armées allemandes des secteurs de Noyon et de Laon à rebrousser chemin en toute hâte sur Mézières.

Tous ces rêves miroitaient dans nos âmes frileuses et les réchauffaient délicieusement.

Le mot de victoire qui depuis si longtemps, tintait en sourdine dans notre cœur comme un carillon égrené par des cloches lointaines, quelles sonorités apocalyptiques il avait maintenant ! Fanfares ardentes, musiques paradisiaques, harmonies troublantes ! A ce mot magique, nos souffrances s'évaporaient comme rosée au soleil matinal ! O les heures radieuses ! Comme elles étaient douces à vivre ! Comme notre cœur, avec fièvre, comptait les secondes déclenchées, semblait-il au cadran du temps, par le tic-tac énorme du canon.

Puis, peu à peu, contrairement à nos espérances, les progrès ralentirent, les opérations se cristallisèrent. Les Français ressemblaient à ces pèlerins de Saint Denis qui faisaient une demi-douzaine de pas en avant et six en arrière.

A nouveau la nuit glaciale des réalités couvrit notre âme comme un linceul ! Bon gré, mal gré, il nous fallut envisager l'avenir dans sa prose horrible. La vie reprit son cours, embrumée par les vexations des autorités, par le spectacle hideux de trop de laideurs morales, zébrée parfois pourtant de pâles lueurs d'espoir.

Nous gagnâmes ainsi le 27 août.

A ce deuxième anniversaire de l'invasion, une fête commémorative de la mort de notre soldat s'imposait. Il est des souvenirs que l'on ne peut oublier sans déchoir. Mais, comme aucune cérémonie ne s'organisait, j'en prie l'initiative. Et telle était ma bonne foi dans la légitimité de cette manifestation que pas un seul moment je ne pensais nécessaire l'autorisation de la commandanture. Chez les peuples civilisés, semblable devoir échappe à toutes ces tracasseries administratives.

« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
« Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ! »

Mais la crapaudière du Nouvion veillait. L'annonce de cette fête jeta la perturbation dans la gent croissante. Elle alla trouver le soliveau Von Krupka et obtint de lui l'interdiction de cette cérémonie. Les Pilate sont donc de toutes les époques !

Evidemment la seule réponse à cet acte inqualifiable était d'envahir l'église ! La dignité patriotique imposait ce geste. Une grande partie de la population – non officielle – le comprit.

L'après-midi, selon mon pressant appel, eût lieu jusqu'à la tombe, à défaut de cortège, un défilé ininterrompu de pèlerins... Trois mouchards de la commandanture – des gendarmes

et l'interprète – firent la navette entre le bois et le village dans l'espoir de me surprendre en flagrant délit de réunion. Ils en furent pour leur frais.

Enfin, vers trois heures, accompagné de Monsieur le docteur Elloire, évacué de Bertry à cause de son patriotisme, je m'acheminai vers le tertre. A mi route, ces soudards, à l'affût, nous réclament nos papiers.

Une réflexion saugrenue de Bamboula lui valut une réponse spirituelle de M. le docteur. Mes lèvres alors, selon les termes du procès-verbal, se plissèrent d'un sourire ironique. D'où cette question : « pourquoi riez-vous ? » avec cette réponse ! « Je n'ai donc pas le droit de rire ? »

Cette attitude eut le don de déplaire à notre Pandore. Cette bête furieuse m'imposa silence. Mais, comme Gorki, sans doute, je suis né avec une échine sur laquelle ne va aucun harnais, et surtout pas le harnais prussien. – « bon répondis-je, je n'ai donc plus le droit de parler ? »

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder la cruche ! Sautant de voiture, me menaçant de sa cravache, il me réitéra l'ordre de me taire en termes dont on peut juger l'aménité par ces spécimens : « ferme ta ..., cochon, etc. »

Cette journée eut son épilogue.

Les conseillers municipaux et moi comparurent le mardi 29 devant le tribunal militaire. Le brigadier de gendarmerie qui, honteux de son ignoble conduite, m'avait hypocritement présenté ses excuses le lundi matin, avait rédigé contre moi un accablant dossier.

Après la déposition des conseillers – est-ce une déposition ? – je restais évidemment le seul accusé. Depuis longtemps l'objet de la rancune allemande, je devais en être à nouveau la victime ! En juillet, l'adjutant et le juge avaient mené dans le pays une enquête détaillée sur le « curé barbu qui ne vaut rien ». Aux audiences dernières, l'on avait questionné les contrevenants plus sur mes faits et gestes que sur leurs propres délits. Enfin, l'on attribuait à « mon influence désastreuse » le refus de fournir aux réquisitions, de payer les amendes, etc....

Mais vraiment prendre prétexte d'une cérémonie semblable pour ouvrir mon procès, quel ignoble procédé.

J'eusse compris à la rigueur que, ayant relevé mes sorties publiques contre toutes les lâchetés, mes expressions à la Cassandre pour en stigmatiser les auteurs, mes démarches aussi pour contrecarrer les rêves donjuanesques de certains hobereaux prussiens, l'on ait basé mon accusation sur l'un de ces griefs ! Mais se servir d'une telle circonstance, quelle bassesse ! Je serais tenté de répéter les termes indignés, que le récit de mon aventure, arrachait à l'une de mes voisines de cellule : « c'est rien que la crapule ! »

Le mardi suivant, le 5 septembre, je comparus à nouveau devant le tribunal. Sans autre préambule que l'interdiction d'interrompre son discours, il m'annonça ma condamnation à 50 marks d'amende. Et cette peine ... très douce, par faveur du commandant !

Sur mon refus de payer cette somme, il rompit en visière, et, me menaça de m'évacuer de Fontenelle. Soit ! La prison, l'exil, tout, tout, plutôt que l'infamie de donner un sou à l'ennemi !

Le 6, je fus donc incarcéré.

Ce nouveau séjour me permit de mieux mesurer et la bassesse de ces Prussiens et leur haine à l'endroit du clergé.

Après l'audience du 7, où plusieurs Fontenellois, parce que coupables de ne pas payer leurs amendes, furent mis en prison avec leur « sale curé », le juge me rendit visite. M'ayant surpris avec une géométrie en mains, il saisit mes livres et m'imposa la réclusion totale. Devant mon silence dédaigneux, il tourna les talons.

Quelques secondes après, son secrétaire vint à son tour et me laissa sa petite commission : j'étais condamné à la cellule noire, au pain et à l'eau.

Tel un emmuré je vécus toute ma détention dans une obscurité complète et sans air.

Ce régime n'était pas le régime habituel. Les prisonniers avaient la faculté de travailler au dehors. La nourriture convenablement préparée par les soins de Madame Téron, était en général suffisante. D'ailleurs, quand les gardiens ne se prêtaient pas à certaines combinaisons, l'on trompait facilement leur surveillance. Et ainsi, des douceurs venaient varier un menu trop uniforme. ... La literie n'était plus aussi sommaire. Les quelques planches de l'étroite couchette s'exhaussaient une nuit sur deux d'une paille trop souvent habitée. Tout compte fait, la prison si redoutée n'était pourtant pas très redoutable : aussi je n'ai jamais pu comprendre que l'on ait reculé devant la perspective d'un séjour au « 52 », et que, pour éviter ce léger ennui, l'on ait versé de l'or à gogo dans les mains ennemies.

Ah ! La peur de la souffrance, comme elle a suscité de lâchetés ! Quelles pages noires à intercaler dans les feuillets épiques enluminés du sang de nos soldats !

J'ai peut-être trop insisté sur cet incident, mais les victimes de l'injustice éhontée de la justice prussienne ne s'en plaindront pas. Ce méfait de l'arbitraire à mon endroit, elles l'ont connu à leurs dépens.

∞∞∞∞

Août, septembre envolés. La situation, malgré les débauches de l'artillerie, reste inchangée. Plus d'espoir en une délivrance prochaine !

Comment, alors que la Roumanie était entrée en lise, comment l'Allemagne pouvait-elle tenir tête à cette formidable coalition ? Mystère, et pour le percer, nous forgions mille hypothèses.

La force de nos ennemis était accrue, il est vrai, de nos faiblesses. Enhardies par le système de concessions à outrance, par la passivité trop générale, hélas aussi par les offres de trop de Français, les autorités allemandes avaient allumé des foyers de travail, pour l'entretien desquels elles trouvaient trop d'aliments. Elles poussèrent ensuite l'audace jusqu'à décréter le travail presque général.

A cet effet, les enfants des écoles, en juin et juillet jouirent de congés supplémentaires... Hommes et jeunes gens, arrachés à leurs foyers, furent expédiés non loin du front et employés à la confection de routes, de tranchées, voire même de grenades.

Et ces envois, décrétés par les autorités allemandes, exécutés parfois nuitamment, ne suscitaient que de sourdes – trop sourdes – récriminations. L'on ne vit pas comme en Belgique ou dans le Nord, de ces torrents de patriotisme déferler contre ces lois injustes et briser par leur impétuosité la volonté despotique de nos ennemis.

Les intéressés se contentèrent en général, exception toutefois de Mrs Pequeux et Baron, d'un regret tout platonique, se servant de mille prétextes comme d'une raquette, pour rejeter sur les autres le volant des responsabilités, faisant leur « mea culpa » sur la poitrine des autorités locales, pestant pour la forme contre ces dernières. Mais comme toujours, ces accusations aussi faciles que justifiées, les dispensaient de toute initiative personnelle ! Comme si, pour accomplir son devoir, l'on devait attendre un mot d'ordre des autres ?

Les autorités, par leur exemple, n'amorçaient pas cette rébellion ? Il fallait les abandonner à leur léthargie ! Que diable ? Si le feu prenait à la chemise, le laisseriez-vous se propager, parce qu'il appartient aux quinze pompiers de Fontenelle d'éteindre les incendies ? La singulière mentalité que celle de rechercher toujours le biberon de l'administration pour en sucer le lait des conseils et des ordres !

Délaissant toutes ces excuses dont vous vous construisiez une cloison pour cacher votre peur des représailles, il fallait vous syndiquer en vue d'élaborer un plan de résistance générale : refus de partir ou grève des bras croisés par exemple.

Rien de plus simple que cette entente ! Dans chaque commune, les intéressés pouvaient se concerter librement, car je ne sache pas que entre eux se dressât la muraille de Chine ! On se garda bien de lever le lièvre§ Il était plus simple de vider un verre que cette question de dignité patriotique !

A côté de ces ouvriers involontaires – pour lesquels l'on peut invoquer les circonstances atténuantes – il faut mentionner les ouvriers volontaires occupés soit à la scierie du Garmouzet, soit à la forêt. Leur travail ne leur permettait aucun doute sur sa destination ! Les charbonnières en activité, l'effilage en forme de pieux des troncs d'arbres, l'équarrissage des poutres et des madriers, etc... Tout leur indiquait que par la confection de ces matériaux expédiés sur le front, ils coopéraient à une œuvre antinationale !

Hélas ! Parmi ces ouvriers – horrible aveu – ils s'en trouvaient dont les enfants luttèrent et mouraient dans les tranchées ! Comment donc leur amour paternel ne les poussait-il pas à l'abandon de leur tâche criminelle ? Mais, non ! Et si, une demi seconde, ils firent grève, ce ne fut pas guidés par le remords cuisants, mais bien par la divinité de la pièce cent sous !

Bien mal leur en pris d'ailleurs ! Cet essai timide fut vite réprimé par l'intervention énergique des gendarmes. Car, avec les Prussiens, ne fonctionnait pas le système poitrinaire des atermoiements et des compositions, mais la manière forte ! Comme des bagnards, ils durent reprendre leur travail sous la surveillance plus rigide de leurs garde-chiourmes.

A ce travail, les uns se rendaient, non sans quelque confusion ; les autres, le front haut, des gaudrioles sur les lèvres. Vivions-nous donc à une de ces époques veules, où il semble qu'on respire de la lâcheté et qu'on boive de la honte ? Mais la pensée des désastres matériels dans nos régions envahies, des hécatombes au champ d'honneur, malgré leur ravageante tristesse, était moins douloureuse que la constatation de cette déchéance de l'âme française !

Toutes ces lâchetés ne rendaient que trop vraisemblables les propos désobligeants prêtés aux soldats prisonniers, de passage dans nos gares, et leur refus de recevoir des secours !

Même, chez certains « avancés », des « purs » - ô ironie des mots ! - j'imagine que Diogène, une lanterne veilleuse à la main, n'aurait pas eu beaucoup plus de succès que sur l'Agora. Sous leur étiquette de républicain, il n'aurait trouvé qu'une marchandise éventée.

« Eh quoi ? se serait-il écrié, des républicains, ces êtres avec un cabriolet de sûreté au cœur et à la volonté ? Des républicains, ces êtres aux énergies cocainisées ? Des républicains, ces êtres au front baissé vers la terre comme celui des bestiaux ? Allons donc ! Mais vous me faites pitié ! »

Eût-il eu tort ? Non car, en vérité, trop de commis voyageurs patentés de la République, la déshonorèrent, en laissant à la consigne les bagages de leurs opinions. C'est que les pratiquer, sans forfanterie, mais avec simplicité et dignité ne donnait plus droit à l'assiette au beurre, mais bien au bol de haricots ou de riz de la prison allemande. Je le sais par expérience.

Hélas, je doute fort que la mobilisation générale des plumeaux, balais et têtes de loup de la région, parvienne jamais à débarrasser certaines consciences prétendues républicaines des poussières et des toiles d'araignée où la peur les a ensevelies !

Quelles causes ont pu rendre possibles l'abdication de tout patriotisme, le déchainement de tant de bassesses ?

Pour les sociologues, il y a là un vaste champ d'études. A la remorque des théories modernes d'un Lombroso, par exemple, ces sociologues ne manqueront pas d'invoquer les influences telluriques, climatériques ou historiques. ... Evidemment, ces éléments ne sont pas étrangers à ces résultats lamentables. Mais ils ont le tort de ne pas toucher le cœur de la question ! Jolies banderoles, guirlandes enrubannées où se déroulent de beaux développements scientifiques ! Mais, c'est remonter au déluge, où, pour parler plus prosaïquement, c'est tourner autour du pot.

Il y a en effet des raisons plus immédiates et qu'il importe de crier à pleins poumons !

Le poison qui vicia les sources d'énergie, ce fut la politique des « mares stagnantes ». L'éducation de la masse dans nos régions fut plus démagogique que démocratique ! Au lieu de verser dans sa conscience le tonique des convictions religieuses, on l'en vida pour l'inonder de l'eau tiède d'une vague idéologie ! Au lieu de lui faire entendre les symphonies austères de ses devoirs, on lui joua les gavottes guillerettes de ses droits ! Toutes les pâtisseries et les confiseries des flagorneries, des promesses, des décorations, etc., n'ont pu la viriliser.

Voilà pourquoi, dans les calamités présentes, le citoyen a montré la débilité d'un poupon, l'affaissement d'un sac vide. Sa volonté, plus friable qu'un échaudé, s'émietta lamentablement. Sous la fêrule des ennemis, surgirent des esclaves, qui semblaient avoir la peur aux tripes.

Et dire que les économistes avaient dénoncé la crise de la domesticité ! Et dire que, plus haut, je m'émerveillais sur l'indépendance des Français !

Si du moins, nos communes souffrances qui, de leur implacable ciseau, n'ont pu sculpter des hommes, avaient pacifié et rapproché les âmes ! Notre village, loin d'être vrillé par les luttes et les dissensions de toutes sortes, deviendrait une oasis de paix, un nid de fraternité.

Ces rêves idylliques, le rouet de nos cœurs les filait avec délices ... Que ces visions d'avenir, aubes claires dans notre ciel assombri, soient vivifiantes réalités du demain victorieux.

○○○○○

Hélas ! Ce demain, dont nous avions espéré la venue avec le retour des hirondelles, s'évanouissait encore à leur départ. Quand dans le soir, elles se rassemblaient en vue de leur prochain exode, comme nous les regardions avec envie ; Notre village devenait si mélancolique.

Et puis, les gestes des autorités nous devenaient de plus en plus odieux ! Vraiment, l'on pouvait appliquer à la commandanture les paroles de Cicéron sur la dictature de Sylla : « l'on a gardé d'elle une telle horreur que personne, pas même les bêtes n'en pourrait souffrir le retour ! »

Oui ! Même les bêtes ! Par suite des réquisitions successives de chevaux, il ne restait plus dans le pays que des carcans, des idées ou des fantômes de chevaux, selon l'expression de Maître Jacques. De leurs frères énellés, ils avaient hérité la lourde charge qu'ils partageaient avec les ânes et les baudets.

Après les chevaux, les chiens ! Tous furent consignés « un habitant du Nouvion, a été mordu par un chien qui est probablement enragé, c'est la raison que l'ordre est donné le 11 juin d'attacher tous les ... chiens. » Et avec quoi grands dieux, les tenir en laisse, cordes et ficelles ayant été raflées, les Thiérachiens n'étant pas en outre gens à attacher leurs chiens avec des saucisses ?

Après les chiens, les chats ! Le 13 en effet, les chats ne pouvaient plus circuler. « Les communes dans lesquelles les chats ne cesseront pas de circuler librement, devront s'attendre à ce qu'elles seront imposées de fortes contributions. » Des propriétaires de matous en contravention eurent jusqu'à 300 marks d'amendes.

Je ne rappelle pas les tribulations des vaches et des veaux obligés à des revues fréquentes au Nouvion. Pour y échapper d'ailleurs, nombre d'entre eux eurent le bon esprit de crever. C'était liesse alors chez le soldat qui touchait un quartier de viande au lieu de marmelade.

Quand aux habitants, les autorités les traitèrent de plus en plus en esclaves. Droits, dignité, personnalité, elles les piétinèrent à plaisir.

En 1870, d'après Herbert Auberon, les Allemands avaient émis ce principe que « dans un pays envahi, les habitants sont du fait même de l'invasion, hors la loi, et que, par conséquent, l'envahisseur peut disposer à son gré des hommes et des gens ».

Ce principe, elles l'appliquèrent strictement, et elles s'étonnaient ensuite, au lieu d'avouer avec Bismarck leur inaptitude à se faire aimer, que les honnêtes gens ne nourrissent que mépris à leur endroit, et elles récriminaient « contre les appels à la haine lancés par la presse boulevardière de Paris » ... Mais la haine du militarisme prussien, malgré notre apitoiement à la vue de certains soldats affamés, humbles quémandeurs, la haine, nous la sentions monter farouche et impétueuse, semblable à un torrent que nous ne pouvions arrêter et devant lequel les digues de notre générosité craquaient de tous parts !

Non seulement les gens étaient corvéables et taillables à merci, mais encore les autorités locales.

Des soldats, à leur départ, avaient abandonné fusils et munitions. Les municipalités, le 21 août, reçurent l'ordre de visiter les maisons pour les recueillir. Le 3 septembre, elles durent « faire des recherches approfondies de tous les appareils de pêche et avec la plus grande exactitude possible » ; le 17 août, « amener à la commandanture pour les punitions ultérieures les personnes qui n'ont pas payé leurs amendes » ; le 8 août, embaucher – et elles embauchèrent – des ouvriers à la scierie ; le 28 septembre « passer dans les maisons pour l'examen et l'inscription des cuivres. »

Que les Allemands aient eu de telles exigences, soit ! C'est dans leur nature despotique. Que les autorités aient eu la faiblesse de les satisfaire, voilà l'inconcevable !

« C'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer » objectera-t-on. Mais non ! Car il appartient toujours à un homme de ne pas être un pot, et surtout un pot de terre ! « Si l'insurrection, d'après l'article 35 de la Déclaration de 1793, est pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs », la résistance catégorique à des ordres contraires aux intérêts de la patrie, constituait à plus forte raison pour les corps constitués « le plus indispensable des devoirs » !

Autre exemple de ce sans-gêne à l'endroit des autorités.

Tandis que Le Nouvion regorgeait de soldats au repos, de gendarmes courant la prétentaine, de cyclistes, ordonnances de médecins spécialistes, apportant des remèdes spéciaux, à des femmes atteintes de « fibromes » non moins spéciaux, la commandanture n'en pouvait distraire un seul pour la communication de ses ordres. Aussi, bien que, exténuée par de longues randonnées, notre garde-champêtre devait-il « s'appuyer » la corvée du Nouvion. Ainsi des maîtres obligent-ils leurs caniches à aller chercher la trique dont ils les rosseront !

Et les plumitifs de la commandanture – Bamboula et toute sa bande – ne se gênèrent guère pour mettre à l'épreuve son inlassable patience. Tantôt ils le faisaient tourner comme un toton, tantôt ils lui faisaient croquer le marmot ! Et quand ces très spirituelles plaisanteries avaient suffisamment duré, ils l'éconduisaient purement et simplement.

Cette corvée quotidienne, parfois biquotidienne, obligatoire toujours, souvent inutile, nécessitait la possession d'un passeport de service, renouvelable chaque mois.

Or, fin août 1916, les bureaux ne lui délivrèrent pas celui de septembre. Angoissante perplexité ! Se rendre au Nouvion ou escamoter ce voyage de quatorze kilomètres, c'était dans l'un ou l'autre s'exposer à des représailles.

Placé comme l'âne de Buridan entre ces deux alternatives, il ne savait laquelle adopter. Enfin, après délibération, l'on trouva plus expédient qu'il y allât ... Il en revint sans ordre, mais avec au choix, dix marks d'amende ou deux jours de prison. Evidemment l'on donna les dix marks.

○○○○○

Tout a une fin. Contrairement à ses prévisions, la commandanture avait ses jours comptés. Elle ne put en retarder l'échéance que d'une heure, en ordonnant aux maires le 30 septembre de « reculer l'horloge du clocher et toutes les horloges publiques à une heure sur minuit ».

Les officiers, pour ne pas essayer l'injure de céder leurs mobiliers de nabab aux supérieurs annoncés, avaient pris soin de luxueusement aménager des maisons de plus modeste apparence.

A peine installés, ils déguerpirent pour Maubeuge. Coup de foudre que leurs multiples démarches ne purent détourner !

Perrette ne fut pas plus dés appointée à la perte de sa cruche ! On ne les vit même pas – ô miracle ! – essayer de noyer leur chagrin dans l'ivresse. Sans tambour, ni trompette, l'oreille basse, ils partirent le 8 octobre.

○○○○○

Le nouveau commandant ? Une intelligence « luxuriante et tropicale », servie par une mémoire incomparable, s'il est vrai que la mémoire est une faculté qui oublie. Cette intelligence s'extériorisait dans des conversations vraiment transcendantes : « que mangez-vous ? – Gagnez-vous beaucoup d'argent ? – Vous ne m'avez pas salué ? – Ca sent l'oie chez vous ! – Vos poules sont-elles mourues ? etc, etc. »

Et comme parmi ses auditeurs, se trouvaient des étudiants, bouche bée devant des réflexions d'une si haute métaphysique, il les employa aux colonnes civiles ou aux travaux de ferme !

Toujours soucieux de se meubler l'esprit, tel autre Molière, il s'installait dans des boutiques ou dans des maisons particulières. Plus, désireux de garnir son carquois de remarques typiques, il ne dédaignait pas écouter aux portes ... Rapin à ses heures – « et moi aussi je suis peintre », clamait-il avec Corrège – amateur d'antiquités à la Mérovak, il parcourait et fouillait les ruines du Nouvion, pénétrant ainsi là où « la main n'avait jamais mis le pied ». Conscient de sa supériorité, il méprisait le « vulgaire » inapte à se mouvoir dans les sphères spéculatives. Du haut de sa pyramide intellectuelle, il considérait comme du menu

fretin les officiers, ses collègues, pour faire du brigadier de gendarmerie son fidèle acolyte, son conseiller même.

Hélas, comme tout génie il fut méconnu.

Incapable d'arriver à sa cheville, ses administrés insinuèrent que son cerveau était détraqué par son trop grand savoir et troquèrent irrespectueusement son nom de « Tolke », contre celui de « Toqué ». Parti pris peu chevaleresque dont le mauvais goût s'excuse par ce fait que les officiers et soldats de son entourage renchérisaient eux-mêmes en l'appelant « marteau ».

Marteau ! Dieu qu'il le fut !

Une loi sociologique vue qu'une réaction appelle une réaction ! Cette loi, il l'illustra en tranchant nettement sur son prédécesseur par son activité fébrile, sa surveillance étroite, son soin méticuleux des affaires. Ce fut un puritain, un janséniste de la discipline. Envers les autorités supérieures, il fut d'un servilisme qui fatiguait toute hyperbole ! Les anciens titulaires de la commandanture, respectueux certes des ordres de l'inspection, n'étaient pourtant pas dénués d'indépendance. Ils avaient réservé jalousement un coin en jachère où la ronce de l'esclavage n'avait pu germer ! Aussi de temps en temps leur obéissance faisait-elle le lundi ! Pour nous, c'était alors une halte dans notre montée au calvaire.

Tolke, ce fut la plaine immense où la volonté des chefs chevauchaient tout à l'aise sans rencontrer le moindre repli, ni le moindre bosquet de personnalité où se briser : aussi, tous les ordres, jusqu'aux virgules, furent-ils tout d'abord strictement exécutés !

Etions-nous donc tombés de Charybde en Scylla ? Nous le craignîmes, surtout lorsque se répandit la menace d'incorporer femmes et jeunes filles dans des colonnes civiles, mesures établies dans d'autres districts.

Cependant il n'en fut rien ! Tolke, en effet, subitement abandonna ses allures de croque-mitaine.

Cette métamorphose suivit le départ de la « manteufelle » et des infirmières installées au château du Nouvion. Cette femme, au témoignage de Bismarck, portait culotte. Elle avait donc été le cauchemar et le mauvais génie du commandant ... Cette métamorphose, d'aucuns l'attribuèrent également à l'heureuse influence des deux interprètes ! Wolf et Yolus.

Malheureusement, le nouveau juge jetait une ombre sur ce tableau.

Dès cette époque, à part les jugements iniques et les perquisitions, ou plutôt, les saccages des maisons par les gendarmes – singuliers amis de l'ordre ! – il y eut quelque accalmie. Toutefois, les réquisitions inattendues des denrées du ravitaillement et surtout des maigres provisions de pommes de terre, révoltèrent justement la population. A mille coudées de croire possible une telle opération, malgré les vols précédents, les habitants n'avaient pas pris la précaution de cacher leurs réserves. Aussi, furent-elles raflées ! Ce qui n'empêcha pas l'administration de nous inviter ensuite à les « conserver pour la plantation et à les cacher pour qu'elles échappent au vol des troupes ».

Ces vols n'amenèrent pas encore la disette. Beaucoup cependant mirent « un cran à leur ceinture », car le ravitaillement de la C.R.B. ne suffisait pas à l'alimentation de non-producteurs, surtout à celle des ouvriers.

Restait, il est vrai, la production indigène. Mais, d'une part, cette production, la commandanture en drainait maintenant la majeure partie, ne concédant par exemple « qu'un douzième de litre de lait » à l'habitant pour sa consommation quotidienne. D'autre part, certains fermiers refusaient le surplus de leurs produits à leurs concitoyens pour les livrer aux Allemands.

Pour ces raisons, les denrées atteignirent des prix fantastiques. L'on vendit des œufs 0.60 et même 1.25 pièce ; le beurre : 5 à 6 francs la livre ; le lait écrémé : 0.15 le litre ; le fromage fabriqué au petit lait : 4 francs et la pomme de terre 100 et 120 francs le quintal ; le sucre : 12 francs ; le riz : 15 francs ; le veau 5 et 6 francs le kilo.

Ces denrées, les soldats les achetaient au détail à prix d'or pour les envoyer à leurs familles affamées. Parfois aussi des autres allemandes les emportaient en gros, renchérissant encore sur le prix du détail, et, d'autant plus que, la livraison faite, leurs conducteurs filaient à la cloche de bois, ne présentant pour tout paiement qu'une paire de pistolets à l'instar des brigands de la Calabre !

Je ne parle ici ni des vêtements, ni des chaussures. Il était presque impossible de les renouveler, même pour ceux dont la bourse n'était pas comme celle de Catulle, pleine de toiles d'araignée. Avec un billet de cent francs en poche, l'on n'était pas sûr de trouver une paire de brodequins. Il n'était pas moins difficile de les réparer par suite de manque de cuir ... Quand par hasard, arrivait un stock de marchandises, il était épuisé sur le champ, bien que l'on vendît la bobine de fil 1.30 au lieu de 0.10 et le kilo de laine 50 à 100 francs !

Bon gré, mal gré, ce fut le triomphe des chaussures éculées, des habits à franges et à dentelles et des bas à jour. Spectacle propre à tenter le pinceau d'un Caravage !

Ces hausses de prix ne sont pas toutes condamnables. Il est des marchands qui couraient de gros risques à se procurer et à colporter certaines denrées illicites. Mais ce n'est qu'une exception ! Rien ne peut donc légitimer cette surenchère générale.

J'eus beau m'époumoner à flétrir publiquement de tels actes, autant de coup d'épée dans leur sacrosaint égoïsme, écoutèrent plus volontiers la sirène de leur intérêt que la voix de l'honnêteté.

Egoïsme d'ailleurs, j'ai hâte de l'ajouter, compenser par de généreux dévouements ! l'impartialité m'oblige à mentionner aussi que, sans la moindre parcelle d'ironie, l'aide énorme, efficace, que la commandanture apporta le 27 décembre aux indigents de la commune, en distrayant en leur faveur des impôts ordinaires et extraordinaires, prélevés par elle, la somme de 155 francs !

○○○○○

L'hiver arrivait prématurément. Les pommiers maintenant dénués, montraient leurs bras noueux, tout crispés, tandis que, fripées, les feuilles jaunies des charmes ourlaient comme

d'une frange vieil or les pâtures transies, enveloppées dans la mousseline des brumes ou couvertes d'une blanche hermine.

Le cœur, plein d'embruns, nous nous résignons à ce troisième hiver sans pouvoir partager l'espérance en la fin prochaine des hostilités, que nourrissaient les cinq cents soldats et la centaine de civils allemands logés au Défriché.

Le soir, dans les intérieurs, éclairés comme certaines toiles de Rembrandt, à la lumière de criquets ou de lucettes alimentés de graisse, nous nous calfeutrions, assis autour du foyer où, fumeuses, se consumaient des bûches trop vertes. Et nous devisions ! Dolentes redites, évocations lugubres, effrois du passé, tristesses du présent, appréhensions à la perspective des deuils, des infirmités, des ruines ! Tel était le tissu de nos conversations ... Et c'était tout un écheveau de souffrances que nous dévidions ainsi ! ... Puis, languissantes, les conversations tombaient. Succédaient alors des minutes où chacun, dans l'ombre, étranglait des sanglots, étouffait ses soupirs et refoulait ses pleurs.

Parfois, aussi, afin que la prolongation de ces douloureuses confidences n'énerve pas les courages chancelants et ne détraque les cerveaux trop tendus, l'on affectait tout à coup une trompeuse indifférence que l'on aiguillait la conversation sur des lieux communs ... Une partie de cartes ou de patiences ; Chez les plus fortunés, la confection de gaufres au son, semaient passagèrement l'oubli dans les âmes !

Enfin, la soirée close, dans les ténèbres, puisque aucune lumière ne devait filtrer au dehors, l'on gagnait sa chambre glacée, où venaient mourir les plaintes prolongées des canons lointains.

Ainsi les premiers jours de ce troisième hiver s'égrenaient sans incident notable, quand le treize décembre, nous parvint l'appel à la paix, que fidèle à sa politique capricante, Guillaume lançait de sa voix papelarde.

Ce fut parmi les soldats une explosion de joie.

Mais cette joie ne gagna pas la population. Certes, nous avions la fringale de la paix, mais de la paix française et non pas de la paix allemande. Cette fin de guerre en queue de poisson nous consternait. Et cette consternation, quand la Gazette enregistra l'orchestration toute guerrière, dont le maestro Bethmann affubla cette offre, se changea chez nous en violente colère.

Mais quel Himalaya d'orgueil que ce chancelier ! Quel marteau pilon que la plume de ce diplomate ! Nous rapetissait-il en détaillant les succès de ses hordes invincibles ?

Puis, quand la presse insinua l'exigüité des prétentions germaniques, cette colère s'évanouit pour laisser place à je ne sais quel sentiment de calme et de sérénité ...

En effet, pourquoi ce rabais d'un contraste si flagrant avec les voraces appétits de nos « vainqueurs » en 1914 ? Pourquoi donc aujourd'hui tant d'eau dans leur vin, si ce n'est parce qu'ils comprenaient que les tarets minaient l'édifice apparemment solide de l'Empire ? Telle était notre conviction.

D'ailleurs à défaut de cet indice, nous eussions lu cette décrépitude dans les confidences de plus en plus pessimistes des troupes, dans la mobilisation de vieillards presque ou de jeunes difformes, boiteux ou borgnes.

Cependant notre quiétude se voilait d'un brouillard d'appréhensions. Nous nous mettions à craindre que la France ignorante de la décadence de nos ennemis, acceptât cette paix plâtrée. Quelque temps, nous vécûmes comme sur un gril, dévorés par le feu de l'impatience.

La patriotique fierté, le profond soulagement à la lecture du manifeste de M. Briand ! Pour le chancelier, quelle muselière et quelle cinglante invitation à rentrer dans son pays. Et pour nous quelle nouvelle assurance en la victoire finale !

Voilà qui apaisait les cuisances de nos cœurs et mettaient en eux des lumières comme les étoiles mettent de l'or dans l'ombre.

Nous avions tant craint aussi, d'après les relations orageuses à la Chambre des Députés, que la France ne continuât pas jusqu'au bout l'union nationale, gage de la victoire. La rage, au tréfonds de nous-mêmes, nous maudissions tous ces députés quinteux, ces « sous-vétérinaires », comme les stigmatisait de son temps Gambetta. N'accordant pas certes au gouvernement le privilège de l'infailibilité, nous n'exigions pas de nos élus qu'ils fourrent leur tête sous le même bonnet comme des intelligences serves. Mais à ces taupes de tout pouvoir établi nous gardions rancune de leurs interpellations étroites, de leur obstruction systématique, de leur éloquence corrosive, surtout, nous ne pouvions leur pardonner leur réquisitoire contre notre Etat-major. Comme s'il appartenait à ces parlementaires jacasseurs qui s'entendaient aux choses militaires comme à la culture des choux, à cracher des crapauds sur nos chefs ! Mais, c'est vrai, la plus mauvaise roue d'un chariot fait toujours plus de bruit !

Nous pensions dans notre court entendement que, au lieu de chercher le fétu de paille dans l'œil de leurs voisins, ils eussent mieux fait de découvrir et d'enlever la poutre obstruant le leur ! Car enfin, nos échecs, si échecs il y avait, n'étaient-ils pas leur œuvre ? N'avaient-ils pas sapé d'avance l'organisation de la défense nationale par leur politique, par leur guerre à boulets rouges contre les officiers de talent, coupables de ne pas embrasser leurs opinions, par l'obtention de réformes indues, par leur propagande antimilitariste dans les meetings populaires, dans leur journaux, à la caserne même ?

Que nous les eussions admirés, si, dans le danger de la patrie, à l'instar de leurs aïeux de 1892, ils avaient plus agi que parlé.

Vraiment, le parlementarisme aura été dans nos régions un grand malfaiteur, une source de dépression morale et patriotique. Sans réclamer qu'on brûle la tribune française, nous aurions été heureux que ces parlementaires aient son 18 Brumaire, sans les conséquences constitutionnelles, bien entendu !

○○○○○

La commandanture, elle, s'emarmotait presque, ne lançant en dehors des ordres accoutumés que des communications de minime importance. Souffle imperceptible après sa respiration de phoque !

A cette époque, et depuis quelque temps déjà, la population était occupée et préoccupée par l'idée de rapatriement. Entre le passage de l'auto postale chaque matin et le coucher du soleil, c'était l'objet de toutes les conversations. Langues et jambes tricotèrent à l'envi ! Chaque seuil devint une agence de renseignements.

Comme l'on prête aux riches, l'on prêtait aux Allemands les intentions les plus malveillantes. Leurs gestes, il faut l'avouer, légitimaient, toutes les craintes. Ils nous avaient surabondamment prouvé qu'ils ne trébuchaient jamais dans le manteau tout dépenaillé de l'honnêteté, celle-ci étant faite à la fatigue depuis longtemps. Les évacués de la Somme, en particulier, se souvenaient de leur pénible voyage de juin 1916, entassés dans des wagons à bestiaux et perfidement délestés de leurs bagages précieux.

Aussi parmi les partants, les uns enfouirent leur trésor au milieu des pâtures, les autres les glissaient dans des malles à double fond, entre les semelles de leurs chaussures, dans des revers ou des doublures... Puis, comprenant que ces ruses constituaient un secret de polichinelle pour les Allemands si ficeliers, ils confièrent leurs biens, titres, bijoux, argent à des habitants.

Le 11 janvier, l'énoncé officiel des conditions de départ ne ramena pas le calme dans les esprits. Assez larges sur le prix du voyage, ces conditions étaient plutôt restrictives sur l'âge d'admission, le nombre et le contenu des bagages, les valeurs à emporter, etc. De plus, soucieux de l'hygiène et de la santé des émigrants comme de Colin Tampon, les Allemands s'ingéniaient à multiplier les inconvénients de la route. Le premier paragraphe par exemple, portait bien en vedette que l'on emploierait des wagons belges sans water-closets et invitait en conséquence à prendre des « bouteilles ou des vases de nuit ».

Enfin, d'autres départs avaient eu lieu déjà dans les environs. Les évacués de Floyon à cinq heures du matin avaient gagné la gare d'Avesnes par la neige et par un froid de loup, la plupart à pied... D'autres émigrants de Guise restaient en quarantaine à Boulogne.

Tant de conditions et d'aléas mirent la puce à l'oreille des intéressés. Ce fut alors parmi eux une rose des vents de décisions et d'indécisions.

Le 1^{er} février, c'est-à-dire, après plus de trois ans d'attente, à pied ou en charrette attelées de rossinantes, les 150 partants se rendirent au Nouvion. Le soleil saupoudrait de diamants la route blanche comme une robe de mariée. Les haies pareilles à de petits pages aux collerettes filigranées de givre, semblaient en relever la traîne gracieuse.

Les jours suivants, nous sentîmes sur nos épaules déjà trop meurtries s'alourdir la chape de nos souffrances. Notre âme, saccagée par tant de tribulations, s'embruma d'une nostalgie plus désolante.

Heureusement que notre espoir, poussé jusqu'au fanatisme, gardait une robustesse de chêne. En dépit des bourrasques de pessimisme, il tenait à notre cœur comme le gui à l'arbre. Et cette espérance continuait à être une lumière bienfaisante en notre épreuve !

Ce nouveau vide fut partiellement comblé le 3 mars par la venue de 90 hommes du Vermandois. Parmi eux, des jeunes gens de quatorze ans. Un tel mépris des droits sacrés de la famille ne nous étonnait plus ! L'an dernier, nous avions recueilli les plaintes de jeunes Lilloises séparées la nuit de leurs parents malades ou infirmes, et contraintes après un séjour

de trois semaines dans une geôle de La Capelle, à une visite sanitaire aussi répugnante qu'inutile. Ces mesures ne constituaient pas des cas isolés. Mais la conscience faisaillée de l'administration allemande était la seule à ne pas en apercevoir l'iniquité !

Même barbarie d'ailleurs à l'endroit des prisonniers de guerre, et, dans leur hypocrisie coutumière, nouvelle raison pour les Allemands de pousser des cris d'effraie contre les mauvais traitements infligés par les Français à leurs captifs !

Cette barbarie, nous la pûmes constater de nos propres yeux à l'égard des Russes parqués dans une demeure de Garmouset.

Derrière la clôture de fils barbelés construite de leurs mains, ils apparaissaient parfois. De vrais spectres au visage famélique, au corps émacié, vêtu de quelques loques ! Au témoignage des voisins, leur régime était d'une extrême sévérité. D'aucuns prétendirent que l'un d'eux avait succombé sous les coups des gardiens.

L'on devine le monde d'angoisses que suscitait le sort de ces malheureux. Quel était le traitement des nôtres en Allemagne ? Cruelle question que ne résolvait pas la réception des lettres pourtant rassurantes !

○○○○○

Nous arrivâmes au Carême. Pour le corser, puisque le logement des troupes est toujours une pénitence, à preuve que le 26 juillet 1916, l'adjudant Fiedler avait menacé la commune de beaucoup de soldats à cause de « la mauvaise tenue des habitants », le troisième bataillon du 51^{ème} d'infanterie congestionna Fontenelle durant une quinzaine.

Ce fut alors toute une série d'inconvénients d'ordre moral et matériel : tentatives de viol même sur des fillettes, appel arbitraire au lazaret de femmes et de jeunes filles, réclusion des habitants dans une chambre, voire même dans l'écurie, sur une paille, sujétion constante et promiscuité dangereuse le jour et la nuit, effluves empuantées provenant de la malpropreté des hommes et ... d'autre chose, disparition d'objets de toutes natures, linge et aliments, vol ou gaspillage de foin, ravage de clapiers, de basses-cours, d'étables, mise à sac de bûchers, démolition de maisons, enlèvement de bailles ou de claies dans les pâtures, commencement d'incendie, cris et beuglements pendant les exercices, répétitions tympanisantes des tambours, clairons, fifres, etc.

Tout de même les bonnes constatations :

Depuis l'an dernier, la mentalité des soldats avait évolué à pas de géants, témoin la mutinerie de Floyon d'une quarantaine de fantassins, le refus chez beaucoup de verser les trois marks réglementaires pour le sixième emprunt et surtout leurs conversations.

Si devant les chefs, cette mentalité se voilait encore d'un domino, il n'en était plus de même devant le civil. Ces troupiers déboutonnaient leur cœur. Oh ! Alors, les réflexions désobligeantes, les paroles haineuses, les regards courroucés, les gestes caractéristiques au passage des officiers gras et dodus, emmitouflés et parfumés comme des femmes, pelotonnés dans des voitures seigneuriales, éclaboussant de leur luxe et de leur mépris les soldats enverminés et affamés. « Officiers capitalistes, capout après la guerre ... Allemagne, Guillaume capout ! ... nous, prisonniers ! Egal ... Français ? Bonnes ! Prussiens, nix bonnes ! » Et tout un rosaire spontané de sentences à l'avenant, que la Gazette des Ardennes

se garda bien de mentionner ! Il est vrai qu'elle n'avait pas assez de place pour nous relater avec force documents, le désespoir, l'anxiété, le découragement de nos soldats, quitte ensuite à avouer que la presse parisienne entretenait par ses calomnies une telle haine contre les Allemands que « nos troupiers ne craignaient pas un quatrième hiver ».

Rien de plus naturel que ce besoin de révolte ! Il était si flagrant le contraste entre la vie de patachon des chefs et la vie de galérien des subalternes ! Elle était si brutale la discipline, si despotique l'autorité ! Mais où donc, entre chefs et soldats, rencontrer ces rapports de fraternité, apanage d'une armée « démocratique, socialiste, républicaine » comme le 5 juillet l'adjudant Fiedler caractérisait l'armée allemande ? J'avoue que, malgré la meilleure volonté du monde et avec les yeux de la foi la plus simplette, je ne les aperçus jamais !

Quand aux officiers, à quelques exceptions près, de l'aveu général, des cochons, oui, des cochons !

Ces mauvais sujets établirent leur mess chez Monsieur Achille Prissette. Sans égard pour la vieillesse et les douleurs de ce dernier, ils le reléguèrent inhumainement dans son grenier glacial. Chaque soir, ce furent goinfries, beuveries, tabagies, gueuleries, truandailles jusqu'à deux heures du matin.

Quoi d'étonnant que certains d'entre eux, absolument ivres – avions suivant l'expression des soldats – aient pris le coin de leur chambre pour des pissotières ?

La pauvre armée qu'une armée si riche en semblables officiers ! Et comme il lui seyait bien de blâmer l'inconduite de nos soldats. Vraiment, pour ne pas s'être effondrée depuis longtemps, il fallait que l'autorité représentée par ces gens fut établie sur les pilotis d'une naïveté colossale.

Enfin, après une série d'ordres et de contre-ordres, ces hommes partirent l'après-midi du 10 avril sous une avalanche de neige.

Le canon grondait terrible de la direction de la Somme, tandis que les trains, au loin, lançaient des appels stridents, semblables à des sirènes d'alarme.

Était-ce donc, après le repli des troupes allemandes, la percée du front ?

En dépit des désillusions précédentes, nous le pensions ! Le raid brillant des Alliés, les renseignements erronés que nous fournissaient sur la faiblesse des nouvelles lignes défensives de jeunes St Quentinnois, occupés à la presse à foin ; un peu plus tard, le réveil fiévreux de la commandanture marqué par une mitraille d'ordres, un redoublement de surveillance des routes le jour et la nuit, tout nous incitait à nourrir cet espoir !

La nature elle-même devenait la complice de nos illusions. Après une longue période de maussaderie, où nous avons connu l'extrême froid, nous connûmes l'extrême chaud. Nous croyions que c'était pour la réception prochaine de nos soldats que les pâtures étalaient leur robe de moire étincelante et que les arbustes, où fusait la chanson perlée des nids, déployaient leurs ombrelles de fleurs aux traînées de parfum...

Pour que nos rêves s'effeuillent à nouveau, il fallut que de longues semaines succèdent aux longues semaines !

ooooo

La commandanture, après ce premier désarroi, retrouva son assiette. Mais elle avait changé de titulaire. Tolke, trop pusillanime, assurait-on, avait été disgracié. Et ce qui donna corps à cette rumeur, c'est que son successeur, Von Oppen, ne se montra rien moins qu'un tyran ! Il s'empressa de faire siennes les paroles de Weiss : « Il y a d'abord les abus que je vais continuer. »

Sous sa férule, nous eussions certainement connu les plus sombres de l'invasion, car il préparait, entre autres choses, la désorganisation de la vie familiale. Il n'eut que le temps de se livrer à son sport favori, bien fait, il est vrai, pour tenter une âme noble de soldat, à savoir la fouille des maisons et des pâtures !

Malheureusement, son successeur, quelles que furent ses intentions humanitaires, se trouva dans l'impossibilité de les réaliser.

L'inspection générale avait répandu dans la région des agents de la police secrète, vrais mouchards, dont les rapports contre le civil et le militaire passaient par-dessus la tête des autorités elles-mêmes. Cette omnipotence, si elle paralysait l'action parfois bienveillante de ces dernières, par contre, chauffait à blanc le zèle de ces ambitieux, avides d'avancement ou de décorations.

La période suivante fut donc marquée par une recrudescence d'ennuis. L'administration fit une cuisine monstre de décrets, d'ordres toujours farcis d'amendes, véritable olla-podrida dont nous couvriions tous les frais.

Il ne se passa plus un seul jour sans réquisitions. Et celles-ci, même pêle-mêle, d'une façon désordonnée, où l'on ne voyait que le doigt du caprice. Et cependant, le magasin central du Nouvion regorgeait de toutes sortes d'objets ! Mais l'administration n'en avait cure ! Elle laissait moisir quantités de choses, trouvant plus expéditif de réclamer à nouveau des articles de ménage, de la lingerie, que de les rechercher dans le tohu-bohu des dépôts. D'ailleurs ces levées permettaient aux officiers et aux soldats d'emporter de précieux colis en Allemagne ou de satisfaire les convoitises de leurs créatures ;

Aux réquisitions ordinaires s'ajoutèrent les réquisitions de barattes, de moules à fromage, de fils de fer, voire même de peaux de chat. Glanés toutefois sans importance en comparaison des javelles recueillies ensuite ! Parmi ces dernières, la fourniture de trois mille sacs « neufs ou vieux, intacts ou mangés par les rats », puis de deux cents matelas de laine. Seuls, les vieillards et les malades purent conserver le leur. Mais, le 17 août, ce privilège leur fut enlevé. L'on ne délivra pour tout le village que cinq autorisations.

Le 15 juin, réclamation de toutes les bouteilles. Chaque ménage avait la faculté d'en conserver une quinzaine. Une pyramide de « verres » encombra plusieurs mois la place de l'église. Je sais des enfants qui prirent un singulier plaisir à en faire un massacre énorme !

Le 26 juin, comme si les rafles antérieures n'avaient pas assez rapporté, livraison de suspensions, de cuivres, de bronzes, d'objet d'art. Et bien que l'on ait répondu à cette injonction, des soldats, les 2 et 3 juillet, fouillèrent les demeures de fond en comble et volèrent chandeliers, pendules, statuettes. Et, suprême délicatesse, ils contraignirent le garde-champêtre à conduire au Nouvion le produit de leurs rapines, tandis que, eux-mêmes en petite voiture, regagnaient leur cantonnement.

Insatisfaite, la commandanture envoya les 17, 18 et 19 août, des soldats sonder les fosses. Bicyclettes, cannes en cuivre, revirent le jour. Ces découvertes servirent de prétextes à des amendes.

Mais ces soldats, bien qu'ils se crussent aptes à deviner les cachettes comme les cochons à flairer les truffes, ne se risquaient plus que rarement à fouiller les jardins. Certains mécomptes les avaient rendus méfiants. Plusieurs fois, en effet, après avoir retourné la terre dans l'espoir d'exhumer des trésors, ils avaient mis au jour ce quelque chose dont Cambronne claironnait autrefois le nom. Ils n'aimaient pas, on le conçoit aisément, retomber dans cette déconfiture ou ... confiture ;

Ce n'est pas tout ! Les Allemands grillaient probablement du désir de laver par des actes, toujours marqués au coin de la légalité, l'injure infamante que Cohn, député au Reichstag leur avait lancée au visage dans la séance parlementaire du 15 mai, quand il leur reprochait de passer aux yeux du monde pour une « bande de voleurs nationalement organisée ».

Pour ce faire, ils demandèrent le 14 août l'état des cloches et des orgues. Mais, contrairement à ses sœurs des clochers voisins, notre « Louise-Victoire » ne fut pas expulsée de son nid pour les usines Krupp... Le 25 de ce même mois – ils étaient vraiment en veine de mesures légales – ils visitèrent les cimetières « pour les bronzes et les cuivres » Sale et d'ailleurs infructueuse besogne dont s'acquitta un officier !

« Les faits, je les méprise », a dit un philosophe. Ces faits, la Gazette des Ardennes du 27 février 1918, les nia dans d'hypocrites protestations.

Il convient de noter que toute contravention à ces ordres, toute tentative d'échapper à de semblables exactions, était punie d'amendes plus fortes que jamais. Que l'on juge de leur rapport, quand toute infraction à la dépense d'un douzième de litre de lait par tête et par jour, pouvait être punie d'un an d'emprisonnement et de 3000 marks d'amendes.

Singulièrement pratique pour un peuple embarrassé de ses inépuisables richesses ! Encore un peu, et nous eussions pensé que les emprunts mirifiques de l'Allemagne étaient en majeure partie couverts et par les sommes que les officiers, dans leur zèle chevaleresque de rester embusqués, souscrivaient d'une manière chronique et chromatique, et par cette crue d'amendes !

L'émission de bons communaux, faite autrefois sur l'initiative et sous le contrôle des autorités françaises, désormais entreprise exclusivement par l'autorité allemande, alimentait encore la caisse impériale.

D'une part, quelle valeur accorder à ces bons, quand les nôtres portaient en caractères gras la mention inexactement orthographiée « Fontenelles » ? D'autre part, quelle créance

ajouter à la déclaration du montant des diverses émissions ? La ponctualité avec laquelle, contrairement à leurs habitudes antérieures, les Allemands payaient le salaire des ouvriers, les réquisitions de lait, de beurre et de bestiaux, légitime tous nos soupçons sur l'honnêteté de ces opérations financières.

Charles-Quint disait déjà : « si vous mettez le plus petit fardeau sur la conscience de l'Allemand, il regimbe. » Fidèle à cette ligne de conduite, il regimbera contre cette accusation de faussaire. Mais, nous ne serons pas dupes de ces manœuvres.

Les impôts formaient une autre source de revenus d'un débit abondant et malheureusement trop assuré.

Les Allemands, toujours sous le couvert de l'article 49 de la convention de la Haye, réclamèrent des contributions exorbitantes. Alors que, en temps de paix, la Commune est grevée d'une imposition de 20 000 francs, la commandanture exigea pour le 5 mai un versement de 45 000 francs. Une berluque, quoi ! Cette somme, on la porta le ... 4. Après trois ans bientôt de réquisitions de toutes sortes, de vols, etc, n'était-il pas naturel de se laisser tirer ainsi l'oreille ? ... A titre d'intérêts, moratoires, sans doute ? , la commandanture nous frappa aussitôt de perquisitions, d'amendes, de rafles de beurre.

Première invitation à la valse des ... écus : pour le 6 août, nouvelle imposition de 58000 francs.

Cette fois, c'en est trop ! Tartarinade alors d'exclamation, de résolutions in petto qui ne vécurent à l'instar des roses que l'espace d'un matin ! La hantise de la prison congela à 250 et quelques degrés ce zèle passager. L'on paya donc en retournant, sans en référer aux intéressés, les fonds que la commandanture venait de verser pour l'acquittement des fournitures de lait.

Enfin, au début de décembre, imposition de 115 900 francs. Ce qui portait à 220 000 francs environ le chiffre des contributions pour l'année 1917.

L'on ne joua plus la parodie de l'indignation. Sous prétexte que les autres communes, ô le panurgisme municipal !, acquitteraient leurs impôts, prétexte d'ailleurs que chaque municipalité mettait en avant, l'on paya ! Pour récupérer cet argent, la municipalité taxa les herbagers « d'une somme correspondante aux sommes reçues pour le lait et les bêtes payées depuis le mois de juin 1917 ». Et afin que les capitaux rentrent plus facilement elle ajouta, de son propre chef, encore qu'elle ait attribué cette menace aux autorités ennemies, que « la liste des personnes qui ne paieraient pas l'impôt demandé serait fournie à la commandanture. »

Bien que je sache que « tout arrive », j'avoue que je ne m'attendais pas à l'adjonction de cette dernière clause. Si madame Roland revenait, elle n'aurait plus sujet de se plaindre, on le voit, comme autrefois à Bancal des Issarts, de la faiblesse des municipalités !

Toutes ces sorties d'argent mettaient à sec la caisse du ravitaillement, engloutissaient les paiements de fournitures faites par les herbagers. Egalement, elles nuisaient à la distribution régulière des secours aux femmes et enfants de mobilisés.

Ainsi, jusqu'au 15 juin 1915, il n'y eut aucun versement d'allocation. A partir de cette date jusqu'au 7 novembre, une femme et un enfant recevaient avec leur pain une somme

totale variant de 4 à 5 francs par mois. Cette allocation fut portée à 20 francs jusqu'au 2 octobre 1917, et dès ce moment, à 30 francs. C'était sûrement pratiquer une économie à rebours qui souleva bien des plaintes légitimes, des réclamations trop justifiées ! ...

Les Allemands exploitèrent avec le même scrupule de conscience et le même respect des lois internationales, le capital humain !

Sur une plus vaste échelle que l'an dernier, ils décrétèrent l'obligation du travail. Et comme il convenait à une nation essentiellement humanitaire, les premières victimes furent des enfants. Comme à Cartignies cependant, ils n'arrachèrent pas à leur famille des garçons et des filles de 12 à 15 ans, pour les occuper au loin à des travaux agricoles sous la surveillance des Prussiens et dans une ignoble promiscuité. Mais dès le 29 avril, bien que le 23 ait eu lieu la réouverture des classes, ils contraignirent nos écoliers à « réparer les muternes ». Un peu plus tard, le 23 juin, après l'envoi des notices kilométriques sur la manière de récolter les orties, ils les employèrent à cette besogne. Le 29 juillet, ils les réquisitionnèrent à nouveau pour la cueillette des fleurs de sureau, puis pour celles des mûres.

Les habits et les chaussures manquaient. Les enfants n'avaient pas la vocation de marcher pieds nus à la mode de Socrate, d'autant plus que, meurtrissantes, les ronces et les épines tapissaient la forêt. Mais cette considération était le cadet de leur souci ! ... Ils ne s'inquiétaient pas davantage des accidents possibles dont s'effrayaient les parents. A l'instar de leur chancelier Bechmann, ils avaient perdu toute sensibilité.

Ces mesures oppressives de l'enfance, elles aussi, ne rencontrèrent pas d'opposition. Vraiment, nous ne pourrions pas faire nôtres les fières paroles de Carayon-Latour « Le courage et la résistance des opprimés ont été à la hauteur de la violence et du cynisme des oppresseurs ». Il est vrai que l'on exerça une pression bien propre à briser toute velléité de résistance !

En effet, l'un de ces ordres, au lieu d'être communiqué selon l'habitude, par voie d'annonce, fut transmis par le garde à chaque enfant, la première fois à 9 heures, la seconde à 10 heures et demie du soir et non, sans que soit agité – gratuitement – le spectre de la prison et de l'amende ! De plus, les mêmes hommes – dont je ne souligne pas le caractère – qui avaient blâmé les herbagers de leur refus de verser la taxe à eux fixée pour le paiement des impôts, ces mêmes hommes reprochaient aux parents et particulièrement aux fonctionnaires, leur refus de fournir leurs enfants. Singulière conception du devoir envers la patrie que ne partageaient pas des ... Allemands, puisque, à l'apparition de ces ordres, ils rougissaient de honte et gémissaient, craignant que, après cela, « ils ne puissent plus jamais revenir en France ».

Chose inconcevable, femmes et jeunes filles de Fontenelle ne furent pas inquiétées, alors que du Nouvion et de Floyon, des ouvrières venaient en masse, par tous les temps, travailler au bois, à la presse à foin, à la récollecion des fruits, heureuse encore d'échapper à la déportation aux environs de Marle. Dans ces communes des mères de famille se trouvèrent ainsi dans l'inhumaine obligation de délaissier leur enfant encore au sein !

Fontenelle ne connut pas cette tyrannie. Les autorités se bornèrent à demander parfois des femmes pour le nettoyage des locaux ou pour le lavage du linge des soldats, et à réclamer de toutes qu'elles se livrent aux soins de la ferme et aux travaux des pâtures, car « toute personne rencontrée dans la rue, d'après l'ordre du 15 juillet, serait envoyée en colonne ».

Les hommes eux, ne trouvèrent pas grâce. On les réquisitionna avec la même désinvolture qui si l'on avait réquisitionné des balais. Hier, pour la scierie ; aujourd'hui, pour la forêt ; demain pour Maubeuge, il en fallait toujours. Le cynisme des autorités s'affiche plus particulièrement dans ces recrutements. Elles ne tinrent compte ni des aptitudes, ni de la situation des intéressés. On employait des étudiants à des terrassements ; l'on séparait un père de famille de ses enfants et de sa femme à la veille d'une nouvelle maternité !

Et toutes ces mesures, probablement pour le plaisir si cher aux Allemands, s'il faut en croire l'un des leurs, Curt Wigand, « de faire du mal aux autres ». Car enfin, la raison par exemple de ces envois à Maubeuge, quand de cette ville, l'on expédiait des civils dans nos régions pour exécuter ici les mêmes travaux que les nôtres là-bas !

Les autres hommes, aidés de femmes et de jeunes filles, fanèrent. Mais au lieu de les laisser à leur propre initiative, les Allemands qui possédaient à un rare degré ce que Courteline appelle « le sens du non-sens » les dirigèrent avec la compétence d'hommes qui brident un âne par la queue.

Par suite, et aussi parce que les ouvriers ne « se la foulaient pas », les travaux languirent jusqu'à la fin d'octobre. Si cette lenteur eut l'inconvénient d'augmenter les dépenses communales, elle eut du moins le gros avantage de diminuer la quantité et la qualité de la récolte.

Ces travaux devenaient de plus en plus pénibles à cause du manque de vivres, de boisson et de ... tabac !

De viande, à part le frigo du ravitaillement, l'on ne mangeait plus que par cœur, je ne compte pas en effet, vu leur aléa, ni les 160 grammes de bœuf - graisse et os compris - que les Allemands nous octroyèrent trois ou quatre fois, soit en signe de réjouissance à la veille des grandes fêtes, soit à titre de récompense, parce que Fontenelle « entretenait soigneusement les chevaux », ni les trop rares lapins de garenne, lièvres, chats pris au « laceron » ni les veaux de quelques semaines ... mort-nés.

Cette disette de viande, ni les légumes de la Croix Rouge Belge, ni la récolte indigène ne la compensaient. Et cependant, l'on avait agrandi les jardinets, ensemencé les plates-bandes, toutes ébahies de produire carottes, navets, poireaux, etc. L'utile avant l'agréable. Cette déchéance, au rang de potagers des jardins d'agrément n'allait pas toutefois sans jeter un peu de mélancolie, d'autant plus que des ouvriers, lors de la création d'une ligne téléphonique en 1915, avaient stupidement émondé, ici, des sapins pour ne plus laisser à la cime d'une hampe démesurée qu'une vague houppette, sorte de pavillon chinois.

Malgré une culture intensive, la production fut minimisée et par les réquisitions et par les vols. Pissenlits, parelles, langues de bœuf trompèrent la faim jusqu'à l'apparition des pommes de terre et des choux-navets, malhonnêtement vendus, ceux-ci 100 francs, celles-là 200 et 250 francs les 100 kilos, alors que en ration trop exiguës, la Croix Rouge Belge les fournissait respectivement à 10 et 30 francs. Je mentionne le plat de gala, le fameux pâté de guerre. C'était un composé de haricots décortiqués, de riz, de lard, de biscuit « Victoria », le tout aromatisé de fines herbes.

La boisson, pour beaucoup un souvenir ! La fourniture presque intégrale des pommes avait amené la rareté, donc la cherté du cidre ... l'alcool, le vin ? Pour presque tous, des équations insolubles ! ... le café ? Il y a belle lurette qu'on l'avait remplacé par une mixture de mokaline, de torréaline, de glands, de grains d'orge, de maïs et d'avoine grillés. ... Cette boisson amère, on la buvait encore « à la ficelle » pour ménager le sucre de la C.R.B., le sucre commercial valant jusqu'à 35 francs le kilo.

Quant au tabac ? Une fumée ! Pourtant les enragés - et c'était le grand nombre ! – bourraient leur pipe d'un mélange de fleurs de trèfle, de feuilles de marronnier ou de noyer, de « padames » d'un parfum douteux.

Si la faim est mauvaise conseillère - et la multiplicité des vols le prouve – elle ne fut jamais du moins une cause de dépression morale. En effet, après les rêves de délivrance ébauchés à la suite de l'entrée en guerre de l'Amérique et de la Chine, ou encore des offensives glorieuses sur la Somme et sur l'Isonzo, que, entre parenthèses, la Gazette nous représentait comme des défaites, non plus colossales, mais « catastrophales » Pour nous, quoique les événements militaires de fin d'année ne nous aient apporté que déceptions sur déceptions, nous ne perdîmes pas confiance. Notre espoir surnageait comme le liège sur l'eau. Et la monotonie des grises journées d'automne, le spectacle des pâtures chagrines et des frondaisons en berne, rien ne put effriter notre conviction ! Selon le conseil de Platon, nous continuâmes, au grand ébahissement des troupes, à nous enchanter de nos belles espérances.

Ce n'est pas à dire que la guerre n'ait pas engendré quelque lassitude, partant, le désir de la paix ! Ce désir même s'accroissait. Mais, en dépit d'errements particuliers, cette paix, plus que jamais, nous la voulions française !

Et cette volonté populaire explosa de façon caractéristique, quand, le 19 août, parût l'appel du Pape. Mal compris, il déclencha de violentes colères et valut à son auteur des accusations imméritées. N'allait-on pas - singulière aberration ! – le taxer de connivence avec l'ennemi ?

Rien d'étrange que ce désir de paix ! Le moyen qu'il en fut autrement à l'annonce de tant d'hécatombes humaines et de tant de ruines artistiques, devant la marée toujours montante de l'immoralité, à la perspective des noirs horizons qu'estompait à nos yeux la poursuite des hostilités ! ... Et puis, la guerre nous avait frappés plus directement cette année. Nos richesses et nos ressources s'évanouissaient de plus en plus ... Des télégrammes de la Croix Rouge nous annonçaient la mort du Lieutenant Henri Létot et d'Ernest Mercier ... Enfin, le dimanche 3 juin, la commune avait été le théâtre de l'assassinat d'un soldat du 5^{ème} de ligne, Auguste Simon, hospitalisé chez Monsieur Lemaire du Défriché.

Dans quelles circonstances ce soldat trouva-t-il la mort ? On ne le saura jamais exactement. L'éloignement de ses hôtes à l'heure du crime a laissé le champ libre à la version allemande.

Dans sa déposition, le brigadier de gendarmerie avoua donc que, étant entré dans ladite demeure, il avait surpris sa victime, suivit alors une lutte acharnée à laquelle mit fin l'intervention d'un second gendarme. Quatre balles de révolver l'auraient cloué sur le pavé.

L'étude minutieuse des lieux, la reconstitution de la scène d'après la version précitée, l'inintelligent trucage, imaginé par les deux gendarmes, pour écarter tout soupçon de crime,

l'absence d'ecchymoses sur le cadavre, tout dément ce témoignage officiel ! A défaut de ces preuves matérielles, le caractère du brigadier, sa brutalité légendaire, ses menaces de mort adressées sans raison à l'un de nos concitoyens, une heure avant cet attentat, créeraient un faisceau de présomptions en faveur de ma conclusion.

Et pour le dire en passant, je m'étonne que parmi nos populations si vindicatives, il ne se soit pas rencontré un homme pour abattre cette bête enragée. Par contre, je ne m'étonne nullement qu'un tel acte n'est pas déclenché le déplacement de son auteur. L'un de ses collègues avait tué naguère un jeune homme de Prisches. Un officier, de la race de ceux qui nous disaient : « il faudra vous estimer heureux, si on vous laisse les deux yeux pour pleurer », et qui avait juré de se venger sur le civil de la perte d'un bras, avait brisé à coups de pied les côtes d'un malheureux. Or, ni l'un ni l'autre ne furent inquiétés ! Ce silence de l'administration ne constituait-il pas une incitation à l'assassinat, aux sévices arbitraires ? N'encourageait-il pas notre Pandore à continuer à faire la roue, sans qu'il puisse songer, dans sa grotesque présomption, qu'il nous dévoilait par la même toute son ignominie ?

Le soir de ce dimanche, l'identification de sa victime établie, le brigadier revint en personne arrêter Monsieur Lemaire. Il n'appréhenda le fils que le lendemain.

Contrairement à nos prévisions, la commandanture accorda l'autorisation d'inhumier à la double condition « qu'il n'y ait pas de manifestation et que j'observe rigoureusement le culte en m'abstenant de toute dissertation sur les causes et les limites de l'accident ».

Le mardi, une assistance compacte accompagna ce malheureux soldat à l'église et au cimetière.

Cette affaire n'en resta pas là ! Les Allemands, au lieu de se cantonner dans la poursuite exclusive des deux inculpés, essayèrent d'y englober le plus d'incriminés possible. Le but de cette tentative n'échappe pas à ceux qui pratiquèrent le régime si ... touchant de la commandanture. Ce torrent rêvé d'amendes, grossi de 3 500 francs infligés aux villages de Fesmy, de Boué en punition des bombardements partiels des dépôts de munitions par nos avions, aurait enrichi le butin de la quinzaine. Et surtout quel moyen efficace pour les officiers d'obtenir une décoration ! Car chez eux, comme aurait dit Courier, l'on est quelque chose en raison du mal qu'on peut faire.

Aussi, sous prétexte d'un léger écart entre le nombre de rations réclamées au comité du ravitaillement et le chiffre d'ailleurs assez flottant sur la population, la municipalité, pendant une quinzaine, fut sur la sellette, les livres de comptabilité furent épluchés.

Enfin, la complicité de la commune écartée, Monsieur Lemaire fut condamné à 7 ans de prison et à 7 000 marks d'amendes, indépendamment des bons de ville confisqués auparavant, et son fils à 18 mois. De plus, la commandanture fit main basse sur le mobilier et le mit à l'encan.

Pour assurer le succès de cette vente, elle placarda partout des affiches et facilita la circulation. De cette liberté, beaucoup en usèrent pour leurs affaires personnelles, si bien que s'il y eut de nombreux piétons sur les routes, il ne se trouva pas un seul adjudicataire à la vente. Un four complet dont toute la région se gaussa !

Cet incident douloureux avait son côté réconfortant. L'offre d'un gîte et d'un couvert à une époque où les menaces de mort planaient sur les recéleurs de soldats et où les vivres peu abondantes étaient d'une cherté sans pareille, constituait un acte de désintéressement d'une valeur exceptionnelle.

Voilà qui balayait certaine misanthropie éclosée dans des âmes dont le patriotisme, selon la parole de M. de Mun, n'avait de refuge que dans le silence ! Voilà qui réconfortait certaines énergies abattues par le spectacle de tant de « couardises » ! Voilà aussi qui jetait momentanément dans l'oubli les vilénies des dénonciateurs !

O l'engeance exécrable que celle des délateurs ! Est-ce que l'on ne devrait pas marquer au fer rouge ces nouveaux Caïn ? Ne serait-ce pas faire œuvre de salubrité publique que de priver de tels individus de leur titre de citoyen, de leur refuser le nom de Français ? Des êtres dont la conduite soulevait de dégoût nos ennemis eux-mêmes, devraient être à jamais cloués au pilori de l'opinion.

Durant l'invasion, l'on aurait dû les mettre en une perpétuelle quarantaine, les exclure de toute société comme des lépreux, tramer autour d'eux l'implacable conspiration du silence ! Hélas, par crainte ou par absence de toute dignité personnelle, dans l'espoir de faveurs ou d'immunités, il en était trop pour frayer avec eux, pour développer leur commerce, quand ces derniers étaient les tenanciers - ou les tenancières - de cabarets plus ou moins louches.

Quelle nausée vous prend à la pensée que des Français, par pure chiennerie ou pour d'autres raisons, entraînent dans ces bouges infects, et, entre deux alcools, se contentaient des restes des Prussiens, officiers ou soldats !

Mais jetons le voile sur ces hontes. Aussi bien, le chancre de la délation et de la débauche, en dépit des insinuations calomnieuses des commandantures, n'était pas endémique. Pour le contrebalancer d'ailleurs germèrent de nombreux dévouements.

Témoin, M. René Moreau, qui, après trois ans de claustration volontaire dans un réduit en compagnie de Messieurs Alphonse et Paul Ducrot, fut dit-on livré aux Allemands et paya de trois mois de Sedan et de mille marks d'amendes, son désir d'échapper à l'ennemi ... Témoin M. Gaston Taccoën qui, théoriquement d'abord, par une lettre d'une belle crânerie, pratiquement ensuite par la fuite, se soustraya temporairement à l'obligation du travail ... Témoin Messieurs Pierre Camus et Georges Duprez et deux autres jeunes évacués, qui, dans leur volonté, selon le vers du poète, de « tailler en drapeau l'étoffe de leur vie », tentèrent de gagner la France par la Hollande ... Témoin enfin, Monsieur Paul Moricourt qui, en différentes circonstances, grâce au cachet de la commandanture qu'il m'opposa sur blancs-seings, me permit de confectionner des passeports et de continuer ainsi l'œuvre si patriotique de Miss Cawell, longtemps après sa disparition.

Dans l'affreux rachitisme des âmes, dans le brocantage éhonté des consciences, de tels exemples étaient des sources de réconfort !

Le 1^{er} janvier 1918 ! C'est donc le chiffre fantastique de 1222 jours d'invasion que nous atteignons ! Chose surprenante, cette date distille moins de tristesse que ses sœurs aînées !

Ce phénomène, faut-il l'attribuer à l'anesthésie partielle de notre sensibilité par suite de notre accoutumance à la douleur ? Je ne le crois pas. Si tel est notre état d'âme, c'est qu'une confiance sans bornes ruisselle en tout notre être, c'est que la certitude d'un dénouement rapide et glorieux enveloppe nos horizons comme d'une blonde caresse.

Toutes les conversations reflètent cette résurrectrice assurance. L'on se plait à considérer comme des sondes préparatoires à des opérations de grande envergure et les succès des Français près de Chavignon et l'avance des anglais sur Cambrai. L'on commente comme un signe de crise économique à son paroxysme les démarches de plus en plus nombreuses des officiers et des soldats pour trouver, en échange de tabac ou de sucre, quelques denrées alimentaires : riz, graisse, lard, etc. ... et comme une marque d'affaissement moral leurs relations prolixes sur la misère chez eux.

En attendant cette délivrance, nous fûmes envahis les premiers jours de janvier par des troupes de toutes armes. Et pour faciliter leur logement, quelques-uns des évacués de Ribemont, arrivés depuis le 25 octobre dernier quittèrent leur refuge.

La neige, après une période de beau temps apparut à nouveau. Jours et nuits, le canon gronda violemment.

Le 5 janvier, le commandant du Nouvion eut un successeur.

Celui-ci était l'ami du Général Huttier qu'il suivait comme le roquet son maître. Tout de suite, dans ses relations avec le civil, il affecta une rondeur qu'il avait au physique. Presque à tu et à toi, il conversait, ou plutôt monologuait, heureux de jeter de la poudre aux yeux par l'étalage de ses titres et qualités. A l'en croire, il n'existait au monde salon aristocratique où il n'ait fréquenté. Généraux, rois empereurs, évêques, cardinaux, pape, voilà ses intimes ! Et il causait d'eux comme de frères de lait ... Mais le plus beau fleuron, c'était sa parenté avec Sainte Elisabeth de Hongrie. « Faut-il se crever la poitrine, à force de se gonfler d'importance, disait autrefois Perse, parce qu'on est le millième descendant d'une famille étrusque ? »

Pour tous, ce fut la praline des commandants !

Aucune ordonnance vexatoire ! Dans son carquois, il ne trouva que des ordres de l'importance de ceux-ci : prendre toujours la droite de la route, éviter de jeter de l'eau dans la rue, veiller à la propreté des cabinets.

Hélas ! Que ne persista-t-il dans cette voie !

Cette crème de commandant surfit en effet comme une vieille frangipane ! Cette praline, sous le sucre de son apparente bonté, ne cachait qu'un gland ! Car ce commensal de l'Empereur, cet hôte du Pape, ce descendant de Sainte Elisabeth, ressemblait au dernier des reîtres !

Il se piquait le nez à rendre jaloux ce grognard qui demandait à Napoléon « une seconde gueule ». Seul, ou flanqué de son adjudant, il s'introduisait chez les habitants, sans les prévenir ni les saluer. Dépourvu de toute élémentaire pudeur, il ne se gênait pas pour faire concurrence devant les civils au Manneken-Pis de Bruxelles... Brutal comme un soudard, il menaçait une femme de brûler sa maison et d'envoyer son mari en colonne, si elle ne lui dévoilait pas sa cachette de vin. Et ce Tartuffe qui avait retenu sa place à l'église, ordonnait

l'enlèvement des cloches sans apporter à cette œuvre inique les ménagements en son pouvoir !

N'est-ce pas le cas de répéter que « la noblesse de ses ancêtres et de ses amis devenait le flambeau qui illuminait ses infamies » ?

Il ne tarda donc pas à laisser tomber le masque. Le laideron ! Ce fut alors une succession ininterrompue de réquisitions, entre autres le 14, de quatre chambres à coucher, puis, il occupa des femmes à la presse à foin et des enfants à l'enlèvement des muternes. Le 11, il exigea la liste des femmes et des enfants aptes au travail.

Cette dernière mesure indiquait clairement que nos ennemis embrigaderaient toute la population.

Beaucoup de personnes, dans ce pressentiment, avaient demandé leur rapatriement. Même la pensée tyrannique de leurs intérêts, les sentiments si vivaces de la famille, les bruits aussi qui s'accréditaient d'une longue quarantaine en Belgique, rien ne put fléchir leur résolution !

Et le 1^{er} février, à quatre heures du matin, dans le brouillard glacial, elles se rendirent au Nouvion pour n'en partir que vers minuit.

Hélas ! Les craintes d'un séjour prolongé en Belgique ne se réalisèrent que trop, puisque le départ définitif eut lieu fin juin et courant juillet.

Certains évacués, dévorés d'ennui, anémiés par la faim, plutôt que de se consumer dans cette mortelle attente, préférèrent, bravant défenses et menaces, revenir dans leur foyer, qu'ils trouvèrent pillé, saccagé ou occupé par les troupes⁶.

Au début de février, une fièvre de cheval atteint la commandanture. Officiers et soldats, comme s'ils avaient une fourmilière aux talons, de se multiplier, afin d'assurer et le logement et la sécurité des troupes.

A cette double fin, quoique les maisons numérotées portent bien apparente, une feuille avec la mention du nombre d'officiers, de soldats, de chevaux à héberger, ils opérèrent coup sur coup de minutieuses révisions. Egalement, bien que les habitants - à l'exception des enfants au dessous de douze ans - soient munis d'une carte d'identité - d'antiquité selon l'expression de quelques braves gens -, avec photo et signalement détaillé ils se livrent à des appels et à des recensements réitérés.

Autant de besognes inutiles, mais bien propre, on l'avouera, à liquéfier de reconnaissance les cœurs les plus granitiques ! Et bien ! Pas le moins du monde ! Tant de sollicitude de la part des embusqués laisse les troupes du front aussi froides qu'un rat devant un monceau de plâtre ! Elles n'affichent envers eux que mépris !

Aussi c'était d'une cocasserie à dérider le grand Lama lui-même que de voir nos bourreaux de tous les jours, galonnés ou non, se rapetisser, se ratatiner, ramper comme des bassets devant eux ! Même les gendarmes, maintenant penauds comme des diables que l'on

⁶ Il me plaît de signaler ici, en l'assurant de ma profonde gratitude, la famille Broux de Noirhat, près Bousval, qui fut pour nos malheureux rapatriés une véritable providence matérielle et morale.

aurait immergés dans un bénitier, la figure hier vermillonne d'orgueil, aujourd'hui toute ivoirine de peur, s'éclipsaient, n'emportant de leurs enquêtes en allegretto que menaces et quolibets de la part des troupes.

Au départ des troupes, Dieu quelle revanche ! Le civil redevenait leur tête de Turc. Maintenant, arrogants et brutaux, ces Pandore allongeaient leurs enquêtes en un andante désespérant. Jeu cruel du chat et de la souris. Résultats ? Des voies de fait et des amendes.

Sans recours sur les soldats voleurs de veaux par exemple, les propriétaires spoliés se voyaient encore frappés d'une amende de 300 marks. Et cette punition, la justice militaire, élastique comme le front d'Hindenburg, l'augmentait, lorsque discrètement, l'on formulait en appel contre les délinquants une accusation étayée pourtant sur des preuves irrécusables.

Salir une conscience blanchie à la chaux vive la culture allemande, quel crime !

Monsieur Amasse du Nouvion l'apprit à ses dépens. En guise de consolation pour la perte de son fils, mortellement blessé d'un coup de hache, qu'un soldat pris en flagrant délit de vol lui avait asséné, il reçut pour cette accusation une amende de 1000 marks ... De même, les personnes « assez criminelles » pour prétendre que leurs concitoyens avaient été blessés, non par des bombes d'aéroplanes, mais bien par des obus de canons antiaériens, furent emprisonnées.

Seuls, et toujours, les Allemands ont raison ! Une foule de preuves éclatantes, de documents irrécusables, de faits indéniables, tout cela, un atome devant l'affirmation toute gratuite d'un Allemand ! Depuis la Réforme, chaque individu ne se croit-il pas le Paraclet en personne ?

Eh bien, ce régime rencontrait pourtant des citoyens qui, sans s'en accommoder, le subissaient sans dignité. Il s'en trouva qui, par exemple, à la suite de perquisitions pendant lesquelles les gendarmes, virtuoses du cynisme, les avaient enfermés dans une pièce ou forcés à tenir la bride de leur cheval, s'abaissaient à les prier d'accepter un verre de cidre. L'on vit pis encore ! Des parents, frappés eux-mêmes d'amendes, et dont les enfants subissaient des peines d'emprisonnement, recevaient chez eux, juge et officiers, leur confectionnaient des gaufres et festoyaient avec eux !

Ces tristes Français, semblaient rivaliser de soumission et de faiblesse ... L'histoire romaine nous apprend qu'un empereur voulait mourir debout. Est-ce donc que le peuple roi voulait vivre en rampant à plat ventre au point de mettre à nu ses boyaux ?

∞∞∞∞

Le 14 février vers quatre heures, tandis que, convoqués pour un appel, les hommes attendaient le commandant - attente qu'ils auraient pu prolonger jusqu'aux calendes grecques - déboucha de la route de Papeux un détachement du 305^{ème}. Le lendemain, des pionniers s'installèrent au Garmouzet. Le 20, le 59^{ème} d'artillerie arriva pour séjourner jusqu'au 10 mars.

Autant de maisons, autant de casernes.

Et ces messieurs s'adjugeaient parfois toutes les pièces, laissant gracieusement à notre disposition un vague réduit. Question de chauffage, de cuisine, d'hygiène, de repos pour l'habitant, ils s'en souciaient comme de leur première chemise !

Plus que jamais se multiplièrent les vols. Les pionniers s'introduisaient dans les caves, en faisant sauter les barres des soupiraux, voire même des pans de mur. Et les officiers, sous les fenêtres desquels s'opéraient de telles effractions, n'entendaient rien. Qu'il est donc profond le sommeil des justes !

Toutes ces soustractions ? Mais des vétilles en comparaison des vols officiels commis sur une vaste échelle ! Du 21 au 25, en effet, ce fut un défilé d'autos, absolument bondées de mobilier !

Ces enlèvements, nos ennemis les exécutaient-ils afin d'abriter les richesses de nos pays, de telle sorte que nous aurons l'agréable surprise de rentrer en possession du moindre objet aussi soigneusement matriculé qu'un Gallé ou un Tanagra ? Le passé ne nous permettait pas une telle illusion ! En vérité, cette guerre-là, pensais-je, mais c'est un déménagement !

Jusqu'aux aumôniers catholiques qui se livraient à des perquisitions dans les églises ! Et ici, je vise M. Steigmüller de Munich, en résidence à La Capelle. Prenant pour une théorie à mettre en pratique la définition de la guerre d'après Saint Augustin comme le singe de la fable prenait le Pirée pour un homme, il réquisitionnait les métaux des sanctuaires plus minutieusement que les soldats.

Les églises en effet, pas plus que les cimetières ou les maisons particulières, n'étaient à couvert par le règlement de La Haye ! La nôtre avait subi déjà deux visites.

Le 15 février, une circulaire enjoignait aux communes de livrer les cloches au magasin du Nouvion à la date du 21. Ni les démarches de la municipalité, ni les miennes, en vue d'éviter cet enlèvement, ou tout au moins d'exempter la population d'une semblable besogne, n'eurent le moindre succès ! Comme il convenait évidemment à un familier du Pape, à un descendant de Sainte Elisabeth, le commandant réitéra son ordre d'une façon plus cassante.

Le manque d'outillage heureusement épargna cette douloureuse corvée à la population. Les pionniers, tout désignés pour cette œuvre, éventrèrent la voûte de l'église au-dessus de la tribune. Par cette plaie, notre « Louise-Victoire » abandonna le domicile qu'elle occupait depuis 1751.

Quelque temps, elle reposa sur l'herbe du vieux cimetière, semblant, la pauvre, se replier dans sa robe d'airain, pour cacher sa tristesse et fuir les regards des nombreux pèlerins. Puis, dans une charrette, on l'emporta, sans cortège, telle une condamnée à mort.

∞∞∞∞

Dans la dernière partie de février, passages de troupes chaque nuit comme en août 1914. Impossible de fermer l'œil ! Devant ces innombrables théories d'hommes je ne pouvais m'empêcher de me remémorer ces paroles de Reberg « la Prusse ? Ce n'est pas un pays avec une armée, c'est une armée qui a un pays ! »

Aux Equiverlesses, du moins dans la partie épargnée jusqu'alors, l'on défrichait en toute hâte, pour dresser une quinzaine de tentes gigantesques, démontées aussitôt.

Les autorités redoublèrent de surveillance pour paralyser l'espionnage. Tous les passeports furent radicalement supprimés, même ceux des maires.

La raison de tant de mouvements et de tant de précautions ne nous échappait pas.

D'ailleurs, les Allemands, surtout le 3 mars, à l'annonce de la paix de Brest, perdirent toute réserve et nous vrillèrent les oreilles de leurs projets. L'arrivée de cinq millions d'hommes du front russe allait leur permettre de « couper les Français d'avec les Anglais, de se diriger sur Paris, et, pour le milieu de mai, de dicter la paix à la France.

Autant de propos que nous écoutions avec un sourire d'incrédulité. Quand, par hasard, l'on pouvait discuter un tantinet avec eux, on leur laissait entrevoir que même la prise de Paris n'entraînerait pas la cessation des hostilités, que Berlin n'en deviendrait pas pour autant « le nombril du monde » et que Guillaume ne pourrait pas mettre comme autrefois le disait de Napoléon Madame de Staël, « le monde entier en rentes viagères sur sa tête ».

De tels propos, une telle confiance les ahurissaient littéralement.

Cette assurance, on ne peut le nier, subit quelque éclipse, lorsque, au départ de nos hôtes jusqu'au 17, le passage des troupes, au lieu de ralentir, reprit de plus belle.

A l'artillerie allemande s'ajoutait maintenant de l'artillerie autrichienne. Et si, ça et là, se trouvaient des attelages défectueux, des équipages grotesques, composés de voitures minables semblables à des roulottes de saltimbanques, l'ensemble pourtant dénotait une force singulière.

Les troupes, en dépit de leur nourriture pythagoricienne, faisaient encore bonne contenance. Et de les voir ainsi se soutenir avec des vivres aussi maigres demeurait une énigme pour nous.

Les officiers eux-mêmes étaient à la portion congrue en fait de victuailles ou de boisson, exception toutefois d'un groupe de cinq ou six officiers du 206^{ème} d'infanterie. Sous la présidence du capitaine Ulenberg, ils absorbèrent dans la soirée du 16 mars, outre eau-de-vie, cognac, une vingtaine de bouteilles de vin à sept marks chacune. Vers onze heures, leur réunion tourna au pugilat. Comme des fauves dans une ménagerie, ces hommes supérieurs vociférèrent, et, à l'instar des voyous de bas étage, échangèrent les propos les plus crapuleux, les insultes les plus grossières. Bouteilles et mobilier volèrent en éclats ... Les ordonnances eurent toutes les peines du monde à séparer les combattants.

Enfin, le 18, le village fut « désemblavé ».

Le souvenir de ces passages et séjours ne s'évanouit cependant pas au départ des troupes. La vermine pullulait ; nous n'avions pas besoin de nous demander « sont-ce des poux, des puces ou des punaises ? » Nos démangeaisons avaient assez d'éloquence ... de même, dans les intérieurs, une saleté repoussante ... sur les routes, des produits qui témoignaient de la bonne digestion des troupes ! Et sur ces dahlias, comme autant de

papillons, des feuilles, qui, au premier coup de vent, s'abattirent en avalanche sur tout le pays. Que ne connûmes-nous la crise du papier !

De tous ces ennuis, en réalité, nous ne nous en occupions guère. D'autres questions angoissaient notre cœur.

Le canon, ces jours derniers, d'une violence extrême, gardait maintenant le silence. Pourquoi ? Est-ce que notre assurance d'antan n'avait été qu'une forme de notre désespoir, puisque le « désespoir force souvent à espérer » ? Non pourtant, et nous appuyions nos patriotiques illusions sur les forces sans cesse accrues des Alliés et sur les connaissances exactes des préparatifs de l'ennemi. Les raids fréquents des avions dans nos régions, leur jet de bombes sur Fontenelle le 21 février, et qui n'eut d'autre résultat que de briser quelques carreaux à la poste et surtout de semer la panique chez les Allemands, ancrèrent en nous cette certitude.

ooooo

Ce fut un coup de massue à notre optimisme, lorsque la Gazette nous annonça l'occupation d'Albert et de Montdidier. Heures d'épouvante et de désarroi.

Les lamentables procès Caillaux, Boldo et Malvy personnages dont les Allemands se faisaient les défenseurs, corroboraient nos hypothèses en une trahison ... Puis, incidence sur nos pensées des innombrables articles où la Gazette glissait, à côté de cauteleux éloges, de malveillantes insinuations sur nos chefs et sur nos troupes, nous nous mettions à douter de la valeur militaire de nos Alliés, de la capacité de leur état-major.

Enfin, vers le 30, à la nouvelle de l'enraiment de cette offensive, ce fut un soulagement général.

Hélas ! Un malheur ne vient jamais seul. Le bruit en effet se répand de notre annexion à La Capelle pour le 1^{er} avril ... Plutôt que de vivre sous un semblable régime, d'aucuns ne parlent rien moins de se pendre ou de se noyer !

Nos nouveaux chefs ? Une pléiade dont la simple évocation donnait la chair de poule. Cependant le changement de titulaire nous laissait quelque espoir en un régime plus humain. Le nouveau commandant Von Thon ne serait sans doute pas un Bleihofer ! C'est égal, quel poisson d'avril.

L'on placarda le 6 une nouvelle affiche-programme. Le texte primitif débutait ainsi : « l'armée allemande ne fait pas la guerre aux paisibles habitants, mais uniquement aux armées de la France ».

Or, bien que l'hypocrisie soit la clé de voûte de la société allemande, ce premier texte sembla trop en flagrante contradiction avec les faits journaliers. On le recouvrit donc d'un papillon avec cette mention : « l'armée allemande garantit aux habitants une sécurité complète pour leurs personnes et pour leurs biens, tant qu'ils ne commettent pas un acte hostile contre les troupes allemandes. »

Ce principe fut scrupuleusement observé... en théorie, car, en pratique, il subit le même sort que les autres articles de la convention de La Haye.

Le jour même de l’affichage de cette feuille, de nos concitoyens, les moins susceptibles, certes des foudres de l’ennemi, reçurent l’ordre de décamper de leur demeure... Était-ce là un commencement d’expropriation de grande envergure comme à Floyon par exemple ? On le craignit. Cette mesure en effet ne pouvait se justifier par la pénurie de logements. De nombreuses maisons abandonnées restaient à la disposition des troupes. Le mobilier sans doute était réduit à sa plus simple expression par suite des pillages. Mais telles quelles, elles étaient convenables encore.

Dès le 9, autres exemples de cette « sécurité complète pour les biens des personnes paisibles ».

Toutes les grilles des jardins, ou des portes, les rampes des perrons furent démolies. Et de quelle façon ? Les civils chargés de cette besogne, l’accomplirent sans le moindre soin. Pilastres, marches en pierre, tout fut ébréché, massacré. Seules, les grilles des écoles et du cimetière trouvèrent grâce. Inexplicable exception de la part des gens qui n’avaient pas craint, aux témoignages des évacués de Combles, de violer les sépultures.

Les réquisitions également reprirent avec intensité.

Deux soldats enlevèrent métaux, ustensiles de cuivre, meubles, linge, denrées, sans délivrance de bon, puisque la commandanture avait officiellement averti les maires qu’elle n’en remettrait plus à l’avenir. Cette décision, c’était la porte ouverte à deux battants à l’arbitraire.

Ces voleurs, plus tard, le cynique Müller, raflèrent à qui mieux mieux, dressant en outre des procès contre les détenteurs d’objets illicites ou prétendus tels, auxquels les autres soldats, dans leurs visites antérieures, n’avaient pourtant pas reconnu ce caractère délictueux.

Les gendarmes, eux-mêmes, renchérirent, à leur profit personnel, au détriment de la caisse impériale, ils échangeaient l’or qu’ils avaient trouvé contre des billets de banque. L’on ne peut pas exiger de toutes les associations de voleurs l’honnêteté des brigands d’Ali-Baba.

Toujours soucieuse « d’assurer la sécurité complète pour les personnes et pour les biens », la commandanture s’attaqua chevaleresquement aux vieillards et aux enfants.

La consommation de lait, elle l’a réduit à 38 litres – donc six centilitres environ par personne – alors que la commune en fournissait chaque jour 1450 litres. Et, au lieu d’en confier, comme par le passé, la distribution à deux ou trois herbagers, elle centralisa le dépôt chez Monsieur Marchand, si bien que les intéressés devaient accomplir deux ou trois kilomètres pour en retirer leur maigre part sous la surveillance d’un soldat.

Elle supprima ensuite la permission accordée à 5 malades de conserver leur matelas de laine. Consécutivement à la visite du médecin qui considérait sa besogne comme « une pas bonne ouvrage », mais qu’il accomplissait scrupuleusement des soldats, un beau matin, vers cinq heures, jetèrent à bas du lit ces malades et leur enlevèrent leur molle couchette.

Les infortunés que les malades ! Déjà, par suite de la pénurie des docteurs civils, deux pour tout le canton : Mrs Lemaire et Elloire, ils étaient quelque peu délaissés. Mais enfin, ils jouissaient encore de la faculté de recourir à des médecins français.

Cette dernière ressource, a cause de la suppression radicale des passeports, ils ne l'auraient plus eu, si des commandants de place n'avaient pris sur leur bonnet de tourner la loi, en faisant accompagné d'un soldat le docteur civil.

Mais cette complaisance, l'administration ne la trouva pas à son goût, et, dans une note aussi charabiesque que barbare, elle averti les habitants, que, seul, le médecin de la commandanture était « compétent » et que toute infraction serait punie de « 3000 marks d'amendes et de 6 mois de prison.

Certes, loin de moi la pensée de ne pas rendre hommage à la science élevée, au dévouement désintéressé de quelques docteurs ennemis ! Mais, accorder au médecin officiel la seule compétence c'est un comble !

Fervent disciple d'Hippocrate ? Que non ! Vague apprenti vétérinaire, bombardé probablement médecin d'artillerie lourde, puisque occupé jour et nuit à sa « Bertha » ! Par surcroît, un loufoque brutal, bousculant et jetant à terre par exemple, Monsieur Cuvelier, dont les deux jambes avaient été naguère écrasées par un tombereau, pour lui prouvé qu'il pouvait marcher !

La commandanture après avoir par cette mesure inhumaine, privé les malades des soins essentiels, leur ôta les ultimes consolations. Que d'agonies affreuses loin de la tendresse des siens : l'autorité n'accordait pas de passeports aux parents des moribonds. Et si poussé par un sentiment légitime, la famille passait outre, cette infraction était sévèrement punie.

Ainsi, Mr Caudron, ouvrier de la scierie, appréhendé par les gendarmes dans sa tentative de regagner La Capelle, afin de voir son jeune enfant, grièvement blessé par l'explosion d'une balle, fut impitoyablement traîné devant le tribunal.

La commandanture n'accorda pas à Mr Rémolu, maire délégué, la douceur de recevoir à son lit de mort les siens domiciliés au Nouvion. Et, en l'absence de menuisier, elle refusa au charron, désigné pour Seboncourt – dont il revint d'ailleurs le lendemain, sans avoir fourni le moindre travail - la faveur de retardé d'un jour son départ, afin de confectionner le cercueil de Mr Rémolu, sous prétexte qu'on pouvait « ensevelir le corps du défunt dans une toile ».

De ces réponses grotesques étaient habituelles dans la bouche de Bertinat, l'odieux interprète.

Un peu plus tard, en effet, aux autorités locales qui venaient de prier de laisser Mr Lebègue, évacué de Ribemont, auprès de sa vieille mère malade et impotente, ledit Bertinat répondait : « qu'elle crève ! »

Bref, le jour des obsèques de Mr Rémolu, ses petits-enfants n'obtinrent pas la permission de suivre le convoi. Cependant, comme autrefois, à l'enterrement de Mme Veuve Pagnier du Bois-La-Haut les Allemands n'envoyèrent pas des gendarmes ou des policiers pour dresser procès-verbal, si besoin, aux contrevenants. Mais, l'après-midi, deux perquisitionneurs, sans s'inquiéter des convenances les plus élémentaires en pareil cas, mirent à sac la garde-robe du défunt, jetèrent pêle-mêle ses effets et firent défense à la veuve de détourner quoi que ce soit sous peine de prison et d'amendes. Les sauvages.

∞∞∞∞

Nous étions dans la fournaise !

Et cependant, soit que notre commune parut un plat de carême, à ces appétits d'ogres, soit que, par suite de changement récent dans son personnel, la commandanture ne fût plus que l'ombre d'elle-même, nous ne connûmes pas les sévices dont les ressortissants avaient été jusque là les victimes.

Ce n'est pas à dire que le mois d'avril nous ai apporté des sourires. Il fut au contraire saturé, sursaturé d'ordres, de défenses de toutes sortes, à tel point que souvent notre garde-champêtre auxiliaire, Me Adèle, était contrainte de courir le village deux fois par jour pour les publier au son de la clochette municipale.

Et, dieux, quelle sanction !

Conservation illicite d'un matelas de laine, détournement d'une poule, oubli de porter son brassard, amende de 3000 marks et emprisonnement de 6 mois !

Et telle était notre accoutumance en ce refrain comminatoire que nous culbutions des nues, quand, par hasard, on ne nous le serinait pas.

Pour assurer l'intégrale exécution de ses ordres, la commandanture décupla la garnison de notre commune. Heureusement pour les habitants, la composition de cette garnison ne laissa pas trop à désirer ! Le commandant de place - un caporal ou un sous-officier - possédait un pouvoir sans appel, dont il est juste de dire que, au rebours du commandant de Papleux, Max, un échappé d'une maison de santé, il n'abusât jamais.

Sous son autorité, des vachers pour les soins du bétail, des contrôleurs pour le trayage, des policiers pour la surveillance des routes et les perquisitions supplémentaires, d'autres soldats pour la garde des colonnes civiles d'hommes et de femmes, enfin des mécaniciens pour des machines agricoles.

Inutile d'ajouter que, malgré ce réseau serré, l'on sut encore habilement glissé entre les mailles, prendre son essor dans des zones prohibées, tricher sur la production du lait !

A côté de cette multiplicité d'hommes, il faut mentionner celle des pancartes. Une manie incurable de la commandanture de La Capelle ! A tous les carrefours, de grandes plaques en bois indiquaient la demeure du commandant de place (Haus n° 6). Bien que dans le village, il n'y ait pas plus de rues que dans ma poche, les Allemands trouvèrent des « dorfstrasse » à apposer indistinctement ... De même dans la forêt ... Autres pancartes également dans les pâtures pour informer les soldats de passage, qu'elles étaient réservées à leurs montures. Mais ceux-ci en tenaient compte comme des aveugles d'un poteau indicateur et laissaient pâturer leurs chevaux là où bon leur semblait ... A la hauteur de la ferme de Mr Fostier, suspendue au milieu de la route, autre pancarte annonçant un dépôt d'orties ... Enfin, à la façade de certaines maisons, première pancarte, pour désigner un poste d'incendie, deuxième pancarte, pour désigner une cave de refuge en cas d'alerte, troisième pancarte, pour désigner la potabilité des puits ; quatrième pancarte, sous l'égide des « grosses légumes allemandes », pour désigner des cantonnements.

○○○○○

La question du travail, posée le 11 janvier dernier, reçut cette fois une solution radicale.

Les enrôlements forcés de femmes par la commandanture du Nouvion avaient revêtu un caractère plutôt anodin. Il n'en fut plus de même sous la tyrannique domination de La Capelle.

Afin que les femmes ne puissent pas arguer, de leurs charges maternelles pour se dérober à la contrainte du travail, elles reçurent l'ordre, le 5 avril, de conduire en classe dès 7 heures du matin, leurs enfants de un à cinq ans.

Cette mesure était d'autant plus inhumaine et inexécutable que, d'une part, il n'y avait ni local aménagé, ni surveillantes pour soigner des poupons, et que, d'autre part, l'inclémence de la saison et la longueur du parcours rendaient dangereuse la conduite en classe de ces frêles écoliers.

Devant l'abstention générale, la commandanture baissa pavillon et porta l'âge d'admission à deux ans.

Cette concession n'eut qu'un succès éphémère. Quelques bambins fréquentèrent la « classe » pour y pleurer.

Finalement, les autorités se désintéressèrent de la question, mais ne s'embarrassèrent nullement du sort de ces petits dans le recrutement des travailleuses.

Le 28 avril, à l'appel de la population, Donner, assisté de son alter ego Bertinat, en fit un choix arbitraire. Et du 10 mai jusqu'à la fin de l'invasion, femmes et jeunes filles, sans distinction aucune, furent embauchées de force aux travaux de la fenaison. Peu importe que les écoliers, puisque l'heure de la clôture des classes ne coïncidait pas celle du travail, ne trouvant pas leurs parents à leur rentrée chez eux ! Ces délicates questions ne troublèrent ni la digestion, ni le sommeil de ces deux brutes !

Quant aux hommes, on les enrôla sans merci. Cette levée générale pour toutes sortes de travaux rendit impossible le recrutement de la main-d'œuvre agricole.

En effet, soucieux de leur propre alimentation - l'on envisageait communément alors jusqu'en 1919 la prolongation de la guerre - les ouvriers consacraient leurs trop courts loisirs - loi de huit heures ne fonctionnait pas ! - à l'agrandissement et à l'ensemencement de leur potager. Peine d'ailleurs en partie perdue ! Les Allemands avaient raflé des graines d'Amérique à nous destinées, pour les remplacer, ... la salade par de l'herbe, les choux-navets par du colza ... il devint ensuite difficile de jardiner, les instruments aratoires ayant été réquisitionnés les 20 et 28 mai.

Aussi l'habitant mit-il à sac le champ communal que son bras avait retourné et le fumier de ses bêtes engraisé. Les betteraves dé mariées remplacèrent les salsifis ! Il fallait bien vivre.

Et certes à cette époque, tous, nous étions à la portion plus que congrue. La farine américaine disparaissait à telle enseigne que nous restâmes parfois sans pain, notamment en

juin et juillet, ou bien arrivait le plus souvent métamorphosée en une mixture de glands et de sciures. Voler, pour beaucoup, était donc une nécessité vitale !

A partir de juin calme relatif au point de vue des réquisitions ! C'est que de cette date jusqu'à la fin de l'invasion, notre pays, presque sans interruption, servit de cantonnement. La présence des troupes n'équivalait-elle pas en fait à une réquisition constante ? C'est là sans doute une explication plausible de cette tranquillité ! Il en est une autre : la tension de plus en plus grande entre les soldats des commandatures et les unités combattantes. Comme chiens et chats, ils n'arrêtaient pas de se chanter pouilles. Des rixes s'ensuivaient. Les embusqués, craignant pour leur peau, préféraient faire les morts !

∞∞∞∞

Le 5 mai, à l'arrivée des troupes victorieuses d'Albert et de Montdidier, nous pûmes, par leurs relations, par l'énorme butin qu'elles rapportaient, particulièrement des équipements tout neufs, dont soldats et officiers, dans leur dénuement, ne dédaignaient pas s'affubler, mesurer toute l'étendue de notre désastre.

Et cependant, chose curieuse, ces troupes ne paraissaient guère enthousiastes de leurs succès ! Leur avance, de leur propre aveu, leur avait coûté cher - des compagnies de 150 hommes réduites à 30 ! - sans leur procurer l'accès à la mer, partant, la scission des Alliés !

Pour relever leur courage anémié, Hindenburg vint les haranguer le 18 au matin à Floyon.

La confiance qu'elles avaient en ce chef, accrue de la défiance qu'elles nourrissaient à l'endroit de Ludendorff, à leurs yeux, plus politicien que soldat, leur fit prendre pour parole d'évangile l'assurance qu'il leur donna de la victoire définitive pour l'automne prochain.

L'après-midi de ce jour, ce ne furent que réjouissance. Sur tous ces hommes soufflait un vent d'optimisme, qui, le surlendemain, tomba rapidement lorsque, contrairement à leurs espérances, il leur fallut reprendre le chemin des tranchées.

Quant aux officiers, mordaient-ils à ces appâts ? Probable que non ! Ils savaient que promettre c'est mentir. Cette affirmation de leur général, si j'en crois certaines de leurs conversations, leur paraissait de la même nature que celle de ce baron Münchhausen qui prétendait se tirer du marais par son propre toupet. Toutefois, deux jeunes médecins crurent vraiment à ce pronostic. Et, à leur tour, avec une conviction forcenée, ils m'affirmèrent la fin de la « folleté » de la guerre pour le mois de juillet. Alors la République agonisante rendrait le dernier soupir, et sur le trône de France, s'assiérait un roi ; ... probablement dans leur imagination, un fils de Guillaume !

Cette prétendue maladie de la République n'était qu'un diagnostic de médecin ! Il devait donc trouver sa pleine confirmation quelques mois plus tard !

Cependant, le 29 mai, à la nouvelle de la marche foudroyante de l'ennemi sur Soissons, le 2 juin, à l'annonce de sa ruée irrésistible sur Château-Thierry et Dormans, notre optimisme passa un mauvais quart d'heure.

Puis, peu à peu, devant les chiffres fantastiques des bulletins officiels, notre scepticisme reprit le dessus. Qui veut trop prouver, dit le proverbe, ne prouve rien ! Nous nous en tenions à cette philosophie très primaire ... Les illustrations des journaux nous représentant des convois interminables de prisonniers alliés, des parcs immenses de pièces d'artillerie capturées, tout cela, du trucage ! Nous ne voulions pas démordre de cette idée.

Nos relations clandestines avec des soldats français, parqués au château Désenfant, nous enlevèrent nos illusions. Hélas ! Il n'était que trop réel, d'après leur récit, que notre belle terre de France était en proie.

Nos cœurs ne le furent pas moins !

Et cette date marque peut-être le point le plus critique pour nous de l'invasion.

Raison de plus, pensais-je pour honorer notre patrie en danger et pour lui affirmer publiquement notre amour indélébile, et cela, à la barbe même des Allemands !

La Fête-Dieu, nous fournit cette occasion.

Jusqu'en 1916, j'avais pu, dans les processions extérieures, déployer notre drapeau. Depuis, impossible. De cette impossibilité je me vengeais, au grand mécontentement de l'ennemi, en arborant au maître-autel, sous prétexte de le décorer, six drapeaux légèrement défraîchis.

Mais, ce n'était pas assez ! Je tenais coûte que coûte, à ce que nos trois couleurs fussent à l'honneur. Pour ce faire, je recourus au stratagème suivant :

Neuf fillettes, disposées en groupes de trois, jetteraient des fleurs sur le parcours du Saint Sacrement, de telle sorte que nos couleurs nationales joncheraient la route.

Le jour venu, des enfants, avec l'agrément de leur famille et aussi avec le plus profond dédain pour les conséquences de cette manifestation tapissèrent littéralement le secteur de l'église au calvaire de nos couleurs symboliques. Les soldats semblèrent n'y voir que du feu et ne parurent pas davantage comprendre le refrain : « Vierge, notre espérance ... sauve, sauve la France » que les fidèles chantaient à leurs oreilles, accompagnés par le sourd grondement du canon.

O le frisson de joie et de fierté qui passait caressant sur nos âmes et les électrisait. La harangue enflammée qui débordait de mes lèvres pour ranimer les courages et rallumer dans les âmes le foyer des saintes espérances.

○○○○○

Ce foyer des saintes espérances, comme toutes les nouvelles parvenues les jours suivants l'alimentèrent ! Ce furent alors de hautes et chantantes flambées qui illuminèrent et réchauffèrent l'âtre de nos cœurs transis.

Dans le courant de juin, ce sont d'abord les bruits d'un échec des Autrichiens en Italie et des Allemands sur Compiègne... Puis des nouvelles alambiquées sur la Turquie et sur la Bulgarie courent de toutes parts. Nous les interprétons comme les prodromes certains de la

décadence de ces deux pays ... Les troupes montrent des symptômes de dépression et de lassitude plus accusés encore que les précédents.

La confiance renaît alerte et vigoureuse. Et, pour l'ancrer plus avant, nous nous laissons bercer par cette idée que toutes les avances allemandes, infructueuses quant au résultat décisif, ont été comme autant de coups de boutoirs de la bête aux abois qui, traquée, dans un suprême effort cherche à donner le change. Et déjà, nous entendons sonner par mille fanfares triomphantes, l'hallali final !

Au lieu de cet hallali, c'est encore un glas qui tinte ...

Le 18 juillet, nous parvient l'annonce déconcertante du succès des Allemands sur la Marne et de la capture de 13 000 hommes. Au flux de nos espoirs succède le reflux de nos tristesses ! Puis le premier moment de stupeur passé, nous nous raccrochons en désespérés à cette idée que la fuite des Français n'était sans doute qu'une fuite de Parthes.

Nous avons pensé juste.

Malgré toutes les précautions de l'ennemi pour nous laisser dans l'ignorance des événements, les nouvelles de notre redressement filtrent jusqu'à nous.

Le départ précipité du 10^{ème} uhlan excite nos joyeux commentaires. De même le passage de Guillaume.

Pour que, à son tour, après Hindenburg, il éprouve le besoin de venir en personne, déverser la rosée de son impériale éloquence sur ses troupes afin d'y rafraîchir les fleurs fanées du courage et de la confiance, c'est que, sans aucun doute, il y a péril en la demeure.

Le canon d'ailleurs, depuis quelques temps à peine perceptible, bruit puissamment dans un tintamarre infernal. Des troupes affluent, affolées, dans un méli-mélo suggestif. Ivres de joie, des Polonais que les Allemands tiennent en quarantaine, nous confirment la reprise de Braine, de Fismes et nos succès ininterrompus sur la Somme.

C'est une étoile qui lève en nos cœurs !

Le 5 septembre, les Anglais, dit-on occupent Arleux.

Enfin, des avions alliés, gracieuses mouettes dans le ciel, survolent nos contrées, jettent à profusion des feuilles qui tapissent les routes et les pâtures telles d'immenses pâquerettes.

Ces feuilles rédigées en allemand s'adressent aux troupes ! Schémas des opérations victorieuses des Alliés, articles d'hommes politiques, de financiers, d'industriels allemands, chiffre les forces américaines sur le front, etc, etc ... Monsieur l'abbé Turpin en fait la traduction que nous répandons dans le village et aux environs.

Si nous exultions, les autorités ennemies, elles, riaient jaune. Elles se rendaient compte que la lecture de ces feuilles agissait sur leurs troupes à la façon d'un acide. Aussi cherchaient-elles à combattre cette propagande corrosive en attribuant des primes aux civils qui les leur rapporteraient.

Comme bien l'on pense, les habitants continuèrent à les remettre au presbytère. Et le lendemain matin, une génération spontanée de feuilles émaillait les abords des cantonnements.

Les premiers jours de septembre, commencent les préparatifs de la retraite ; le 2, des prisonniers italiens ; le 10 des prisonniers français ; le 12 des prisonniers roumains sont refoulés vers le Nord, tandis que des soldats français du 258^{ème} de ligne cantonnent au Bois-La-Haut ... des autos avec un bruit de vieilles ferrailles, passent, les unes, chargées de butin, les autres, de canons de gros calibre.

La commandanture multiplie les appels des hommes, contremande les rapatriements, indifférente à tout le reste ... L'on sent, à toutes ces mesures, que l'heure de l'effondrement ne peut plus tarder !

La nouvelle, le 29 septembre, de l'armistice bulgare sert de lever de rideau à cette sombre tragédie.

Finis pour nous le Calvaire ! Déjà, comme dans une fresque de Puvi, à travers les brumes du présent, bleussent les crêtes lumineuses du Thabor !

○○○○○

Le soldat allemand d'ailleurs a perdu, sous les premiers coups de la défaite, le sentiment de l'honneur et de la discipline.

Gagner le Rhin, non pas pour protéger la patrie de sa poitrine, mais pour hâter le moment de la paix, même la plus honteuse, il n'a pas d'autre objectif ! ... Mourir en beauté dans un suprême sacrifice afin que l'honneur soit sauf, allons donc ! Son esprit positif ne peut se hausser à cette idéale conception. Pas plus que l'honneur, la discipline n'a surnagé.

Dans les 118^{ème} et 953^{ème} régiments d'infanterie, éclatent des mutineries que les chefs sans autorité n'osent plus réprimer. Les soldats, devant leurs officiers, se déclarent égaux, en attendant qu'ils intervertissent totalement les rôles ! Autrefois, quand des chefs occupaient une maison, c'en était assez pour l'immuniser contre son envahissement par les troupes. Le seul mot d'officier agissait sur elles comme un coup de fusil sur une volée de moineaux. Maintenant, ce mot n'a plus aucune vertu, « Officiers ? Égal ! Nous, officiers ! » Telles est leur réponse. Et sans plus, les hommes s'infiltrèrent dans les diverses pièces inoccupées, voire même dans les chambres des chefs et leur imposent leur promiscuité.

Les évasions se pratiquent sur une vaste échelle, non plus classiquement à la faveur des ténèbres, mais en plein jour. Nos routes sont parsemées de fuyards, allégés de leur équipement, mais traînant à l'instar des évacués, des « poussettes » alourdies de leur butin. Pour enrayer ces désertions, les autorités avaient renforcé gendarmes et policiers aux principales bifurcations. Ceux-ci semblables au soliveau de la fable, n'en peuvent, et, gouailleurs, les transfuges se refusent au visa de leurs papiers, passent outre à toutes les injonctions.

Où donc étaient les neiges d'antan, alors que les officiers abattaient comme vulgaire bétail le malheureux soldat exténué, incapable de poursuivre son chemin !

Deux traits montreront le caractère endémique de cette insubordination. Dans l'après-midi du 19 octobre, un officier m'adressait la parole à la naissance du Garmouzet, le dos tourné à la route. A la vue de cet officier, un cavalier sournoisement, dirige sa monture vers lui. Arrivé à sa hauteur, il lui décoche un magistral coup de pied à un endroit innommable ...Le chef alors de l'invectiver, mais riant tout son soûl, ledit cavalier continue sa route comme si de rien n'était.

Une heure plus tard, je gagnais le « mont » à quelques pas d'un commandant. En sens inverse descendaient trois soldats. A la rencontre de leur chef, au lieu de le saluer, ces fantassins lui lâchèrent, non pas une bordée d'injures, mais, comment dire ? ... une salve sui generis que Montaigne n'eût pas manqué de mentionner dans certain chapitre de ses Essais, en nous parlant « d'un membre indiscret et tumultueux » C'étaient là, certes, des impondérables sur lesquels cet officier n'avait pas compté.

Ainsi dans l'indiscipline, s'effiloçait comme une charpie, l'armée ennemie !

En général, les soldats n'affichaient plus la morgue insolente et le despotisme intraitable d'autrefois. Des vers que l'on aurait pu écraser de son talon ! Et cela, à tel point que, un jour d'octobre, impunément, sous les yeux de ses camarades, je forçais un soldat à repiquer des poireaux qu'il avait volés dans mon jardin !

La victoire, dans ces conditions, nous semblait comme un fruit mûr d'automne.

Et, de fait, des préparatifs de retraite, commencés en septembre, s'accroissent.

Dès les premiers jours d'octobre, les habitants du front sont refoulés vers le nord. Le 4, la commune donne asile aux évacués de Monceau-les-loups, le 7 à ceux de Pleine-Selve. Puis, pour une destination inconnue, les évacués de Mennevret le 8, ceux d'Iron le 9, ceux de Tupigny le 11, ceux d'Etroeungt le 14, ceux de la Groise le 15, ceux de Boué les 28 et 29, ceux d'Origny le 30, traversent le village.

Et la plupart de ces convois sous un ciel gris sale, mouillé de pluie, sur une route défoncée semblable à un lac de boue, dans un enchevêtrement de troupes chaotiques, de troupeaux de vaches affolées, de lourdes automobiles aux moteurs asthmatiques, aux roues patinantes. Ça et là, des embouteillages dans une infernale cohue.

Spectacle qui dépasse en horreur les lamentables exodes d'août 1914 ! Spectacle à coup sûr moins épouvantable que celui des 3000 évacués inhumainement parqués dans les pâtures du Défriché !

Les cinq ou six grosses fermes de ce lieudit pouvaient sans le moindre inconvénient abriter ces infortunés. Mais consignées pour le cantonnement de troupes éventuelles, elles leur étaient implacablement interdites. Aussi campaient-ils en plein air dans le brouillard automnal et sous la pluie glaciale ! Dans l'allée détrempée de la ferme Sainte Marie, une mère, pour protéger son nouveau-né, n'avait d'autre ressource que d'improviser une tente à l'aide d'un vague torchon tendue entre deux piquets. Partout des cris angoissés des enfants grelottants, les plaintes douloureuses des vieillards transis, les appels éperdus des mères éplorées !

Toutes les démarches en vue de conjurer ces détresses restèrent infructueuses. D'accord avec les représentants dévoués de ces populations, je pris sur mon bonnet de caser les plus nécessiteux, notamment les enfants et les vieillards. Et tandis que je procédais à cette opération une brute galonnée m'intima l'ordre d'évacuer un local pour y placer des bœufs ! Nous l'envoyâmes aux cinq cents diables d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

Cette inutile barbarie n'empêcha pas les autorités allemandes, le 28 octobre, de demander aux maires la délivrance d'un certificat témoignant de leur humanité à l'endroit des évacués !

Cette « humanité » dont ils quémandaient en vain le témoignage aux autorités, ils l'exercèrent à nouveau sur les hommes et les jeunes gens du pays.

Le 3 octobre, ils les rassemblèrent, non comme on l'aurait cru, pour les envoyer en Allemagne afin de les soustraire au recrutement français, mais pour les expédier sur Ribemont. Et ce, dans le double but d'assurer par leur présence les convois militaires contre les fréquentes visites de nos avions et de les occuper au creusement des tranchées. Mais tous se refusèrent à cette tâche. Et sans tambour ni trompette, ils quittèrent leur cantonnement ouvert à tous les vents, expose aussi au bombardement de notre artillerie, pour regagner Fontenelle quelques-uns le 7, les autres les jours suivants.

Et tel était le désarroi de nos ennemis qu'ils ne les inquiétèrent nullement. La commandanture de La Capelle eut bien des vellétés de sévir. Menaces de croquemitaine ! Malheureusement, un jeune homme de vingt ans succomba le 13 à toutes les fatigues et privations de cette randonnée, plusieurs autres s'alitèrent.

∞∞∞∞

Notre cimetière, dès le milieu d'octobre se peuplait de nouvelles tombes. Presque quotidiennement un convoi de cinq à dix cercueils. Jusqu'à la fin de l'invasion, l'on y enterra quelque cent cinquante soldats allemands, hélas aussi cinq soldats français. Ces derniers du moins, grâce à l'obligeance d'un Alsacien qui m'informait de leur inhumation, reçurent les pieux hommages d'une grande partie de la population et les honneurs d'une sépulture religieuse française.

Tous ces morts provenaient du lazaret établi au château de Fontenelle.

Le nombre des blessés qui refluait du front était si considérable que les locaux et les baraquements établis dans les dépendances du château ne pouvaient plus les abriter. Pour parer à cette insuffisance, les Allemands, le 19 octobre, décidèrent l'évacuation de l'école des filles aménagée au profit des réfugiés, ainsi que celle des maisons dans le voisinage de l'église. Une semblable décision équivalait à jeter sur le pavé une cinquantaine de personnes. Je proposais donc mon église aux autorités. Dédaignée d'abord, ma requête, sur mes instances pressantes, fut ensuite agréée. A la place de malades, l'église ne reçut qu'une cargaison de lits sanitaires gardés par quelques vagues infirmiers.

Cette désaffectation me contraignit à célébrer les offices en plein air, tantôt dans une pâture, tantôt au cimetière.

La dernière messe le 3 novembre, donna lieu à un incident que je n'oublierai pas de ma vie. Avant de commencer mon sermon, je crus utile de m'excuser de cette convocation des fidèles sous un ciel inclément, rejetant cette faute sur le manque de parole des officiers et ajoutant textuellement que « le dimanche suivant non seulement l'église serait libre, mais le village tout entier ».

De l'assistance où se coudoyaient civils et soldats une voix féminine s'éleva pour me dire : « merci monsieur le curé, que vous nous faites du bien ! ».

C'était la première fois sans doute que je n'étais pas ennuyé ... la première fois aussi que je ne fus pas ennuyé par les ennemis pour mes réflexions.

Il est vrai qu'ils avaient d'autres chiens à fouetter.

Partout, ils perdaient pied sous le méthodique martèlement des troupes françaises. Les nôtres avaient franchi, disait-on, le canal de Boué, dernier retranchement des Allemands. Depuis le 21, les obus grêlaient sur la gare du Nouvion. La nuit, l'horizon rougeoyait comme une forge sous le feu de nos canons ou des incendies. Le jour, des hauteurs du Mont, l'on pouvait voir les « saucisses ». Le front chaque jour avançait.

Pour cacher ce désastre aux troupes, on les privait de journaux. Les communiqués affichés autrefois à la commandanture, faisaient place à des élucubrations emberlificotées sur la résistance toujours victorieuse des armées, à l'annonce d'un prochain armistice.

Cette dernière mention mettait les soldats en liesse. L'un d'eux m'avouait sa joie en me disant « qu'il en avait mare ». Dans un style moins littéraire, d'autres, en se frottant les mains, disaient « gut, gut ». Les officiers restaient prudemment terrés.

Usée donc la corde patriotique ! Elle ne rendait plus des sons de clavecin rouillé. Fini le bourrage de crâne ! Le cerveau prussien ne ressemblait plus à une motte de beurre où tout pénétrait ... mais à un vieux fromage au petit lait dur comme craie ! ... Allez donc parler de recul stratégique, de résistance toujours victorieuse à des soldats dont l'artillerie française éclaircissait les unités démoralisées ! Le bœuf bouilli de toutes ces sornettes ne pouvait plus alimenter leur confiance.

A défaut de ces indices, les mesures prises dans le village leur auraient ouvert les yeux.

Le 26 octobre, ils assistaient au départ - sur la Belgique cette fois - des hommes et des jeunes gens de 17 à 35 ans. Le 27, des pionniers entaillent des arbres en bordure des routes, minent les ponts et les principales bifurcations. Ils savent en outre que l'ordre d'évacuation de la population civile est imminente. Floyon, le village voisin, l'a déjà reçu.

Toutes ces mesures n'indiquaient pas précisément que leurs troupes assiégeaient Paris, « l'Allemagne en avant dans le monde ... ? » Encore une formule creuse qu'il leur fallait remiser dans le magasin des décors avec tant d'autres !

Et c'est précisément à cette date où nous touchions pour ainsi dire du doigt la victoire que nous hésitions encore à la croire immédiate.

Pourtant tous les signes rapportés dans les lignes précédentes, nous y incitaient. De plus, au lointain roulement des canons, avaient succédé les coups secs et distincts de l'artillerie, le tac à tac des mitraillettes, le crépitement même de la fusillade, tandis que la pièce à longue portée établie à La Haye Payenne au lieudit Bacchus était réduite au silence ... Les soldats d'abord, les autorités ennemies ensuite nous annonçaient ouvertement l'arrivée des Français. Voilà qui était lumineux comme le jour.

Et cependant, nous, qui, au milieu de nos désastres militaires, avions conservé toujours imbrisée notre confiance, nous n'osions pas croire à la réalisation de nos rêves. La victoire, longtemps attendue, nous paraissait maintenant imprévue. Devant sa fulgurante clarté, nous étions comme aveuglés, tels des hommes ensevelis dans d'épaisses ténèbres, à la vue soudaine du soleil. Et, au lieu de cette joie délirante que nous avions escomptée, un calme extérieur qui nous étonnait nous même !

Et pourtant quelle ivresse à l'arrivée de nos libérateurs ! Les paroles allaient expirer en sanglots de bonheur sur nos lèvres émues et les larmes joyeuses couler à torrents. La minute d'infinie douceur que celle qui nous vit dans les bras de nos poilus superbes ! Non ! Ceux qui ne l'ont pas connue ne peuvent en deviner la religieuse et souveraine beauté ! Cette heure devait sonner le mercredi 6 novembre.

Le mardi 5, au matin, lors de la conduite au cimetière d'une évacuée, plusieurs obus sifflèrent au-dessus du village. L'après midi, l'ennemi facétieux connaît aux autorités municipales l'ordre de hisser des drapeaux blancs sur le clocher et d'aller avec un fanion de la même couleur à la rencontre des Français pour signifier aux nôtres l'absence de tout ennemi. C'était pousser un peu loin l'ironie d'ordonner à des non-belligérants cette inepte mascarade, ironie d'ailleurs doublée, comme on le verra, d'une hypocrite et criminelle manœuvre.

Le mercredi 6, alors que des drapeaux blancs flottaient inutilement sur le clocher, semblable à une écumoire, que les Allemands détruisaient et renversaient sur la route les fils télégraphiques, que les habitants pour la plupart, étaient calfeutrés dans les caves, commença une série d'explosion formidable.

Des arbres, sous la détonation des obus placés à leur pied, tombaient, barrant la route principale et les routes transversales. Les maisons avoisinantes, atteintes par la déflagration de ces explosions, perdaient leurs vitres et leurs ardoises.

Vers dix heures retentissait une détonation plus forte. C'était le pont de Chevireuil qui sautait, formant un cratère de dix mètres de diamètre. Vers onze heures, autre explosion. C'était le petit pont au bas du Mont, qui sous une charge insensée de cheddite, sautait avec une telle violence que des pierres pesantes furent projetées à une centaine de mètres et que d'autres allèrent crever le toit de la ferme de Mr Picavet située à quelque trente mètres.

Des dragons français occupaient déjà le Garmouzet. Malgré la mission municipale, ils descendirent prudemment dans le cœur du village. Prudence nécessaire, car arrivés à la hauteur de ma demeure, les trois patrouilleurs auraient pu être facilement encerclés, si, de ma fenêtre, je ne leur avais pas signalé la présence d'une dizaine d'Allemands dissimulés dans mon jardin. Ils furent d'ailleurs copieusement canardés par une mitrailleuse. Celle-ci placée sur le Mont commandait la route. Malgré le feu nourri qu'elle essuya de la part des Français, elle n'en continua pas moins toute la nuit à défendre l'accès du Mont à notre avant-garde.

Le jeudi 7, à trois heures du matin, les Allemands plièrent bagage. L'opération de nettoyage était accomplie. Fontenelle était libérée.